

LE ROMAN CANADIEN

NOVEMBRE 1914

**FIERTÉ
DE
RACE**

Roman Canadien
Inédit

PAR

JEAN FERON

EDITIONS

EDOUARD GARAND

MONTREAL

25¢

Fierté de race

Jean Féron



Edouard Garand, Montréal, 1924

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

FIERTÉ DE RACE

Grand roman canadien inédit

par

JEAN FÉRON

Illustrations de Albert Fournier



« LE ROMAN CANADIEN »

Éditions Édouard Garand

185, rue Sanguinet

MONTREAL

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

- I. — [Une tante](#)
- II. — [Lucienne](#)
- III. — [Premières connaissances](#)
- IV. — [Les premières cartouches de madame Renaud](#)
- V. — [La famille Hartley](#)
- VI. — [La veillée des adieux](#)
- VII. — [Secrètes amours](#)
- VIII. — [Georges](#)
- IX. — [Une consultation inattendue](#)
- X. — [Le fol amour](#)
- XI. — [La volonté de madame Renaud](#)
- XII. — [Le médecin](#)
- XIII. — [Fille de race](#)
- XIV. — [Chez madame Foisy](#)
- XV. — [Rencontre de rivaux](#)
- XVI. — [Le calvaire de Lucienne](#)
- XVII. — [Le concours](#)
- XVIII. — [L'abdication](#)
- [Conclusion](#)



I

Une tante.

La tante s'appelait, par alliance, M^{me} Prosper Renaud.

M^{me} Renaud habitait, au faubourg Saint-Sauveur, une petite maison écartée dont la façade était abritée par un bouquet d'érables et de lilas. L'entretien de cette maison bourgeoise rongait jour à jour le salaire de

M. Prosper Renaud, sorte de chef de bureau à l'Hôtel de Ville de la vieille cité.

Le vêtement, la mangeaille, le chauffage, l'éclairage, les impôts prenaient le plus clair des appointements du fonctionnaire. Les petites réceptions données par la digne M^{me} Renaud, les « five-o'clock », les « Bridge », les « week-end », bref, tous ces petits mange-tout grugeaient le reste du salaire mensuel. À ce point que M^{me} Renaud avait connu ce jour néfaste où il avait fallu congédier la bonne pour arriver à mettre les deux bouts ensemble.

Fort heureusement que « le Ciel en sa clémence » n'avait point accordé un héritier aux époux Renaud ; car, advenant la mort prématurée des parents, l'héritage laissé par eux se fut totalisé par une maison grevée à sa pleine valeur et quelques meubles vieillots et surnoisement parés auxquels M^{me} Renaud savait — par quel art ingénieux ? — conserver un petit air de bonaise.

Heureusement donc, et malheureusement aussi, le ménage Renaud demeurait sans enfant.

Si nous ajoutons « malheureusement », c'est pour expliquer le fait que Mélanie (petit nom de Madame) se plaignait quotidiennement de n'avoir pas, au moins, un rejeton pour réjouir, sinon rajeunir, ses vieux ans. À ces plaintes répétées Prosper (petit nom de Monsieur) ripostait avec un haussement d'épaules ennuyé :

— Mélanie, si tu veux un enfant, va le demander à l'orphelinat... moi je m'en moque ! Et Prosper, canne et chapeau repris, retournait tranquillement à son fauteuil de l'Hôtel de Ville.

Un jour, après cette invariable réplique de son conjoint, M^{me} Renaud se fâcha noir. Elle jura d'avoir une compagne : non pas une enfant, mais une jeune fille ; et non pas une jeune fille tirée de l'orphelinat, mais prise au sein d'une brave famille dont elle était un peu la parente. C'était une nièce, une orpheline, recueillie par un parent de Saint-André, brave agriculteur qui, de peines et de misères, avait pu donner à la jeune fille une instruction suffisante.

Cette nièce s'appelait Lucienne.

.....

Dans son petit salon, dont les fenêtres ouvrent sur un parterre fleuri de lilas, M^{me} Renaud s'entretenait avec deux amies.

— Au fait, disait M^{me} Renaud, je ne vous ai pas expliqué cette physionomie rayonnante que vous me trouvez ?

— Aussi, chère amie, fit l'une des dames, sommes-nous impatientes d'entendre cette explication.

— Je veux bien, reprit M^{me} Renaud en souriant, donner pleine satisfaction à votre juste curiosité.

— Oh ! protesta l'autre dame avec un sourire indifférent, nous ne sommes pas curieuses au point de vous faire commettre une indiscretion.

— Soyez tranquilles, mes bonnes amies, il n'y a aucune indiscretion, pas la moindre, puisque l'événement sera bientôt connu du public.

— Un événement ! s'écria M^{me} Hartley, première interlocutrice de M^{me} Renaud.

— Oui... un événement sensationnel !

— Que vous arrive-t-il donc de si heureux ? interrogea M^{me} Foisy, l'autre dame.

— Il arrive, chères amies, que je me suis choisi une compagne.

— Vraiment ? fit M^{me} Hartley avec surprise.

— Une servante ? demanda M^{me} Foisy avec intérêt.

— Mieux que cela, répondit M^{me} Renaud.

— Une demoiselle de compagnie, alors ? fit ironiquement M^{me} Foisy.

— Oh ! mieux que cela, chère amie ! répliqua aimablement M^{me} Renaud qui ne parut pas voir l'ironie marquée par sa « chère amie ». Écoutez, vous allez voir : c'est une nièce que j'adopte... une nièce qui sera mon enfant !

— C'est très généreux de votre part, déclara M^{me} Hartley, et je vous félicite de tout cœur.

— Ce geste vous fait grand honneur, affirma gravement M^{me} Foisy. Et elle demanda aussitôt :

— Est-ce une enfant de bon monde ?

— Mon Dieu ! je ne pourrais rien affirmer, je la connais à peine. Cette enfant est fille unique de ma sœur morte douze ans passés. C'était une femme de bonne éducation et de bon sens. Son mari, homme assez distingué, la suivit quelques mois plus tard, et la petite fut confiée à un parent campagnard, qui n'a connu autre chose que ses champs et ses bêtes.

— C'est un bien triste milieu pour une jeune fille issue de parents distingués, remarqua M^{me} Foisy avec un grand air de pitié.

— Heureusement, reprit M^{me} Renaud, la petite est jeune et intelligente ; je pourrai sans difficultés faire son éducation mondaine.

— Quel âge, interrogea M^{me} Hartley.

— Dix-huit ans.

— Comment l'appellez-vous ? demanda M^{me} Foisy.

— Lucienne.

— Un joli nom, avoua M^{me} Hartley.

— Très joli, affirma M^{me} Foisy avec un petit sourire dédaigneux.

— Est-elle aussi jolie de figure que de nom ? interrogea encore M^{me} Hartley, qui semblait avoir un grand intérêt à connaître cette nièce de M^{me} Renaud.

— On me dit qu'elle n'est pas laide, répondit seulement M^{me} Renaud.

— Et quand attendez-vous l'arrivée de cette nièce ? demanda M^{me} Foisy.

— Aujourd'hui même, chère amie. M. Renaud en a été avisé ce matin par dépêche télégraphique.

— C'est une vraie bonne nouvelle, déclara M^{me} Hartley, et j'ai hâte d'en informer James.

— Ce brave garçon pourra à l'avenir trouver plus agréables ses visites chez moi, dit M^{me} Renaud.

— Il est si timide... mais il est si bon aussi... prononça M^{me} Hartley avec beaucoup d'émotion maternelle.

— Oh ! il finira bien par s'enhardir quelque jour, émit M^{me} Foisy avec un petit rire grêle.

— C'est vrai, appuya M^{me} Renaud ; n'attendez que le jour où M. James aura découvert celle de son choix.

Les derniers mots de la maîtresse de maison furent couverts par le bruit d'une sonnerie.

— Tenez ! je parie que c'est votre nièce, s'écria M^{me} Foisy.

— C'est bien possible, répondit M^{me} Renaud en se levant avec agitation. Si vous voulez m'excuser, chères amies, je vais m'en assurer.

Mais les deux visiteuses s'étaient levées en même temps que M^{me} Renaud, et M^{me} Hartley disait :

— Permettez-nous, chère amie, de prendre congé.

— Mais non pas, objecta M^{me} Renaud ; restez que je vous présente ma nièce.

— Pardonnez, chère amie, dit M^{me} Foisy à son tour, notre présence vous serait gênante. Une tante et une nièce qui se retrouvent... toutes les effusions, tous les épanchements... Au revoir, chère madame Renaud, nous viendrons un de ces jours prendre de vos nouvelles et faire connaissance avec votre nièce. Au revoir...

Et les deux dames, malgré les prières de M^{me} Renaud, sortirent du salon, gagnèrent le vestibule et la porte de sortie.

Dans cette porte elles croisèrent un garçon du télégraphe...

Et M^{me} Renaud allait apprendre que la nièce attendue ce jour-là n'arriverait que le lendemain.

II.

Lucienne

Neuf heures du soir.

Dans le salon de M^{me} Renaud, éclairé par un lustre électrique, trois personnages font triangle.

Ce triangle a pour base un fauteuil et une berceuse. Dans le fauteuil un homme sommeille, un journal étendu sur les genoux. Gros, gras, rubicond, sans barbe et chauve, M. Prosper Renaud est dans l'un de ses meilleurs moments. Car, disons-le de suite, M. Renaud est l'homme de sa femme, et son tempérament pâteux est pétri des quatre volontés de M^{me} Renaud.

Dans la berceuse, M^{me} Renaud, grosse grasse, dodue, dans un négligé d'intérieur de soie mauve, son front plissé, son œil bleu plissé, sa bouche plissée, la bonne femme observe en dessous le personnage placé au sommet du triangle.

Ce personnage est une jeune fille. Assise à une petite table, elle penche son front blanc et pur sur un album qu'elle parcourt avec intérêt.

À cette jeune fille on donnerait seize ans au plus.

Elle est grande, frêle et mignonne. D'épais cheveux blonds, dont la riche tonalité s'amplifie sous l'éclat des feux du lustre, donnent au visage, qu'ils ceignent comme d'un diadème, un air de candeur comme en ont les vierges des missels.

Les yeux sont d'un bleu pur et profond, doux et intelligents. Le nez est mince et droit, les ailes en sont légèrement écartées et frémissent délicieusement au mouvement des lèvres. Ces lèvres, humides et rouges, dessinent une très jolie bouche sur laquelle se joue un sourire d'enfant mutin. Car ces lèvres n'ont pas encore connu le fiel de la souffrance.

La robe, faite de velours vert, est simple. Elle est l'œuvre d'une couturière de campagne peu experte dans la coupe, et moins encore dans le

style couvent bizarre qu'exercent avec tant d'ingénieuse habileté les couturières du siècle. Toutefois, ce vêtement habille bien la jeune fille, et ne lui donne aucun de ces airs de marionnettes ou de mannequins dont aiment tant se parer les coquettes de nos villes.

Bref, « un beau brin de fille » ! comme diraient nos bons vieux du temps.

Oui, elle est jolie, ravissante, délicieuse dans sa simplicité, cette jeune fille.

Aussi, la tante semble-t-elle très satisfaite de l'examen qu'elle vient de faire de sa nièce.

Et, à l'instant où celle-ci lève de l'album ses beaux yeux comme pour les reposer un moment, M^{me} Renaud rompt le silence.

— Cet album paraît t'amuser beaucoup, ma chère Lucienne ?

— C'est vrai, ma tante, il m'intéresse et m'amuse, sourit la jeune fille.

— Tant mieux ; cela prouve que tu ne t'ennuies pas ici.

— M'ennuyer ! Je n'y songe pas même depuis les trois jours que j'habite avec vous. Et ses doigts effilés, qui terminent une main de patricienne, tournent un feuillet de l'album.

M^{me} Renaud ne réplique pas. Seul, un sourire satisfait se dessine sur ses lèvres un peu grosses. Elle continue d'étudier, sinon d'admirer, la fine silhouette de sa nièce.

Tout demeure silencieux. On n'entend que la rude respiration de M. Renaud dont le sommeil semble s'alourdir, et, de temps à autre, le froissement léger d'une page de l'album tournée par les doigts de fée de Lucienne.

Au bout d'un moment, M^{me} Renaud quitte sa berceuse, disant :

— Tandis que j'y pense, Lucienne, je vais m'enquérir par téléphone si la couturière achève ta robe.

— Oh ! ma tante, pourquoi vous donner cette peine ! protesta la jeune fille avec un sourire.

— Mais non, répliqua vivement M^{me} Renaud. ce n'est ni peine ni trouble... un simple coup de téléphone.

— Je veux dire, ma tante, que vous faites trop de dépenses pour moi. Je suis bien ainsi, il me semble. D'un geste simple et charmant elle indiquait le corsage de sa robe de velours.

C'est vrai : elle était ravissante ainsi !

Mais la tante ébaucha un petit sourire de dédain.

— Oui, dit-elle, tu es bien ainsi ; pourtant, moi je veux que tu sois mieux. Allons, chérie, laisse-moi faire, et fie-toi à ta tante.

Avec un petit coup d'œil protecteur à sa nièce, M^{me} Renaud sortit du salon.

Peu après la sonnerie du téléphone vibra. Cinq minutes s'écoulèrent. La tante reparut.

— Ma chère Lucienne, dit la tante avec un air rayonnant, tu auras ta robe demain soir au plus tard. Dans la matinée la couturière viendra en faire l'essayage.

— Que vous êtes bonne, ma tante ! dit Lucienne avec un sourire reconnaissant.

— Je veux que tu m'aimes, voilà tout.

— Oh !... je vous aime beaucoup, allez.

— C'est bien que tu ne sois pas ingrate, comme tant de ces filles qui ne savent pas apprécier ce qu'on fait pour elles. Donc, demain soir tu auras ta robe neuve, et nous ferons une courte visite à ma bonne amie. M^{me} Hartley.

— M^{me} Hartley ? interrogea Lucienne qui entendait ce nom pour la première fois.

— M^{me} Hartley, oui, ma chérie, une femme très distinguée et du meilleur monde. Elle est très riche aussi. M. Hartley est un gros négociant de Québec et un homme d'affaire d'une grande habileté. Ce sont des gens d'un caractère irréprochable, ils sont doués de manières affables et courtoises, la société les recherche. Aussi, est-ce un honneur pour M. Renaud et moi d'être liés à cette famille.

— Et mademoiselle Hartley ? demanda ingénument Lucienne, est-ce une jeune fille distinguée aussi ?

Cette question imprévue fit tressaillir M^{me} Renaud, qui demanda en fronçant le sourcil.

— Qui a pu te dire, petite, qu'il y a une demoiselle Hartley ?

— Personne, ma tante, répondit la jeune fille rougissante, puisque je ne connais personne encore.

— C'est juste.

— Simplement je suppose que des gens si bien doivent avoir une jeune fille qui leur ressemble, et cette jeune fille eût été pour moi une agréable compagne.

M^{me} Renaud se mit à rire.

— Ma pauvre Lucienne, dit-elle, je vais bien te désappointer : les Hartley n'ont point de fille.

— Ah ! fit Lucienne un peu déconcertée.

— Ils n'ont qu'un fils, James. Mais à défaut de compagne, tu trouveras dans le jeune M. Hartley un excellent camarade.

Les joues de Lucienne s'empourprèrent. La jeune fille sous l'œil malicieux de M^{me} Renaud abaissa ses regards sur l'album, son sourire candide parut se figer et les doigts effilés se mirent à feuilleter avec agitation.

Un sourire long et mystérieux se posa sur les lèvres grasses de M^{me} Renaud. Elle se renfonça dans sa berceuse, ferma les yeux et parut s'absorber dans ses propres pensées.

Par une fenêtre ouverte entra le bruissement du feuillage caressé par la brise, des senteurs de verdure et de lilas. Les rumeurs de la cité n'étaient plus que de timides échos. Et le silence se prolongea.

Il fut troublé par le ronronnement d'une auto. Cette auto approchait. Elle s'arrêta un peu après devant la demeure de M. Renaud.

Un timbre résonna.

M. Renaud sursauta, grogna, frotta ses paupières et promena autour de lui un regard stupide. Il remarqua de suite Lucienne qui lui souriait doucement.

Quant à M^{me} Renaud, elle avait déjà gagné le vestibule.

L'instant d'après des exclamations joyeuses retentirent, des rires s'entre-croisèrent... puis, le lustre du salon éclaira les silhouettes de Mesdames Hartley et Foisy que précédait, très souriante, M^{me} Renaud.

III

Premières connaissances.

Lucienne s'était levée. Elle demeurait un peu confuse sous les regards immobiles des deux étrangères.

M^{me} Renaud allait faire les présentations d'usage, lorsque M^{me} Hartley la devança :

— Je devine, ma chère amie, que cette demoiselle est la nièce dont vous nous avez parlé l'autre jour ?

— Oui, c'est Lucienne, répondit simplement M^{me} Renaud.

Présentations...

M. Renaud, les yeux tout bouffis de sommeil, s'approcha et dit d'une voix enrouée :

— N'est-ce pas, mesdames, qu'elle est jolie notre nièce ?

— Mon oncle... reprocha doucement la jeune fille.

— Ne vous en défendez pas, mademoiselle, dit M^{me} Foisy ; votre oncle ne saurait dire que la vérité. Sans son sourire dédaigneux, M^{me} Foisy aurait pu paraître sincère.

Lucienne ne vit ou ne comprit pas ce sourire. De plus en plus confuse, elle balbutia ces mots :

— Vraiment, madame... je ne mérite pas...

— Bah ! interrompit M. Renaud en tapotant l'épaule de Lucienne, ne t'émeus pas outre mesure de ces éloges. Ma foi, oui, tu es jolie fille, et, diable, ça me fait plaisir de te le dire et plus encore de l'entendre dire, là !.

— Vous avez raison, mon ami, affirma M^{me} Renaud.

— Si j'ai raison ?... s'écria M. Renaud d'un accent convaincu, je te crois, Mélanie. D'ailleurs, je m'y connais, pas vrai ?

M^{me} Hartley et M^{me} Foisy échangèrent un sourire, tandis que M^{me} Renaud, dédaignant de répliquer à son mari, disposait des sièges de façon à pouvoir bien causer.

M^{me} Hartley continuait son examen de la jeune fille, comme pour en saisir tous les détails possibles.

Quant à M^{me} Foisy, elle avait dans ses regards gris et sur ses lèvres minces un sourire méprisant chaque fois que ses yeux allaient vers Lucienne.

La jeune fille avait repris son occupation de tout à l'heure et reconquis son calme. Un peu à l'écart, elle feuilletait l'album sous les regards attentifs de M. Renaud. Lui, les bras appuyés sur le dossier de la chaise de Lucienne, penché vers elle, passait de temps à autre une observation ou une critique piquante qui faisait bruire entre les dents d'ivoire de sa nièce un rire argentin.

Depuis un moment les trois dames s'étaient réunies en un petit cercle amical, — ce petit cercle si particulier aux femmes qui ont quelque chose à émettre sur le compte d'autrui. Oh !... ces petits cercles, au demeurant, ne sont pas méchants. Ils naissent de l'impromptu des événements nouveaux et sont tout simplement une autre forme de la chronique mondaine. On y fait le procès, pour ainsi dire, de tel ou tel individu... on canonise ou l'on excommunie ! Pas d'appel possible de ces tribunaux improvisés... tribunaux expéditifs où les témoignages sont rarement corroborés, devant lesquels l'opinion du plus fort ou du plus malin est l'opinion la meilleure ! Et malheur au pauvre diable encarcanné dans le petit cercle, il ne s'en tire jamais sans quelques coups d'épingle

Ce soir-là, le tribunal, composé de M^{mes} Hartley, Foisy et Renaud, jugeait Lucienne.

M^{me} Hartley paraissait présider comme d'ordinaire.

Bien que de pur sang anglais — selon M^{me} Renaud — M^{me} Hartley était une assez brave femme. Longue, sèche, grisonnante, avec des manières très étudiées, elle aimait à s'imposer, hormis, peut-être, en présence de son mari qu'elle craignait et respectait. Sa parole était douce et toujours encadrée d'un sourire long et mielleux. Elle avait le geste très recherché, et

ce geste lui donnait une sorte d'autorité que M^{me} Renaud acceptait de bonne grâce, mais qui révoltait fort M^{me} Foisy...

Celle-ci, petite femme mince et chétive, d'allures vives, mais de visage froid et dédaigneux, surveillait les débats, mettant ça et là une observation, approuvant ou désapprouvant les théories émises par M^{me} Hartley ou M^{me} Renaud.

Cette dame Foisy était veuve d'un notaire. Elle n'avait qu'une fille qui, à ce moment, terminait son éducation au pensionnat de Sillery. Les quelques rentes laissées par le notaire suffisaient, pour le moment, à l'instruction de Gabrielle et au soutien de la veuve. Mais M^{me} Foisy en mère prudente, prévoyant que les rentes ne seraient pas éternelles, cherchait à se créer une situation indépendante. Non pas qu'elle songeât à une seconde union — elle était, pour des raisons qui ne sont pas de notre domaine, de ces veuves qui ne se remarient que contraintes par les nécessités de la vie — mais elle cherchait pour sa fille un parti aussi bien placé et aussi riche que possible. Bref, elle avait pour sa fille les vues de M^{me} Renaud pour sa nièce : c'est-à-dire que le choix du mari elle se le réservait intégralement, quitte à l'imposer brutalement.

C'est avec ces dispositions d'esprit et un programme dûment élaboré que ces deux dignes femmes tenaient séance avec M^{me} Hartley.

Celle-ci disait à M^{me} Renaud, assez bas pour n'être pas entendue de Lucienne :

— Savez-vous bien, ma chère amie, que je suis très impatiente d'annoncer la bonne nouvelle à James ? Je suis sûre que la petite lui plaira.

— Je n'en doute pas non plus, émit joyeusement M^{me} Renaud.

— Plus je l'observe, plus je la trouve délicieuse, ajouta M^{me} Hartley.

Vous la trouverez mieux encore, lorsque vous la connaîtrez davantage, assura M^{me} Renaud.

— Et vous, M^{me} Foisy, que pensez-vous de cette jeune fille ? interrogea M^{me} Hartley.

M^{me} Foisy jeta un regard indifférent vers Lucienne en train de causer avec son oncle, hocha la tête, fit une moue dédaigneuse, et répondit :

— J'avoue qu'elle n'est pas mal. Mais, sans vous déplaire, M^{me} Renaud, j'avoue aussi que je lui trouve bien des airs de campagne.

— Cela se comprend, s'écria M^{me} Renaud vexée : mais cela se passera.

— Un peu de société seulement la mettra au niveau des jeunes filles de Québec, déclara M^{me} Hartley.

— Je le souhaite, pour elle, pauvre fille ! fit M^{me} Foisy avec une pitié hypocrite. Malheureusement, ces filles de campagne ne se défont jamais complètement de leurs manières gauches et de leur démarche lourde.

— Mais Lucienne n'est pas gauche du tout ! s'écria encore M^{me} Renaud un peu plus vexée.

— Je ne prétends pas que votre pièce est gauche, chère amie, reprit aussitôt M^{me} Foisy avec un sourire froid ; au contraire, elle est gentille... je la trouve même adorable... en son genre.

— Très adorable, confirma M^{me} Hartley en regardant Lucienne du coin de l'œil.

— Ce que je voulais dire, poursuivit la veuve de notaire, est que ces jeunes filles élevées à la campagne sont sujettes à bien des étourderies auxquelles un garçon bien élevé ne peut s'accoutumer.

— Pauvre amie ! fit M^{me} Hartley avec apitoiement, combien de nos filles de la ville sont plus étourdies et moins sensées que celles de la campagne !...

— Je ne dis pas le contraire, répliqua M^{me} Foisy, irritée de se voir ôter l'échelle. Car elle-même — elle ne l'eût jamais avoué — était fille de paysan. Mais il faut observer ajouta-t-elle, que ces filles n'ont jamais épousé que des hommes d'origine campagnarde.

— Eh bien ! qu'est-ce que cela prouverait ?

— Cela prouverait seulement, et c'est beaucoup, vous en conviendrez, qu'un jeune homme grandi au sein de notre société — prenons, pour

exemple, M. James, — s'accommoderait très mal d'une petite fille qui sent le terroir.

Ces paroles furent dites sur un ton plus élevé que ne le voulait peut-être M^{me} Foisy, car Lucienne entendit. Elle rougit très fort et ses petites mains furent secouées d'un vif tremblement.

Elle jeta un regard rapide sur le groupe des trois femmes, regard d'étonnement plutôt que de rancœur, et ce regard étonné, elle le reporta immédiatement sur la grosse et naïve figure de M. Renaud.

Lui, comprit ce regard de sa nièce. Il comprit aussi que les paroles légères et malveillantes de M^{me} Foisy avaient blessé la nature délicate de la jeune fille. Aussi, voulut-il la consoler. Et tandis que les trois dames poursuivaient leurs commentaires, M. Renaud murmura à l'oreille de l'orpheline :

— Petite, ne prête pas attention à ce que dit cette vieille toquée ; c'est un moulin à vent. Moi, vois-tu, je trouve que tu sens bon... bien bon !

Le bon sourire de l'oncle apaisa le trouble de Lucienne. Elle s'efforça de ne pas entendre les propos du voisinage.

Cependant, M^{me} Renaud avait relevé l'assertion de M^{me} Foisy.

— Ah ça ! chère madame, proféra-t-elle sur un ton piqué, vous parlez de terroir comme si Lucienne était la plus vulgaire et la plus épaisse des paysannes !

— Pardon ! répliqua sèchement M^{me} Foisy, je n'ai fait allusion qu'aux filles de campagne en général.

— Pourtant dans cette généralité vous ne manquez pas d'inclure ma nièce, rétorqua aigrement M^{me} Renaud.

M^{me} Foisy devint pourpre du front au menton. Un éclair sillonna sa prunelle grise et sa réplique allait être agressive et dangereuse.

Mais M^{me} Hartley, devinant ou pressentant l'approche d'une altercation, intervint.

IV

Les premières cartouches de M^{me} Renaud.

— Lucienne, tu ne m'as pas encore dit l'impression qu'à faite sur toi M^{me} Hartley ?

La jeune fille coupa court la mélodie qu'elle jouait au piano, et regarda sa tante occupée au rapiéçage d'un rideau de dentelle.

C'était le lendemain de cette soirée où Lucienne avait eu l'avantage de connaître un peu M^{me} Hartley et son fils.

M. Renaud était allé à ses occupations journalières. La tante et la nièce demeuraient seules dans ce salon tout embaumé par les senteurs printanières de cette matinée de mai.

Lucienne avait regardé sa tante sans répondre à sa question. N'ayant pas pour M^{me} Hartley l'admiration de M^{me} Renaud, la réponse à faire devait être bien ménagée. Et Lucienne se demandait quel était le plus sûr moyen à prendre pour ne pas diminuer le mérite de M^{me} Hartley dans l'esprit de M^{me} Renaud et, en même temps, pour conserver ses bonnes grâces.

Le silence de la jeune fille parut étrange à M^{me} Renaud. Elle demanda encore :

— Tu ne me réponds pas, chérie ?

Lucienne fit un effort et d'une voix hésitante :

— M^{me} Hartley, ma tante ?... Mais... elle n'est pas mal... elle m'a l'air d'une très bonne femme...

Cette réponse un peu évasive, indifférente, fit froncer le sourcil de M^{me} Renaud.

— C'est mieux qu'une bonne femme, Lucienne, et tu as pu observer toi-même qu'elle est distinguée, très distinguée. Elle est aussi une femme très honorable.

— Oui, oui, ma tante, vous avez raison, très distinguée et très honorable, de même que cette madame Foisy...

Sans le vouloir, Lucienne avait laissé poindre un peu d'ironie.

Mais M^{me} Renaud, pas très perspicace, ne saisit pas cette pointe d'ironie, et elle répliqua vivement :

— Oh !... M^{me} Foisy est loin d'avoir le chic et l'élégance de M^{me} Hartley. Certes, M^{me} Renaud ne pouvait donner la louange à M^{me} Foisy, lorsqu'elle avait encore sur le cœur les remarques peu bienveillantes de la veuve du notaire sur Lucienne. Et elle ajouta ces paroles qui stupéfièrent la jeune fille :

— D'ailleurs, les Anglaises dépassent de beaucoup les Canadiennes par leur élégance et leur distinction.

— Oh !... ma tante, s'écria Lucienne avec une petite moue chagrine et moqueuse à la fois, ne vous abaissez pas ainsi, car vous êtes une canadienne ; si vous ne surpassez pas M^{me} Hartley en distinction, vous l'égalez bien, il me semble.

— Vraiment, chérie ? fit M^{me} Renaud très flattée. Et elle se rengorgea avec un sourire de fausse modestie.

— Et je ne pense pas me tromper, ma tante, en ajoutant que nos Canadiennes égalent bien vos Anglaises sous tous les rapports.

— Mes Anglaises !... Tu as l'air de dire ça...

— Oh ! ne vous fâchez pas, ma tante. Je dis ça, c'est vrai ; mais je les connais encore si peu.

— C'est juste, tu ne les connais pas. Mais tu les connaîtras ou tu apprendras à les connaître ; et alors tu deviendras qu'elles sont supérieures aux femmes de notre race. Il en est de même des Anglais comparés aux Canadiens.

— Les Anglais aussi, ma tante ? fit Lucienne, décidément très étonnée de voir sa tante si entichée de la race anglaise.

— Mais, oui, chérie, répliqua M^{me} Renaud avec un sourire convaincu, nos Canadiens ont tout simplement l'air de sauvages, c'est pitoyable !

— Ma tante, je ne suis pas sûre de cela.

— Non ? Veux-tu t'en convaincre ?

— Comment ?

— Prends au hasard une famille canadienne et une famille anglaise. Tu m'entends ?

— Oui.

— Mets ces deux familles côte à côte.

— Après ?

— Durant huit jours, seulement, étudie, observe et compare leur existence, c'est-à-dire leur mode de vivre.

— Bien.

— Oh ! tu n'as pas besoin de rire, Lucienne, c'est sérieux.

— Je souris seulement, ma tante.

— Tu as l'air de te moquer de moi...

— Oh ! ma tante, vous me jugez mal ! Ensuite, qu'arrive-t-il entre cette famille canadienne et cette famille anglaise.

— Tu ne le sauras pas, répliqua la tante très formalisée. Quand je parle sérieusement, je n'aime pas qu'on me rie au nez.

— Mais, ma tante, je vous assure...

— Eh bien ! explique-moi ton sourire ironique de tout à l'heure !

— Mon Dieu, ma tante, c'est bien simple : je trouve étrange que vous aimiez tant les Anglais !

— C'est parce que je les connais, Lucienne. Oh ! si j'avais su...

— Quoi donc, ma tante ?

— Mais non, mais non, je ne savais pas... j'étais si jeune et sans expérience ! Et puis, c'est fait il est trop tard maintenant. Seulement, ma chère, je ne veux pas que tu fasses la faute que j'ai commise.

— Vous avez commis une faute ? s'écria l'orpheline très surprise.

— Mais non, petite, tu me comprends mal. Je voulais dire une erreur... Mais laissons ce sujet. Tiens ! j'oubliais de te demander comment tu trouves

M. Hartley.

— Bien, ma tante... très bien.

— N'est-ce pas ? Oh ! c'est un garçon qui promet gros ! Tu sais, il s'en va à Yale... oui, ma chérie, il va faire un stage de trois ans à l'Université de Yale. C'est chic, n'est-ce pas ? Inutile d'ajouter qu'il a le plus bel avenir devant lui. Il possède déjà la fortune, et cela se comprend : il est fils unique et fils adoré. Et puis, il est si bon... il a tant de talent !

— Quel âge a-t-il, ma tante ?

— Vingt-deux ans, je crois. On dit qu'il se mariera à son retour de Yale.

— Il est fiancé ?

— Non, pas encore ; mais on le fiancera.

— Avec une anglaise, naturellement

— Cela dépend, répondit M^{me} Renaud avec un sourire mystérieux ; cela dépend, ma chérie, de celle qui saura le conquérir. Cette conquête pourrait fort bien être faite par une canadienne.

— Vous croyez ?

— Je dis que cela peut se faire, Lucienne. Oh ! comme j'envierais le sort de cette jeune fille privilégiée qu'on appellera respectueusement « Madame Hartley » !

Lucienne venait de quitter le piano pour aller s'accouder à la fenêtre qui donnait sur la verdure du parterre. Les dernières paroles de M^{me} Renaud avaient troublé la jeune fille, et elle ne voulait pas que ce trouble fût remarqué de sa tante. En dépit de la riante matinée de ce jour, malgré l'enivrante musique de la nature animée que Lucienne pouvait entendre de sa fenêtre, malgré le murmure joyeux de la brise dans les feuillages du parterre, une indéfinissable tristesse envahit la jeune fille. Ce jour-là, elle regretta la campagne paisible et son ciel clair. Une lourdeur énorme pesa sur son esprit, elle se sentit comme cerclée de lourdes chaînes, et le toit qui l'abritait lui sembla une prison.

Qu'allait-elle devenir ?

Elle n'osait pas se le demander, tellement l'avenir l'effrayait.

Pourtant, elle allait bientôt connaître toute la réalité de sa situation.

M^{me} Renaud rompit le silence.

— On dirait que tu t'ennuies, Lucienne ?

La jeune fille fit acte de volonté pour ne pas laisser paraître sur son visage les impressions de son esprit, et elle répondit avec un sourire :

— Mais non, ma tante, je ne m'ennuie pas.

— Tu as l'air bien rêveur ce matin.

— C'est un peu ma nature, ma tante.

— Oui, c'est un peu la nature des gens qui vivent à la campagne.

— Vous avez l'air de les plaindre ces gens-là, ma tante, comme les plaint ou les méprise M^{me} Foisy.

— Mon Dieu, non, je ne les méprise pas le moins du monde. Qu'est-ce que ça me fait du moment qu'ils aiment cette vie-là ! Mais pour une jeune fille comme toi, l'existence est bien plus agréable et avantageuse à la ville.

— C'est selon : cela dépend des goûts et des inclinations.

— Tu ne veux pas dire, au moins, que tu regrettes déjà la campagne ?

— Non, je ne veux pas dire cela.

— Alors, tu te plais ici ?

— Oui, je me plais.

— Tant mieux. Mais tu te plaisas davantage lorsque tu auras quelque ambition.

— Quelle ambition voulez-vous que j'aie, ma tante ?

— À mon sens il n'y a qu'une seule vraie ambition pour toute jeune fille d'un monde bien élevé : un beau et bon mariage !

— Le mariage !... Ah ! si vous saviez que cette pensée est loin de moi, sourit tristement Lucienne, toujours appuyée à la fenêtre.

— Il est vrai que tu es jeune encore, Lucienne, et certes, je ne te conseillerais pas de te marier sitôt. Mais d'ici deux ou trois ans, et quand un jeune homme, comme M. Hartley, par exemple, aura attiré ton attention, lorsque tu sentiras ton cœur tressaillir et battre avec délice et ton front rougir au seul nom du jeune homme, alors, ma chérie, tu penseras au mariage. Et puis, c'est si naturel...

Lucienne ne put s'empêcher de rire aux éclats.

— Pourquoi ris-tu encore ? demanda, très sévère, M^{me} Renaud.

Avant de répondre, la jeune fille quitta la fenêtre et vint, toute souriante maintenant s'asseoir sur un divan en face de M^{me} Renaud. Lucienne avait reconquis tout son calme, et elle se sentait forte et prête pour la lutte qu'elle entrevoyait.

— Ma tante, dit-elle en arrangeant les plis de sa robe, c'est cette pensée de mariage qui me fait rire. Je me demande si ma nature me porte vers cette vocation.

— Tu me surprends ! fit M^{me} Renaud avec gravité.

— Ce n'est pas ma faute, ma chère tante, puisque je me sens tout à fait à ma place telle que je suis à présent près de vous, et heureuse autant qu'il peut m'être permis d'envier ou de désirer le bonheur ; que puis-je demander de plus ?

— Bon, bon... mais attends, laisse s'écouler un an ou plus, trois années même, ajouta M^{me} Renaud avec un sourire ambigu. Tiens, écoute. J'étais pareille à toi, à cet âge, et sais-tu que juste deux mois avant de me marier, je n'avais jamais songé à la vie du ménage ? Comprends-tu ?... deux mois. Oui, il n'a suffi que de ces deux mois pour me faire comprendre la vie telle que tu dois la comprendre, et pour me faire épouser ton oncle.

Et comme Lucienne gardait à ses lèvres un sourire qui ne plaisait guère à M^{me} Renaud, celle-ci changea brusquement le sujet de conversation.

— Veux-tu me dire, Lucienne, ce que tu jouais tout à l'heure ? Il me semble avoir entendu cet air-là de M^{lle} Gabrielle.

— C'est l'air d'une romance de Bizet, ma tante.

— Tiens... ça m'avait l'air d'une marche nuptiale ! M^{me} Renaud souriait vaguement.

— Je ne sais pas si Bizet a composé des marches nuptiales, ma tante.

— N'importe ! M^{lle} Gabrielle joue cela, je crois.

— Joue-t-elle bien, M^{lle} Gabrielle ?

— Pas mal... pas aussi bien que toi. Veux-tu me jouer ce morceau... cette romance encore une fois ?

— Certainement, ma tante.

Lucienne courut au piano, bien heureuse d'échapper aux entretiens ennuyeux de sa tante.

Mais à peine avait-elle fait jaillir quelques notes claires de l'instrument, qu'une sonnerie se mêla à la sonorité des sons de musique.

— Écoute donc, Lucienne, interrompit M^{me} Renaud pour tendre l'oreille.

— C'est le téléphone, ma tante, dit tranquillement Lucienne. Voulez-vous que j'aie répondu ?

— Non, ne te dérange pas, j'y vais moi-même...

Pendant que M^{me} Renaud s'éloignait, la jeune fille reprit doucement l'air de sa mélodie à laquelle venaient se mêler harmonieusement les gazouillis des oiseaux et les murmures des feuillages.

V

La famille Hartley

Cette famille n'était pas anglaise, comme aurait pu l'affirmer M^{me} Renaud, mais plutôt « Yankee ».

M. Hartley était né dans l'un des États de l'Oncle Sam. Quand il eut atteint l'âge de vingt-cinq ans, il décida de passer la frontière et s'en vint établir un petit commerce dans une campagne de l'Ontario. Les affaires marchèrent bien. Cinq ans lui suffirent pour amasser un petit pécule qui, joint au produit de la vente de son fonds de commerce, lui donna une valeur-argent assez importante. Avec cet argent et de l'ambition, il s'en fut à Québec où, un peu plus tard il épousait M^{lle} Spence, fille unique d'un négociant à l'aise. Le gendre — c'est-à-dire Hartley — fut bientôt l'associé du beau-père. Puis, ce beau-père abandonna notre planète, et Hartley demeura à la tête de splendides affaires. Après quelques années de négoce il avait acquis une fortune qui allait s'accroissant d'année en année.

Cette famille habitait, rue de l'Esplanade, une très belle maison.

Le père — James Hartley, sr — était un petit homme d'apparence très médiocre, mais doué d'une grande énergie. Il touchait la soixantaine, et déjà il était tout blanc de cheveux, de favoris et de moustache. Homme simple, mais habile, et très dévoué à sa famille, Hartley représentait bien ce type de l'Américain qui, en ce monde, n'a que deux affections : ses affaires et son foyer.

On était en septembre. Revenue depuis peu de sa villa d'été de l'Île d'Orléans, la famille Hartley, un soir, était réunie autour de la table bien dressée d'une grande et belle salle à manger.

Deux jeunes filles faisaient le service.

Sur un geste de M. Hartley elles s'éloignèrent, et la conversation fut engagée.

— Eh bien, James, commença M. Hartley, songes-tu que c'est ton dernier dîner avec nous ?

— J'y songe peut-être trop, répondit le jeune homme avec un sourire contraint.

— Est-ce ton départ prochain qui te donne cet air triste, cher enfant ? demanda M^{me} Hartley avec une grande tendresse maternelle.

— Oui, ma mère, c'est ce départ prochain.

— Ça te coûte donc beaucoup de partir pour Yale ? interrogea M. Hartley.

— C'est vrai. Cette première séparation d'avec vous et ma mère me pèse énormément. Il me semble, par instants, que je ne pourrai m'y soumettre.

— Pauvre enfant ! soupira M^{me} Hartley.

— Bah ! fit M. Hartley après avoir vidé un verre de cidre, qui nous dit que ton regret de partir n'est pas dû à un motif tout autre qu'un éloignement temporaire de la maison paternelle ? Ses yeux gris clair, ombragés de sourcils presque touffus, plongeaient dans les regards timides de son fils.

Le jeune Hartley rougit très fort, baissa les yeux et ne répliqua pas.

M^{me} Hartley avait souri aux paroles de son mari. Puis après un coup d'œil d'intelligence à celui-ci, elle demanda au jeune homme :

— Vraiment, James, est-il une autre cause à ton chagrin ?

Le jeune homme releva la tête. Son front s'était empourpré davantage. Il demanda d'une voix mal assurée :

— Quelle autre cause, ma mère, pouvez-vous deviner ?

— Quelle autre cause ! fit M. Hartley avec un sourire un peu moqueur ; celle qui te fait rougir et trembler.

— Je ne vous comprends pas, répliqua le jeune homme qui se troublait positivement.

— Ida, reprit M. Hartley, que penses-tu de ce garçon ? Ne veut-il pas maintenant nous faire des secrets ?

— Mon père, je vous assure...

— Allons donc ! interrompit M. Hartley avec un sourire singulier, je sais ce que c'est... j'ai été jeune homme comme toi. Et bien que ta mère n'eût pas le nom « Lucienne »...

Il se tut pour observer la contenance de son fils. Celui-ci était devenu cramoisi, et sur son front des perles de sueur roulaient.

M^{me} Hartley s'était mise à rire. Puis, de son accent le plus maternel elle dit :

— Ah ! mon cher enfant, ne te trouble pas ainsi, ton père veut simplement sonder ton cœur. Il désire savoir si tu es vraiment épris de cette jolie canadienne.

— Épris dites-vous, ma mère ? Mais je la connais si peu.

— Au fait, dit M. Hartley, elle nous a fait seulement deux courtes visites, cet été, en compagnie de sa tante.

— Vous voyez bien, mon père, qu'on ne peut pas s'éprendre si vite que ça ! Le jeune homme retrouvait son assurance.

— Oui, oui, je vois très bien, sourit M. Hartley avec un air malin. Oui, deux visites seulement de sa part ; mais de la tienne deux douzaines de visites au moins. Tiens écoute, James, je serai franc. Cet été tu as battu bien plus souvent le pavé du faubourg Saint-Sauveur que tu n'as foulé l'herbe de l'Île d'Orléans, est-ce vrai ?

— Pour être franc, oui, répondit courageusement le jeune homme.

— Très bien, répondit M. Hartley sur un ton posé et grave cette fois. Ainsi donc, ajouta-t-il, tu aimes cette jeune fille ?

— Je l'aime...

— Eh bien, tu as tort !

Le jeune homme baissa la tête et pâlit.

M^{me} Hartley devint très rouge et elle voulut de suite prendre la défense de son enfant.

— James, dit-elle à son mari, tu es peut-être trop sévère...

— Il a tort, Ida, James a tort d'aimer cette canadienne, te dis-je !

— Tu sais pourtant que le cœur ne se conduit pas comme une machine ?

— Il n'est pas question du cœur, interrompit rudement M. Hartley. Je dis que James a tort de songer à cette jeune fille pour les trois raisons suivantes : premièrement, cette fille n'est pas de notre race, par conséquent, mentalité tout à fait différente de la nôtre. Secondement, elle est catholique, James est méthodiste. Troisièmement, elle n'a pas le sou. Et j'ajoute que ces trois raisons condamnent toute idée de mariage avec la nièce de M^{me} Renaud.

— Mais, il ne s'agit pas d'un mariage, James, dit M^{me} Hartley dans le but d'apaiser son mari.

— Pas maintenant, je sais bien ; mais plus tard, quand nous nous serons mieux épris, n'est-ce pas, James ? Et M. Hartley cette fois se mit à rire.

— Mon père, répondit le jeune homme, en supposant que j'aime cette jeune fille aujourd'hui, c'est tout simplement parce qu'elle est aimable !

Le rire de M. Hartley s'accrut d'ironie.

— Aimable !... Je crois bien... Très aimable... si tu veux. Il ajouta, froid et grave, or, voilà justement le danger : aujourd'hui, mademoiselle Lucienne est très aimable, demain, elle sera adorable, après-demain... Bon, je n'en dis pas plus long.

Il se tut et avala un verre de cidre.

La conversation s'arrêta. M^{me} Hartley demeura soucieuse et chagrine. Quant au jeune M. Hartley, il suait à grosses gouttes.

On était au dernier service du repas.

M. Hartley appuya sur un timbre. Les servantes entrèrent, servirent, puis se retirèrent discrètement.

Le repas fut achevé dans le silence le plus absolu.

Enfin, M. Hartley, vida un troisième verre de cidre, essuya sa moustache coupée « en brosse », toussa et rompit le silence.

— Mon garçon, dit-il, en laissant peser sur le jeune homme un regard sévère, je t'ai dit les raisons qui doivent s'opposer aux amours que tu caresses en secret. Maintenant écoute : tu sais que je t'aime autant que je vénère ta mère ; tu sais que toutes mes pensées, tout mon travail, toute ma fortune sont pour ta mère et toi ; tu sais que je tiens à vous assurer à tous

deux le plus de bonheur possible ; eh bien, James, si tu penses, si tu crois sincèrement et profondément que cette jeune fille t'apportera ce bonheur que je souhaite pour toi, qu'elle soit tienne, je ne m'y opposerai pas. Mais je te dirai toujours : réfléchis ! Voilà tout.

D'un geste brusque il rejeta sa serviette sur la table, se leva, prit le bras de M^{me} Hartley et l'emmena, disant :

— C'est malheureux, ma chère, que cette jeune fille ne soit pas de notre race, n'est-ce pas ?

M^{me} Hartley soupira et répondit :

— Qui sait, James, si notre enfant n'arrivera pas à en faire ce que vous aimeriez la voir ?

— J'en doute bien fort, ma chère amie ; car ces jeunes canadiennes sont tellement fières de leur race !...

Ils sortirent de la salle à manger suivis du jeune M. Hartley dont les lèvres, à cet instant, souriaient avec triomphe.

Il se disait tout frémissant :

— Enfin, Lucienne est à moi !...

VI

La veillée des adieux.

M. Hartley, sa femme et son fils avaient pénétré dans le « living-room », pièce spacieuse, décorée avec un goût un peu sévère, éclairée par huit candélabres électriques et un lustre en bronze suspendu au centre de la pièce. Deux cheminées chauffées au gaz y répandaient une bonne chaleur.

Après avoir choisi un journal sur un guéridon, M. Hartley s'était allongé sur un sofa placé devant l'un des foyers, puis avait allumé un cigare.

Le jeune homme s'était jeté dans un fauteuil, au milieu du living-room, et il fumait lentement une cigarette avec un sourire aux lèvres.

M^{me} Hartley allait ça et là, déplaçant un divan, dérangeant un fauteuil, arrangeant des coussins, comme si elle se fût préparée à recevoir.

En effet, au moment où une horloge sonnait huit heures, un domestique vêtu de noir, raide et compassé, parut annonçant M^{me} Foisy et M^{lle} Gabrielle.

— Où sont ces dames ? demanda M^{me} Hartley.

— Dans le Hall, madame.

— Je vais à leur rencontre.

Le serviteur, en domestique stylé, s'inclina devant la maîtresse de la maison et sortit sur ses pas.

Le jeune M. Hartley se leva et se dirigea vers un fumoir voisin.

— Pourquoi t'en vas-tu, James ? demanda M. Hartley en levant les yeux de son journal.

— Mon Dieu ! parce que cette madame Foisy m'ennuie à m'assommer.

— Mais la fille ? sourit M. Hartley.

— Gabrielle ? fit le jeune homme avec un hochement de tête dédaigneux, elle m'éreinte avec ses balivernes et ses niaiseries.

M. Hartley toussa, fuma et reprit la lecture de son journal.

Le jeune M. Hartley traversa le living-room, pénétra dans le fumoir et ferma la porte sur lui.

L'instant d'après, M^{me} Hartley revenait suivie de M^{me} Foisy et de M^{lle} Gabrielle.

M^{lle} Gabrielle était une grande fille ni jolie ni laide, un peu maigre, avec un visage au teint mat et des traits réguliers, avec des cheveux châtons. Elle avait de très beaux yeux, noirs, grands, pleins de rires et abrités sous de long cils qui en voilaient un peu l'éclat. Son rire était éclatant, son sourire sur des lèvres fraîches était dédaigneux comme celui de sa mère. Son maintien était très relâché et sa démarche très nonchalante. Assise, elle était très agitée : en dix minutes elle prenait dix postures différentes. Elle croisait facilement une jambe sur l'autre en quelque société qu'elle se trouvât. On aurait pu l'appeler avec justesse « Mademoiselle Sans-gêne ». Sa tête était une véritable girouette, marchant sans cesse, tournant de droite à gauche, de gauche à droite, reluquant ceci, reluquant cela, dévisageant, détaillant, toisant... Puis elle s'étirait, bâillait, souriait, bavardait, disait les plus grosses balourdises, en riait aux éclats, prenait un air grave ou boudeur, rougissait ou pâlisait pour un peu ou pour un rien... Si bien qu'il était impossible de démêler le moindre des sentiments qui s'agitaient dans l'esprit de cette fille. Pour tout dire, c'était un froufrou continu et insaisissable. Sa mère l'adorait... cela se comprend. Et commit-elle une gaucherie, cette Gabrielle, ou fit-elle une grosse étourderie, M^{me} Foisy souriait avec ravissement. Parfois, elle reprenait bien sa fille avec un air très sévère ; mais cela voulait dire le plus souvent pour Gabrielle :

« Continue, chérie, tu es un charme » !

Et Gabrielle continuait tant et si bien qu'elle eût fait rougir l'excellente Duchesse de Dantzig. Ensuite, Gabrielle ne parlait qu'anglais, même dans les réunions exclusivement françaises. C'est la manie que possèdent bien d'autres de nos compatriotes, manie acquise par une admiration inexplicable de la langue anglaise, une admiration à ce point excessive que ceux qui sont atteints, comme cette Gabrielle, de cette maladie, en arrivent à oublier où à mépriser leur langue maternelle. Aussi, se rendent-ils eux-mêmes méprisables aux yeux des gens sensés, comme les Hartley, qui, tout

en parlant correctement la langue française, n'avaient jamais songé à abandonner la langue de leurs ancêtres. Car ces Hartley savaient que tout homme qui abandonne sa langue, renie sa patrie, et tout homme qui renie sa patrie... Mais passons !

Donc, ce soir-là, en pénétrant dans le living-room, la première parole de Gabrielle, avant même de saluer M. Hartley qui s'avavançait avec une courtoisie parfaite, fut cette question faite avec le sans-gêne naturel de cette fille :

— Comment, James n'est-pas là ?

— Il est au fumoir, je crois, répondit M. Hartley en offrant sa main à la jeune fille.

— Au fumoir ?... Bon. Comment ça va ? Et elle secouait la main de M. Hartley avec un grand rire.

Puis, sitôt dit, elle faisait volte-face, se dirigeait vers le fumoir, ouvrait brusquement la porte et s'écriait :

— Well, my boy, how do you do ?

Puis elle échappait un éclat de rire strident.

— Pourquoi ris-tu si fort ? voulut réprimander M^{me} Foisy.

— Pourquoi, maman ? Parce que je viens de saluer un absent. Et elle se mit à appeler :

— James ! James ! where are you, nasty fellow ?

Puis elle referma brusquement la porte qui claqua.

— Je pense, dit M. Hartley, que James est allé à son club.

— À son club ? s'écria Gabrielle comme outragée. Quelle impolitesse ! Où est-ce son club ?

— Tu n'iras pas, j'espère, le relancer jusque là ? dit M^{me} Foisy.

— Pourquoi pas ? Est-ce qu'on n'avait pas promis de venir le saluer avant son départ pour Yale ?

— Qu'à cela ne tienne ! sourit M^{me} Hartley, vous le verrez certainement ce soir, Gabrielle. James ne peut être allé à son club que pour un moment, une petite affaire à régler, que sais-je ?

— Ah ! bien, le voilà ! s'écria tout à coup Gabrielle. Et rapidement elle s'élança vers la personne qui venait de paraître. Mais elle s'arrêta court devant le serviteur qui annonçait :

— Monsieur et madame Hibbard !

Gabrielle fit une grimace, pirouetta et s'en fut s'asseoir près de sa mère.

M. Hartley et M^{me} Hartley s'avançaient vivement vers les nouveaux venus.

M. Hibbard était un très long et très maigre personnage, sans cheveux, sans barbe, sans moustache, d'une figure longue comme un carême, hâve et famélique. Il était vêtu d'un complet tout noir, portait le col romain et ses longues jambes étaient emprisonnées dans de longues jambières. M. Hibbard était un clergyman.

Petite, grassette, souriante, à l'allure vive, blonde et grisonnante, telle était M^{me} Hibbard, l'épouse du digne clergyman.

À peine les salutations furent-elles faites que de nouveaux visiteurs furent annoncés.

Il y avait M^{me} Burnham et son fils, Conrad, qui allait accompagner le jeune Hartley à Yale. Puis, Cox & Son, banquiers, père et fils. M. Cox était veuf, et son veuvage paraissait lui être un supplice. C'était un gros homme, court, bien gras, bien rouge, très jovial. « On disait » qu'il avait des vues sur M^{me} Foisy, bien que ces vues n'eussent pas encore été exprimées ouvertement et publiquement. Le fils Cox était un garçon de 25 ans, de taille moyenne, ni long ni court, avec une tête rousse, un visage parsemé de points de rousseur, et pas beau du tout. Tiré à huit épingles, garni de diamants, l'air empesé et précieux, ce garçon sentait de très loin la suffisance et l'insignifiance. Il ne savait que prendre des poses... et quelles poses ! Il parlait peu par manque de savoir causer ; mais s'il se hasardait à dire quelque chose, c'était une sottise. « On disait »... sur le compte de ce dernier qu'il en tenait pour M^{lle} Gabrielle !

Or, tout ce monde s'était réparti en trois groupes : les vieux messieurs d'un côté, pour causer affaires et argent ; les vieilles dames de l'autre, pour jalouser les jeunes ou se plaindre de leurs maris ; les jeunes, c'est-à-dire

M. Cox, fils, le jeune Burnham — petit jeune homme agité, bavard et fat — et M^{lle} Gabrielle formaient le troisième groupe.

La conversation était devenue générale, mais le verbe hautement timbré de Gabrielle et ses immenses éclats de rire dominaient.

Entourée du jeune M. Burnham, toujours porté aux galanteries souvent osées, mais qui ne déplaisaient guère à Gabrielle, et du précieux M. Cox, fils, qui parlait peu, riait peu, bougeait peu, mais qui, d'autre part, dévorait beaucoup Gabrielle de ses yeux jaunes et stupides, — la jeune fille, ainsi entourée se trémoussait de plus en plus.

Un peu plus tard, M. Burnham, par simple courtoisie, avait demandé à la jeune fille un petit morceau de musique.

Celle-ci s'était mise à rire, puis avait répondu :

— Pour vous plaire...

Et elle était allée au piano, en avait fait jaillir quelques plaintes, puis s'était défendue de ne se rappeler rien, et bien vite était revenue s'abandonner aux galanteries du jeune M. Burnham et aux regards dévorants de M. Cox, fils.

De temps à autre Gabrielle lâchait une grivoiserie qui mettait sur le masque du clergyman une grimace, et un sourire sur les lèvres de M^{me} Foisy.

Enfin, deux autres personnages firent leur apparition : M^{me} Renaud et sa nièce. Oui, Lucienne traînée comme une martyre dans un milieu pour lequel elle n'était pas faite et qui l'écœurait.

Les conversations s'arrêtèrent aussitôt.

M. et M^{me} Hartley déjà s'empressaient auprès des nouvelles venues.

Des regards d'admiration du côté masculin saluèrent l'arrivée de la jeune fille ; des regards d'envie ou de dédain du côté des dames.

Gabrielle parut enchantée de voir Lucienne. Sans se soucier des jeunes messieurs, elle s'élança vers l'orpheline, lui sauta au cou et la couvrit de caresses folles.

Sans l'entrée d'un nouveau personnage, il est probable que Gabrielle n'aurait pas donné à Lucienne le loisir de saluer les distingués visiteurs de

M. Hartley. Et ce nouveau personnage n'était autre que le jeune M. Hartley qui venait d'apparaître dans la porte du fumoir. Les regards du jeune homme s'étaient arrêtés de suite sur la charmante physionomie de Lucienne, qui lui adressa un sourire gracieux. Car, disons-le, Lucienne, traînée à la remorque de sa tante, contre fortune tachait de faire bon visage.

Mais déjà Gabrielle, en trois sauts, avait franchi la distance qui la séparait du jeune M. Hartley, et elle criait :

— Ô James ! ce cher James !... Eh bien ! tu en fais de belles, toi ? On vient te voir, et tu t'esquives sans façon ! On ouvre la boîte (elle désignait le fumoir), et pas de bonhomme dedans ! Étais-tu fourré sous un meuble ? Good Heavens ! est-ce que nous voulons maintenant nous cacher de notre grande Gabrielle... de notre petite Gaby ? Te fait-elle si peur que ça ? Non ? Mais alors, pourquoi se sauver d'elle ? Où étais-tu, James, puisque je veux, la prochaine fois, trouver la cachette ? Ha ! ha ! ha ! poor boy ! Come along !...

Et Gabrielle, ayant débité tout ce méli-mélo, et continuant de bavarder à tort et à travers, riant, criant, gesticulant, cherchait à entraîner le jeune Hartley de vive force.

Elle répétait sans cesse :

— Come along ! come along !

Le jeune M. Hartley, plus rouge que la crête d'un coq, parvint à se dégager de l'étreinte de Gabrielle et dit d'une voix troublée par la confusion :

— Mademoiselle, si vous voulez, j'irai saluer ces dames et ces messieurs.

— Mais sans doute, certainement, donnez-moi votre bras, je vais vous présenter, cher monsieur Hartley. Mais venez donc !

Comme le jeune M. Hartley résistait encore, Gabrielle appela :

— Lucienne ! Lucienne ! viens donc m'aider à faire marcher ce mannequin !

Il y eut de petits rires ça et là.

Le clergyman prononça avec effort :

— Terrible girl !

Lucienne, sans répondre à l'appel de Gabrielle, prit place sur une causeuse où était assise M^{me} Hartley.

M. Hartley fit signe à son fils de céder à Gabrielle, afin de faire cesser une scène qui devenait disgracieuse.

Le jeune homme obéit. Il se laissa conduire, ou mieux il se laissa entraîner vers Lucienne.

C'est à ce moment surtout qu'il put juger de la distance qui existait entre ces deux jeunes filles ! Oui, quelle différence entre cette Gabrielle débraillée, bohème, et la parfaite tenue de Lucienne ! Lucienne... quel charme dans toute sa physionomie ! Quelle grâce dans son sourire ! Quelle délicatesse dans sa conversation. Quelle distinction modeste et simple dans ses gestes ! Cela était si frappant que M^{me} Foisy se voyait forcée de se l'avouer à elle-même, mais avec une jalousie qui la faisait verdir.

Pendant une demi-heure la conversation roula sur l'importance de l'instruction à donner aux jeunes hommes, sur les avantages immenses qu'offre la fréquentation des universités étrangères, sur les talents particuliers du jeune M. Hartley comme sur ceux du jeune M. Burnham. Et à part quelques espiègleries de Gabrielle — espiègleries qui ne manquaient pas de faire rouler de gros yeux au long et maigre clergyman — tout se passa dans les meilleures convenances.

Puis Lucienne fut priée de chanter, car on savait qu'elle chantait bien. Elle accepta de bonne grâce. Elle accepta également, et avec un sourire gracieux, le bras que lui offrit le jeune Hartley pour la conduire au piano.

Un silence absolu se fit, tous les regards s'attachèrent curieusement sur le jeune homme et la jeune fille, puis toutes les oreilles demeurèrent dans l'attente. La nièce de M^{me} Renaud venait d'essayer les touches d'ivoire, et le jeune M. Hartley, debout, accoudé à l'instrument regardait la jeune fille avec une admiration que toute l'assemblée pouvait facilement saisir. Parmi les visiteurs quelques coups d'œil s'échangèrent et M^{me} Foisy profita de cette circonstance pour se pencher vers sa fille et lui murmurer à l'oreille cette recommandation :

— Gaby ! fais en sorte qu'ils ne se trouvent pas seuls... Du regard elle indiquait Lucienne et le jeune Hartley.

Un sourire entendu glissa entre les lèvres de Gabrielle, et elle répliqua :

— Je suis là maman... je te garantis qu'il ne se prendront pas même le bout du petit doigt !

M^{me} Foisy sourit avec satisfaction.

À cet instant, Lucienne commençait les premières paroles d'une romance. Elle chanta avec un accent de tendre mélancolie qui toucha surtout M^{me} Hartley et son fils. Et quand résonnèrent les derniers accords, toute l'assistance applaudit vivement.

Gabrielle, sincèrement ou non, multiplia les battements de mains, se pencha de côté et d'autre pour s'assurer qu'elle était remarquée et elle oublia la recommandation de sa mère. Et quand les paroles de M^{me} Foisy lui revinrent à l'esprit, elle comprit qu'il était trop tard, et que, peut-être, tout un drame venait de se jouer entre la nièce de M^{me} Renaud et le jeune Hartley.

En effet, celui-ci, au moment où les applaudissements éclataient, incapable de résister plus longtemps aux désirs ardents qui le brûlaient, s'était soudainement penché à l'oreille de Lucienne et avait dit à brûle-pourpoint :

— Lucienne, je vous aime !...

De suite il était revenu à sa posture d'avant, tout pale, très agité, et comme épouvanté d'une audace dont il ne s'était jamais cru capable.

À cette déclaration inattendue, Lucienne avait tressailli, rougi violemment et perdu son sourire.

Gabrielle avait saisi ou deviné tous les fils de ce petit drame, elle en avait comme perçu toutes les émotions qui avaient un moment secoué les deux acteurs ; et à l'instant où le jeune M. Hartley se demandait avec angoisse ce que Lucienne allait répondre, Gabrielle, pour étouffer les rugissements de colère qui grondaient en elle, saisit une main du jeune M. Burnham, une main du fils Cox, et comme soulevée par un coup de vent, elle s'élança dans une course furibonde vers Lucienne et Hartley, entraînant ses deux « finfins » et criant de tous ses poumons :

— Bravo ! Lucienne... bravo ! encore... encore...

Et pour mieux écarter le jeune Hartley, Gabrielle jetait presque sur les genoux de Lucienne ses deux gardes du corps, disant :

— Au fait, tu ne connais pas M. Burnham et M. Cox, mes amis. Je te les présente... ils sont très gentils...

Et aussitôt — car elle s’imaginait avec raison peut-être qu’il ne lui fallait pas perdre une minute — elle pivota vers le jeune Hartley avec lequel elle se trouva face à face.

— Sais-tu que j’ai un mot à te dire, James ? fit la jeune fille sur un ton demi sévère.

Elle le prit par un bras pour l’attirer à l’écart.

— Qu’avez-vous à me dire, Gabrielle ? demanda le jeune Hartley avec un accent ennuyé et fâché.

— J’ai dit un mot... pardon, c’est deux. Viens ici !

— Expliquez-vous, Gabrielle !

— Je vous en veux, monsieur... terriblement... prononça-t-elle avec un air très irrité.

— Mais pourquoi m’en voulez-vous ? demanda le jeune M. Hartley sur un ton très agacé.

— Viens ici...

De force presque elle entraîna le jeune homme vers M^{me} Foisy. Là, elle s’arrêta et d’une voix pour n’être entendue que de Hartley et de sa mère, Gabrielle articula :

— Pourquoi je vous en veux, James ?... parce que vous ne m’aimez pas !...

Et sans attendre la réplique du jeune Hartley où l’effet que ses paroles auraient pu produire sur le jeune homme, Gabrielle fit un bond, pirouetta, pila sur les longs pieds du brave clergyman qui, à l’instant, s’approchait de sa femme, heurta le ventre rebondi du gras M. Cox qui, à pas de loup, rampait vers M^{me} Foisy, et arriva, par bonds, sauts, ricochets, jusqu’au groupe composé de Lucienne, Burnham et Cox fils.

.....

Cette soirée se termina par une collation arrosée de cidre, et ce fut l'heure de la séparation.

Au moment où M^{me} Renaud et Lucienne prenaient congé, le jeune Hartley parvint à s'esquiver de la folle Gabrielle et se rapprocha de la tante et de la nièce.

M^{me} Renaud s'empressa de faire ses souhaits de bon voyage au jeune homme, et devinant que celui-ci avait quelque confidence à faire à Lucienne, elle prit le bras de M^{me} Hartley et l'attira un peu à l'écart. Et c'est ainsi que Lucienne se vit seule avec le jeune M. Hartley qu'elle aurait voulu éviter et ne plus revoir.

Et lui, très gêné, la voix tremblante, le regard confus, balbutia difficilement :

— Je compte bien, mademoiselle, que nous nous reverrons plus tard ?

— Monsieur Hartley, répondit Lucienne avec franchise, j'aime vous souhaiter de grands succès dans vos études universitaires, mais quant à nous revoir plus tard, je n'éprouve pas ce désir ; je pense qu'il importe de nous dire adieu !

— Pourquoi... adieu ?... interrogea le jeune homme devenu tout livide.

— Parce que vous avez ou paraissez avoir des espérances que, loyalement, je ne peux pas favoriser.

Hartley n'eut pas le temps de répliquer, Gabrielle tombait entre lui et Lucienne comme un coup de foudre.

— Eh bien, bonsoir, James ! Bon voyage !... J'espère bien que tu n'oublieras pas ta petite Gaby...

Alors seulement elle remarqua la physionomie défaite et bouleversée du jeune homme, et elle prononça avec un attendrissement bien joué :

— Oh !... poor old boy !

Le jeune M. Hartley avait des larmes dans les yeux car Lucienne était partie...

VII

Secrètes amours.

Un hiver précoce s'annonçait en cette fin d'octobre 19... Durant trois jours une vague de froid avait roulé sur le pays entier, et le baromètre était descendu, une fois, à dix degrés sous zéro.

Aujourd'hui un adoucissement s'est produit et la neige commence à tomber par petits flocons.

La maison de M. Renaud et le parterre qui l'entoure n'ont plus cet air gai des jours où les lilas parfumaient la brise, où les érables mettaient au jour leur feuillée, où dans la ramure nouvelle des chants célestes éclataient, de ces jours où des joies de fête jaillissaient de toutes parts.

Maintenant, on entend l'âpre vent d'hiver mugir ; plus de feuillage délicieusement remué par un souffle doux, plus de verdure qui sourit, plus de chants, et, le soir, sous les rayons d'une lune froide et maussade, la maison de M. Renaud paraît s'ensevelir dans les plis funèbres d'un linceul.

Dans le salon éclairé par son même et unique lustre, M. Renaud, une pipe aux dents, cause avec sa digne compagne.

La physionomie de M. Renaud est abattue, sombre ; celle de M^{me} Renaud, revêche. Aussi les paroles de celle-ci ressemblent-elles plutôt à des coups de marteau qu'à des chants d'amour :

— Prosper, il faut que tu t'arranges de façon à me procurer les services d'une servante. Il est vraiment trop humiliant de recevoir son monde et de le servir soi-même. Je suis d'avis que ce n'est pas en nous laissant voir dans une existence misérable que nous pourrons marier convenablement notre nièce. Tâchons, pour un temps au moins, d'avoir certaines apparences !

— Mélanie, ça coûte bien cher les apparences, soupira M. Renaud.

— Ça dépend comment on s'y prend !

— Oui, ça dépend... ça dépend toujours ! N'empêche qu'une servante, il faut que ça se paye comme autre chose, et pour se payer un tel luxe, c'est un vingt ou un trente dollars qu'il faut se tirer des entrailles chaque mois !

— Tire-les du gousset ! bougonna M^{me} Renaud.

— Oui, oui, ricana M. Renaud, qui n'osait pas se fâcher tant il redoutait la colère plus forte de sa femme, oui, tire donc du gousset et va voir !

— C'est bien facile d'y aller voir... tu le défends comme un chien défend son os !

— Dommage que je ne t'y laisse piger à ta guise... où irions-nous, Seigneur !

Avec ces paroles M. Renaud secoua sa pipe et poussa un très long soupir.

— Où nous irions ? reprit aigrement M^{me} Renaud, nous irions sûrement plus loin que nous n'allons maintenant. Voyons, par exemple... qu'ai-je à me mettre sur le dos cet hiver ?... Un vieux manteau de l'hiver dernier, si ce n'est pas un péché !....

— Un vieux manteau !... répéta M. Renaud avec ironie.

— Vieux et très démodé... tout à fait démodé... une vieillerie qui fait rire ! Et tu penses que ce n'est pas humiliant de fréquenter, dans cet accoutrement, une dame comme M^{me} Hartley.

— Si tu es si fort humiliée, laisse cette dame chez elle, et toi, demeure ici !

— Et Lucienne ?... hein ! Lucienne ?... qui la mariera ?

— Sacré gué ! elle se mariera toute seule ! se fâcha M. Renaud.

— Ah ! ah ! ricana M^{me} Renaud, tu as du cœur pour ta nièce...

— En as-tu plus que moi du cœur, Mélanie ? ... quand tu veux la marier malgré elle ?...

— Malgré elle ! malgré elle !... c'est bon à dire... Ah ! mais... par exemple...

— Oui, par exemple... s'écria M. Renaud. Par exemple, tu te plains de n'avoir pas de manteau neuf à te mettre sur l'échine ; et, par exemple aussi, tu m'as saigné à noir pour acheter des toilettes à Lucienne !

— Ah !... et tu le regrettes ? ricana encore M^{me} Renaud.

— Non, je ne le regrette pas, et c'est ce qui te prouve que j'ai du cœur pour ma nièce sacré chien ! Mais je ne pouvais toujours pas tout donner à Lucienne et te donner tout à toi ! Comprends-tu, Mélanie ?

— Je comprends que tu es un entêté ! gronda M^{me} Renaud.

— C'est bon ; mais j'ai raison de m'entêter. Si je t'écoutais, ça ne serait pas long que ma propriété me serait enlevée sous le nez.

— Comment ça ?

— Eh bien ! je n'ai qu'à ne pas faire mes paiements sur l'hypothèque qui nous mange vivants !

— Ah !... c'est vrai, l'hypothèque ! fit M^{me} Renaud en se radoucissant.

— Tu vois bien, Mélanie ? Et je n'ai plus que huit jours devant moi pour honorer mon prochain paiement. Si je ne paye pas, crac... nous allons au diable !

— Hélas ! oui, mon ami, c'est justement cette hypothèque qui nous tue. Ah ! si l'on pouvait s'en débarrasser !

— Du train de vie qu'on mène, sacré gueux, jamais on ne s'en débarrassera !

— Cela dépend ! émit M^{me} Renaud d'une voix douceuse.

— De quoi cela dépend-il encore ?

— D'un beau mariage pour Lucienne !

— Allons, bon... fit M. Renaud avec un haussement d'épaules incrédule, si tu penses que son mari...

— Prosper, interrompit M^{me} Renaud, je pense qu'un mari comme M. Hartley serait pour nous mieux qu'un neveu, mieux qu'un gendre ; je pense que ce serait un fils.

— C'est un Anglais !

— Penses-tu que les Anglais n'aiment pas leurs parents ?

— Je ne dis pas ça... Mais dis-moi donc, Mélanie, en passant, quelle diable d'idée as-tu de vouloir à tout prix marier la petite avec un Anglais ? Depuis trois ans que tu la tracasses. Fais-tu la connaissance d'un jeune

Anglais que tu lui ouvres la porte, après naturellement, avoir écarté tous les Canadiens qui se présentent.

— Où veux-tu en venir, Prosper ?

— Attends, tu vas voir. D'abord, lorsque Lucienne est arrivée ici, tu t'es mis dans le chignon de lui faire épouser le jeune Hartley. Mais celui-ci dut s'éloigner pour aller faire des études à l'université de Yale. Trois ans... cela te parut long. Tu penses, je ne dis pas sans raison, qu'il pouvait se trouver d'autres jeunes Anglais valant bien Hartley sous le rapport de la fortune ou de la position sociale. Et durant ces trois années ce fut dans ma maison une procession de ces jeunes pédants anglo-saxons que Lucienne a dédaignés du premier au dernier. Or, aujourd'hui que le jeune Hartley est revenu, ta maladie te reprend.

— Tu parles comme si j'étais une insensée, gronda M^{me} Renaud ressaisie d'indignation.

— Mais oui, répliqua fortement M. Renaud, mais oui, sacré diable, c'est insensé de tracasser ainsi cette pauvre enfant !

— C'est pour son bonheur ! glapit M^{me} Renaud.

— C'est la misère que tu lui prépares ainsi que la damnation en la mariant avec un protestant !

— C'est tout le contraire que tu devrais dire rugit presque M^{me} Renaud... Si tu étais le moindrement intelligent, tu comprendrais que M. Hartley aime Lucienne, tu comprendrais également que l'amour étant une force aussi grande que l'argent, peut-être plus même, il arrivera nécessairement que Hartley se rangera aux idées de sa femme, qu'il se fera catholique. Si tu avais un peu de cervelle seulement...

— De cervelle, Mélanie, j'en ai autant que toi ! grogna M. Renaud.

Ces paroles soulevèrent M^{me} Renaud. Elle se dressa, terrible, fit trois pas vers la porte, tourna comme une panthère près de bondir, et d'une voix concentrée sous l'amas de la colère et avec l'accent d'une détermination redoutable elle prononça :

— Prosper, écoute. J'ai promis Lucienne à Hartley, c'est une affaire faite, le mariage est décidé. Maintenant, si tu peux empêcher quelque chose, essaye, voir !

Sans plus elle quitta le salon d'un pas brusque.

M. Renaud soupira, hocha gravement la tête, ralluma sa pipe, se renfonça lourdement dans son fauteuil et demeura très méditatif au milieu d'un nuage de fumée blanche.

.....

Là-haut, dans sa chambre, Lucienne avait entendu la dispute d'en bas.

Sur une petite table près de laquelle elle était assise, on pouvait apercevoir deux lettres ouvertes.

Lorsque les voix de M. et M^{me} Renaud eurent fait silence, Lucienne prit l'une des deux lettres et se mit à la lire lentement avec un sourire empreint de pitié. Cette lettre était ainsi conçue :

Québec, 20 octobre.

« Mademoiselle »,

« Je viens déposer devant vous mes humbles et respectueux hommages, après l'adieu, peut-être irrévocable, que vous avez prononcé trois ans passés. J'ai bien compris que j'avais blessé la fierté de vos sentiments par une déclaration irréfléchie et presque brutale de ma part. Aussi, ai-je voulu ce même soir vous demander pardon, mais vous ne m'en avez pas donné l'opportunité, vous êtes partie ! Aujourd'hui, après trois années de silence et d'éloignement, je viens exprès vous demander ce pardon. Vous êtes bonne et généreuse, mademoiselle, et je suis certain que vous ne m'avez pas gardé rancune à cause de l'expression d'un sentiment aussi sincère qu'était le mien à cette époque, sentiment qui demeure le même toujours. »

Cela était signé « James Hartley, Jr. »

Lucienne après la lecture de cette lettre, demeura très pensive ; puis elle renvoya sa jolie tête sur le dossier de sa chaise, ferma les yeux et demeura tout absorbée par les visions de son esprit.

Un quart d'heure se passa ainsi, lorsque l'oreille distraite de la jeune fille saisit le bruit vague d'un pas étouffé. Elle releva la tête et prêta l'oreille. Le pas s'était arrêté, et dans le solennel silence qui suivit, Lucienne crut

percevoir derrière la porte de sa chambre comme une respiration contenue. Ensuite elle entendit comme une sorte de grattement dans la porte.

La jeune fille ne parut pas avoir peur. Elle se leva et marcha vers la porte pour demander d'une voix basse :

— Qui est là ?

— C'est moi, petite, prononça la voix de M. Renaud. Tu ne descends pas un instant me jouer un petit air ?

— Je le veux bien, répondit Lucienne souriante. Est-ce tout de suite ?

— Oh ! ne te presse pas... si tu as quelque chose à faire...

— Presque rien, mon oncle... je descendrai tout à l'heure.

— Bon, bon, ne te presse pas. À tantôt, petite !

— Oui, mon oncle.

La jeune fille revint à sa table, déposa la lettre de Hartley, et laissa un instant ses regards mélancoliques flotter sur l'autre lettre. Tout à coup son sein se souleva avec effort et d'une main tremblante Lucienne prit la lettre. Puis, debout, inclinée vers la lampe, elle se mit à lire. Son sein s'apaisa peu à peu, une candide rougeur empourpra son visage, ses lèvres s'ouvrirent dans un sourire angélique.

Cette lettre était vieille de plus d'une année, et datée à Québec le 6 juin 19...

Elle disait :

« Chère Lucienne ».

« Je comprends bien maintenant que vous ne m'aimez pas. Mais je ne peux m'expliquer pourquoi vous m'avez laissé à toutes mes espérances. Si vous avez surpris mes rêves d'avenir, vous n'avez aucunement cherché à m'en faire voir ou sentir la vaine illusion. De mes espoirs que vous avez devinés, vous n'en avez détruit aucun, et vous avez paru me laisser vivre dans la certitude que je fondais sur l'avenir. Ah ! quel désenchantement aujourd'hui !... si vous saviez ! Quelle chute vertigineuse ! le jour où, voulant faire part de mes sentiments secrets à votre tante, vous vous êtes opposée ! Pourquoi, Lucienne, m'avez-vous défendu de parler à votre tante ? Pourquoi avez-vous exigé de laisser dans le secret et le mystère nos

courtes... trop courtes entrevues ?... de nos sublimes entretiens dans l'ombre suave des soirs de mai, après les Mois de Marie ?... Et pourquoi, lorsque je vous parlais d'amour, me laissiez-vous dire, si vous ne deviez pas m'aimer ? Ne saviez-vous pas que j'en pourrais souffrir atrocement ? Et si vous le saviez, avez-vous été cruelle à dessein ?... Que dois-je penser, Lucienne ?... Et que faites-vous maintenant ? Que pensez-vous ?... Au moins, dites-moi un mot... un tout petit mot... quand ce mot serait un arrêt de mort ! Si je souffre davantage, du moins je souffrirai moins longtemps ! Vous voyez dans quelle effroyable incertitude je vis ! Je me débats dans un gouffre d'espairs qui meurent et d'espairs qui naissent ! Si vous saviez rien qu'un peu de tous ces tourments que j'endure ! À la fin c'est une agonie, effroyablement lente, dans laquelle croule instant par instant tout ce qui est mon être, mon esprit, mon âme ! Si ce n'est pas de l'amour que vous avez eu pour moi naguère, qu'aujourd'hui, du moins, ce soit de la pitié en mettant fin à ma souffrance ! »

« Georges ».

Sous les cils blonds de Lucienne une grosse larme, longtemps retenue, s'échappa et roula sur la lettre.

La jeune fille éleva la lettre à ses lèvres et but avec ivresse cette goutte de rosée.

— Oh ! Georges murmura-t-elle... je t'aime et je ne peux pas te le dire ! Je voudrais être à toi, et de toi on veut m'éloigner ! Ah ! tes tourments... je les devine, je les comprends et je les unis à mes propres tourments ! Il ne nous reste plus qu'une espérance... c'est l'espérance en Dieu !

Incapable de se contenir plus longtemps, Lucienne se laissa choir dans sa chaise et pleura silencieusement.

VIII

Georges.

Au moment même où Lucienne relisait cette lettre signée du seul prénom « Georges », un jeune homme, bien mis et de bonne mine, passait devant la maison de M. Renaud. Il ralentit le pas et leva ses yeux vers une fenêtre qui, à travers ses rideaux légèrement écartés, laissait passer un mince filet de lumière blanche. Il s'arrêta l'espace d'une minute, les regards attachés au rayon de lumière, comme s'il avait espéré entrevoir l'ombre d'une silhouette chère, puis il continua son chemin sous la neige nouvelle qui tombait.

Après quinze minutes de marche environ, le jeune homme s'arrêta devant une maison d'assez belle apparence, monta six marches de pierre, et pressa un bouton placé au-dessus d'une plaque en cuivre ainsi gravée :

DOCTEUR HENRI CREVIER

Il attendit une minute. Une vieille femme parut. Avant que le jeune inconnu n'ouvrit la bouche, la femme dit, en s'effaçant :

— Ah ! c'est vous, monsieur Georges ? Entrez donc.

— Le Docteur est là ?

— Il vous attend.

Le jeune homme entra, secoua la neige de son chapeau, et pénétra dans une pièce voisine.

Un homme, ayant l'apparence d'un vieillard, enveloppé dans une robe de chambre, la pipe aux dents, à demi perdu dans un nuage de fumée, lisait.

— Bonsoir, mon oncle ! dit le jeune homme en entrant.

— Comment vas-tu, Georges ?

Ce vieillard, c'était le docteur Crevier. Sans changer sa position confortable, le docteur de la main indiqua un siège à son visiteur.

Le docteur Crevier n'avait peut-être pas une renommée mondiale ; néanmoins il passait pour un médecin de mérite. Depuis quelques années il avait abandonné la médecine active et, maintenant, il s'adonnait exclusivement aux consultations. L'âge et les rhumatismes le tenaient, pour une bonne partie de l'année, cloué dans un fauteuil. Il lisait énormément et fumait d'innombrables pipes.

Par-ci, par-là, un ancien patient venait demander un avis, un conseil. Le plus souvent c'était un vieux confrère qui venait faire son bout de causette. Pour tout dire, les visiteurs étaient rares, et le vieux docteur avait fini par perdre de vue la société, et lui-même s'en allait à l'oubli.

Célibataire fortement enraciné, sans autre parent qu'un neveu, il vivait simplement, bien que riche, avec une vieille femme qui le servait depuis près de vingt ans. À vivre ainsi, seul et solitaire, il était devenu tout à fait égoïste, sans aucune compassion aux misères d'autrui. Sa maxime favorite, quand on lui rapportait certaines misères ou certains malheurs, était celle-ci :

— La créature humaine ne souffre jamais que par sa faute !...

Et c'était tout. Tant pis pour celui qui se casse une jambe, c'est sa faute ! Tant pis pour la jeune mère qui pleure un nouveau-né, c'est sa faute !

Il s'enrichissait dans une philosophie impitoyable. Stoïque, il ne se plaignait pas des maux qui le rivaient des mois entiers à l'impotence, et son stoïcisme dérivait de sa propre logique, puisque ses souffrances étaient l'expiation de ses fautes. Et ces fautes n'étaient pas encore tout à fait oubliées, car il se trouvait de ses contemporains qui, au temps de sa jeunesse, avaient connu son existence désordonnée. Le docteur Crevier s'était accordé tous les plaisirs et toutes les frivolités. Un temps, son nom avait été synonyme de corruption... Cependant, il avait fini par s'assagir peu à peu, à s'attacher une clientèle respectable et payante, puis d'excellentes opérations financières qu'il avait réussies avaient contribué à lui assurer une existence de bien-être.

Le docteur n'avait donc qu'un seul parent — du moins le seul qu'il se connût — un neveu, fils unique d'un frère mort depuis plusieurs années. À ce neveu il avait choisi la carrière médicale, mais le jeune homme avait penché vers l'étude de la loi. Très mécontenté, l'oncle avait de suite retiré

sa protection et laissé le jeune homme se débrouiller tout seul au sortir de ses études collégiales. Sans un sou, sans un protecteur, le jeune homme avait fini par trouver une petite position de comptable dans une banque où l'avancement était affaire de protection et d'influence.

Le docteur avait donc fait preuve de mesquinerie. De prodigue qu'il avait été dans sa jeunesse, il était devenu avare. Il refusait de donner la moindre obole aux œuvres de charité. Il avait abandonné l'église parce que « ça coûtait trop cher et que les curés étaient insatiables ». Ses consultations, il les vendait au poids de l'or, c'est-à-dire pour de bons billets de banque. Rien pour rien ! Qu'un pauvre diable se présentât, le docteur avant toute chose faisait un calcul mental de la situation financière du patient, puis se faisait payer d'avance sa marchandise, c'est-à-dire sa consultation. Donnant donnant !... Payez d'abord, puis nous verrons ! Si le misérable protestait, le docteur rétorquait avec un accent brutal :

— Vous avez eu de l'argent pour vous rendre malade, il est juste que vous en ayez pour vous faire guérir... payez !

Voilà donc à peu près l'oncle auquel un neveu bien désespéré, bien misérable, venait demander aide et conseil.

— Mon oncle, avait dit le jeune homme, après avoir accepté le siège indiqué, je suis bien malheureux !

— C'est ta faute, mon neveu ! répliqua froidement le docteur en jetant sur son bureau le livre qu'il tenait à la main.

— Mettons que c'est ma faute, mon oncle ; est-ce une raison pour vous d'être impitoyable ?

— Impitoyable ? oui. Pourquoi serais-je stupide de couper la corde à l'idiot qui va se pendre ?

— Ce n'est pas une stupidité, mon oncle, c'est un acte de charité élémentaire... vous empêchez un crime !

— Stupidité, Georges, est bien le mot, le seul. Voyons : que je coupe cette corde à ce pendu, qu'arrivera-t-il ? Ceci : demain, le pendard, il se rependra avec une autre !

— Cela se peut, mon oncle. Mais il me semble que c'est après avoir échappé à l'abîme qu'on peut en mesurer la formidable profondeur. Alors...

— Alors — tellement l'homme est bête — il court s'y jeter avec plus de furie Georges, ajouta le docteur avec une marque d'intérêt, dis-moi quel est ton mal ?

— Toujours le même ! soupira le jeune homme avec amertume.

— Un amour inguérissable ?... Oui, oui, ricana le docteur avec mépris, je sais ce que c'est. Et je sais, en plus, que ce n'est pas de la stupidité, que c'est non plus de la générosité que cet amour...

— Qu'est-ce, mon oncle ? sourit le jeune homme.

— C'est simplement de la folie, mon neveu !

— Vous me l'avez dit déjà une fois ou deux.

— Qu'importe ! Je le répète, voilà tout.

Il attira à ses pieds un tabouret sur lequel il les posa commodément et reprit :

— Ça ! causons sérieusement. D'abord, pourquoi aimes-tu cette jeune fille ?

— Parce qu'elle est adorable !

— Tu la connais à peine ?

— Assez pour savoir que cette jeune fille est un ange !

— Ta, ta, ta... fit le docteur en riant, ne t'empporte pas avec les grands vents. Un ange ? dis-tu. Qu'est-ce qu'un ange au juste ? Le sais-tu ? Le sais-je ? Le savons-nous ? Non. Un ange, c'est un mot... rien qu'un mot. Mais une femme — ou bien une fille, jeune ou vieille, — est un être fait de toutes les imperfections terrestres. Ôte les cheveux blonds, les fards, les poudres... Ôte les sourires ensorcelants, les yeux magnétiques, ... ôte les baisers humides... ôte encore... Non. Je m'arrête là. À présent que reste-t-il de cet être que tu appelles un ange ? un mannequin, un squelette, une chose méprisable... Voilà la femme !

— Voilà la femme ! sourit le jeune homme avec un léger sarcasme. Ainsi donc, mon cher oncle, vous reniez les saintes vertus de la maternité ? Vous reniez votre mère, et vous la classez parmi les choses méprisables, viles...

— Arrête, Georges !... Je n'ai pas parlé de la mère !

— La mère est femme, mon oncle !

— Je te dis que j'ai parlé de la femme, non de la mère. J'avoue que la mère c'est la femme régénérée, sanctifiée par la lourde et douloureuse tâche pour laquelle elle a été conçue.

— Que dire donc d'une jeune fille issue d'une femme ainsi sanctifiée ?

— Oui, oui, certes, bougonna le docteur pris au dépourvu par cette logique serrée ; je ne désavoue pas qu'il y ait des êtres moins imparfaits que d'autres.

— Eh bien ! mon oncle, je vous assure, je vous jure que Lucienne est moins imparfaite que bien d'autres jeunes filles.

— Cela se peut, cela se peut, mon cher Georges. Pourtant, cette Lucienne ne t'aime pas...

— Elle m'aime, mon oncle, répliqua le jeune homme avec conviction.

— Ah ! ah ! fit simplement le docteur.

Durant quelques minutes il demeura silencieux, et parut réfléchir profondément. Mais du coin de l'œil il se prit à observer la physionomie de son neveu, et cette physionomie s'assombrissait de minute en minute. Il y eut dans les yeux gris du docteur comme une lueur de pitié. Il glissa une main dans sa longue crinière grisonnante, geste qui lui était familier lorsque ses idées n'étaient pas nettes. Puis, il appuya un coude sur le bras du fauteuil, posa le menton sur la paume de la main, et, d'une voix lente, posée, le regard légèrement voilé, il rompit le silence :

— Tu dis que cette jeune fille t'aime ! Voilà un grand mot, mon garçon. Et ce mot, te l'a-t-elle dit ?

— Je l'ai lu sur ses lèvres souriantes et dans ses grands yeux chastes et purs. Je l'ai deviné à...

— Pas si vite... pas si vite ! interrompit le vieux médecin. Que diable ! prenons le temps de respirer, Georges, surtout à mon âge, avec une goutte marâtre... Oui, il importe d'y aller à pas lents et courts ! Alors, pour ne pas perdre le fil de notre sujet, tu dis que cette demoiselle te reçoit chez elle, à bras ouverts ?

— Je n'ai pas dit cela, mon oncle.

— Elle ne te reçoit pas ?

— Pas encore...

— Pas encore ?

— Et c'est ce qui me désespère.

— Je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre, mon oncle. Lucienne m'aime, je le sais ; mais...

— Pauvre mais ! sourit le docteur avec ironie. Ce « mais » est bien la cause de tous nos désappointements ! Mais...

— Mais un autre s'est placé sur ma route.

— Mais... elle reçoit cet autre ?

— Pas elle, mon oncle sa tante.

— Ah ! c'est juste, il y a la tante... Oui, tante et l'autre font une paire solide !

— Parce que mon oncle, la tante en tient pour l'anglais.

— Bon, monsieur Hartley, fils !

— Vous êtes parfaitement renseigné, mon oncle.

— J'ai le tour de ça. Donc, conclusion, la tante trouve dans M. Hartley, fils de millionnaire, un parti préférable au parti représenté par M. Georges Crevier, neveu d'un oncle goutteux.

— Ne riez pas, mon oncle, c'est grave ! M^{me} Renaud veut donner sa nièce à un anglais, riche, c'est vrai, mais à un anglais que Lucienne n'aime pas !

— Ensuite ? dit le docteur redevenu très grave.

— Si ce mariage se fait, ce sera le malheur de cette jeune fille !

— Et le tien ?

— Si vous voulez.

— Ce mariage, qui ruine tes espérances, peux-tu l'empêcher ?

— Je le voudrais.

— Quels moyens entrevois-tu ?

— Il n'y a qu'un moyen : la résistance de Lucienne.

- Comment lui fournir ce moyen ?
— En arrivant à lui faire ma cour assidûment.
— Et par là, décourager Hartley ?
— Et l'écarter, oui.
— Et la tante y songes-tu ?
— Je pense qu'avec beaucoup de diplomatie, beaucoup d'attentions, de prévenances auprès de M^{me} Renaud on pourrait réussir.



C'est une lettre pour vous dit-elle...

— Tu dis « on » au lieu de « je pourrais réussir »... Eh bien ! même avec ce « on » j'ai des doutes, Georges, bien des doutes, et voici pourquoi. M^{me} Renaud est un type de femme comme je t'en faisais la peinture tout à l'heure. Elle est femme, elle est même épouse, mais elle n'est pas mère. Et c'est une femme toute en soie, toute en velours, toute en sourires, toute en affabilités. Eh bien ! ôte tout cela : il reste une bête de proie... et la proie, c'est Lucienne ! Ensuite, M^{me} Renaud aime la parade, le luxe, les réceptions, les diamants, les stupidités ; elle s'imagine que Hartley lui fera mille cadeaux et lui ouvrira largement son compte de banque. Ce n'est pas tout : l'orgueil, l'envie, les prétentions, la rapacité, bref, tout le train des péchés capitaux mène cette femme par les cheveux. Je te dis que c'est une bête de proie. Essaie seulement de te mettre en travers — même par la plus haute diplomatie — ou ce monstre se moquera de toi, ou il s'écrasera !

Le jeune homme esquissa un sourire amer et dit :

— Vous n'êtes pas encourageant, mon oncle !

— Je veux uniquement t'éviter d'autres et plus cruelles déceptions, mon garçon. Je vois clair. À propos, veux-tu me dire si cette Lucienne a répondu à cette lettre que tu m'avais lue et que tu allais lui envoyer ?

— Jamais.

— Jamais ! Alors, en dépit de l'évidence, tu t'entêtes à penser que cette fille t'aime ?

— J'ai tellement la certitude qu'elle m'aime, je la crois tellement malheureuse, que, à bout de toutes ressources, je suis venu vous demander votre aide.

— Mon aide ! s'écria le docteur très choqué.

— Oh ! je ne vous demande pas le million, sourit le jeune homme.

— Le million !... je crois bien ; je n'aurais pas même le mille à t'offrir, répliqua le docteur très calme.

— Je sais que vous êtes pauvre ! dit le jeune homme avec un sourire très ironique.

— Très pauvre... hélas ! soupira le docteur qui avait baissé les yeux vers le tabouret.

— Mais il ne s'agit pas d'argent, mon oncle, simplement d'une petite démarche.

Le docteur bondit.

— Hein... une démarche... avec ma goutte ! Et ceci parut l'épouvanter beaucoup plus qu'une demande d'argent.

— Oh ! une démarche très facile, mon oncle... une démarche qui ne demande, si vous le voulez aucun pas à faire.

— Que veux-tu dire ?

— Vous êtes le médecin de M^{me} Renaud, n'est-ce pas ?

— Oh !... son médecin... oui et non... Je lui ai bien prescrit trois ou quatre sirops insignifiants pour des maux qu'elle n'avait pas.

— Cela suffit. Et puisque les sirops lui ont fait du bien....

— Ni bien ni mal, je pense.

— Qu'importe, elle vous doit une reconnaissance.

— Heu ! une reconnaissance... ce que je m'en fiche de sa reconnaissance. Mais elle me doit encore un sirop.

— Voilà comme cela coïncide : la démarche dont je vous parle peut faire votre affaire et la mienne.

— Comment ?

— C'est simple. Vous lui écrivez que vous avez retrouvé dans vos livres une petite note. — oh ! bien petite — et vu que vous êtes très pauvre....

— C'est juste.

— Le paiement de cette petite note, si c'était possible, vous rendrait un très grand service.

— Très bien. Voilà qui ferait mon affaire. Mais comment par la même occasion pourrais-je faire, ce faisant, la tienne, ton affaire ?

— Par la même occasion, mon oncle, et avec le temps, vous pourriez — oh ! avec bien des ménagements, bien de la diplomatie, comme le médecin sait en user avec ses malades récalcitrants — vous pourriez dis-je, lui

démontrer l'énorme erreur qu'elle va commettre en donnant sa nièce à un anglais.

Le docteur éclata de rire, d'un rire presque fantastique.

Le jeune homme considéra son oncle avec amertume et confusion. Il demeura silencieux.

Le docteur retrouva bientôt son air grave et prononça avec une pitié dédaigneuse :

— Pauvre garçon ! sais-tu que tu es vraiment malade ?

Le jeune homme soupira sans répondre.

— Oui, vraiment malade, reprit le docteur. Certes, je te plains, mais je ne peux te guérir. Mais me diras-tu pour qui ou pour quoi tu me prends ? Me voyez-vous, à présent, l'entremetteur entre une tante, sa nièce et un amoureux ? Joli métier, ma foi ! N'aurai-je pas l'air du plus sot des sots ? Et tout cela, parce que la tante d'une certaine nièce ne veut pas de mon neveu !... parce que cette tante préfère à ce dernier un anglais ! Pourquoi, Georges, cet anglais ne te vaut-il pas pour faire le bonheur d'une petite fille ? Parce que la petite fille est canadienne ? Belle raison ! Voilà toujours la sotte rivalité de race. Est-ce que l'amour n'est pas de la même folle essence chez un peuple ou chez l'autre ? Est-ce que le verbe « aimer » et le verbe « love » ne représentent pas les mêmes banalités, la même bêtise ? Est-ce qu'un français aime ou peut aimer mieux et davantage qu'un anglais ? Est-ce qu'un anglais peut aimer moins qu'un allemand ? Est-ce qu'un allemand aime plus ou moins qu'un cafre ? Est-ce qu'un cafre... Allons, allons, Georges, ayons du sens ! Tiens, veux-tu m'en croire ? l'amour, cela n'existe pas, pas plus chez nous que chez les Anglais ou ailleurs. C'est un mot créé par les rimailleurs. Les gens sensibles s'en font une parure qu'ils étalent à tous moments ! Les gens frivoles s'en font une mode qu'ils changeront avec la nouvelle saison ! Les romanesques s'en font une chimère propre à la nourriture de leurs rêves. Les romanciers en colorient le fond de leurs tableaux ! Les banquiers en font une marchandise quelconque qu'ils achètent et revendent selon les variations de la cote ! Les philosophes en rient, les imbéciles en crèvent ! Georges écoute. Rien n'est plus faux au monde que ce mot « aimer ». C'est le mensonge chéri de l'universalité des individus. Car aimer devrait exclure l'envie, la haine, la

jalousie, la calomnie, le vol, l'assassinat... eh bien ! non. Tous ces vices sont ancrés dans la chair de tous les individus passés, présents et à venir. Donc, aimer n'existe pas. Et quand on dit : « j'aime », on se ment à soi-même, on ment aux autres, on ment à la nature, à la création ! « J'aime » ne représente tout au plus qu'un sentiment passager d'admiration. Crois-moi, Georges, tu n'aimes pas !

Et le docteur, très satisfait de sa tirade et surtout de la conclusion, se renfonça dans son fauteuil, croisa les doigts sur son bel abdomen et se mit à considérer son neveu avec un air très narquois.

Le jeune homme soupira longuement, sourit avec incrédulité et dit :

— Mon oncle, avec cette pilule je peux aller me coucher, je pense.

— Pas encore, viens, allume un cigare, nous allons causer.

— Merci, je n'ai pas le goût de fumer. Mais vous... ?

Le jeune homme avait pris une boîte de cigares sur le bureau du docteur, et offert la boîte ouverte à ce dernier.

Le docteur choisit un cigare, l'alluma tranquillement, et reprit :

— Causons !

— Pardon, mon oncle, je me retire... il est minuit !

— Minuit ?... Diable ! Tu ne m'en veux pas ?

— Moi ! Pourquoi ? Je vous aime trop, mon oncle, sourit candidement le jeune homme.

— Tu m'aimes ? fit le docteur avec surprise... après ce que je viens de te dire ?

— Oui, et cela prouve que vous avez dit la vérité du verbe « aimer », répliqua le jeune homme avec un léger sarcasme.

Il ajouta en se levant ;

— Portez-vous bien, je reviendrai demain m'informer de votre santé.

— Tu t'en vas donc ?

— Oui, sans intention de vous déplaire.

— Comment oserais-tu me déplaire, si tu m'aimes ? ce serait simplement illogique ! Eh bien ! c'est entendu : bonsoir et compte sur moi !

— Compter sur vous ?... fit le jeune homme avec surprise et en s'arrêtant dans la porte qu'il allait franchir.

— Oui... répondit le docteur avec une légère hésitation, comme s'il eût cherché des mots qui lui manquaient... j'irai chez M^{me} Renaud !...

IX

Une consultation inattendue.

Ça n'allait pas bien chez M^{me} Renaud : Lucienne, depuis quelques jours, paraissait malade.

Ses joues avaient pâli, ses lèvres avaient perdu de leur incarnat et de leur humidité, ses yeux avaient des rougeurs inaccoutumées, et l'on pouvait saisir la naissance d'un tout petit cercle de bistre qui donnait à ses regards un éclat plus profond. Enfin, toute la personne de Lucienne laissait deviner une sorte de lassitude qui avait fini par inquiéter M. Renaud et M^{me} Renaud.

Un matin, le brave M. Renaud avait dit en partant pour sa besogne journalière :

— Mélanie, si tu voulais dire comme moi, je mènerais la petite chez le médecin.

M^{me} Renaud avait répondu :

— J'y pensais, Prosper, et j'irai sûrement aujourd'hui, même dans le cours de la matinée, au plus vite.

Mais dans cette matinée M^{me} Renaud fut retenue à sa maison par la visite de M^{me} Foisy et sa fille. M^{me} Foisy ayant eu à passer par là, était entrée chez M^{me} Renaud pour l'inviter à un grand dîner auquel on allait fêter l'anniversaire de naissance de Gabrielle. Il s'en était nécessairement suivi d'une longue conversation, d'un petit lunch, puis de commérages. Et ce ne fut qu'à deux heures de l'après-midi que M^{me} Renaud se vit libérée de ses visiteuses.

Elle dit aussitôt à Lucienne :

— Maintenant, ma chérie, nous allons voir le bon vieux docteur Crevier.

— Pourquoi, ma tante, cette démarche ? Je me sens bien mieux aujourd'hui.

— Qu'importe ! Tu es mieux aujourd'hui, mais tu pourrais être plus mal demain. Il faut te guérir. Il y a quelque chose d'anormal chez toi. Qu'est-ce que c'est ? Je n'en sais rien, et tu ne le sais pas toi-même... Mais une chose sûre, tu es malade, cela se voit, tu le sens, et il importe de te soigner. Allons chez le médecin !

— Puisque vous le voulez... répondit la jeune fille avec un soupir profond.

— Va donc t'habiller, et bien chaudement surtout, car l'air est vif aujourd'hui.

Ce petit dialogue avait été tenu dans la salle à manger.

Lucienne s'éloigna pour monter à sa chambre.

M^{me} Renaud, qui venait de terminer le petit ménage d'après-dîner murmura en regardant sa nièce s'éloigner :

— Oui, elle a quelque chose, c'est certain ! Qu'est-ce qu'elle peut bien avoir au juste ? Tiens ! j'avais oublié de fermer l'armoire aux argenteries !... Bon, voilà !... Oui, qu'est-ce que Lucienne peut bien avoir qui va mal ? Bah ! je le saurai bien du docteur.

.....

Le docteur Crevier se promenait dans son large cabinet. Il était parfaitement sanglé dans une longue redingote noire qui tombait sur un pantalon de nuance claire. Avec sa longue chevelure grisonnante brusquement rejetée en arrière, sa figure fraîchement rasée et rosée, l'œil clair et le regard assuré, la démarche aisée et souple, le docteur avait ce jour-là une mine de hardiesse et de confiance en soi en même temps qu'un air de bonne santé. Il rayonnait.

Néanmoins, de temps à autre, on aurait pu surprendre comme un léger nuage de souci sur sa brillante physionomie.

Il arpentait son cabinet, les mains derrière le dos. Parfois un sourire courait sur ses lèvres, parfois un léger froncement troublait ses sourcils épais, parfois encore son œil gris paraissait se poser avec inquiétude sur la

fenêtre d'où l'on voyait la rue et ses passants. Oui, malgré son bon air et sa belle mine, le docteur ne paraissait pas tout à fait tranquille.

Une fois, il s'arrêta près de son bureau, d'une main distraite et nerveuse il remua des papiers épars, et murmura :

— Que vais-je dire à cette femme ?... Quels arguments plausibles pourrai-je employer pour plaider avec succès la cause de mon neveu ?...

Il reprit sa marche plus soucieux, plus agité. Il perdait de son assurance, ses épaules se voûtaient, sa tête hardie penchait peu à peu vers la poitrine comme sous le poids d'un accablement. Son sourire de tout à l'heure devenait un rictus, ce rictus se fit ricanement.

Il se jeta brusquement dans un fauteuil et murmura en réponse aux pensées qui assiégeaient son cerveau :

— Décidément, ce fou-là me met dans une jolie posture ! — Une drôle d'ambassade, vraiment ! N'aurai-je pas l'air idiot ? Voilà ce que c'est que d'avoir affaire aux amoureux ! Stupidité !... Et c'est peut-être pour une petite sottise... sinon pour une coquette quelconque !... Un ange !... Ah bah ! Que penser, au juste, d'une nièce de M^{me} Renaud ?...

Il demeura silencieux un moment, le front durement barré de plis profonds. Puis, se frappant la tête, il reprit :

— Ah ! mais, par exemple, je n'avais pas pensé à cela !... Si mon neveu cherchait tout simplement à se moquer de moi ! Il en est bien capable. Car, j'y songe maintenant : pourquoi l'autre soir en me narrant ses désespoirs, avait-il par moments à ses lèvres des sourires... mais oui, des sourires fort narquois ! Suis-je peu perspicace !... Allons, allons ! je commence à voir clair. Mon neveu veut se payer ma binette ! Pourquoi encore ? Dans quel but ? Pour quel motif ? Il y a certainement là un mystère à démêler, et j'allais m'aventurer joliment au hasard dans ces cryptes inconnues et dangereuses où conduit le fol amour. Oui... fol amour ! Malicieux Cupidon qui conduit l'homme sensé à toutes les imbécillités !

Il se leva avec un geste de colère.

— Ah ! mais, diable ! par exemple, mon neveu ne se fichera pas de moi ainsi ! Qu'il s'arrange avec son fol amour ! Allais-je être bête ? Il s'est dit

peut-être : « Nous allons rire du vieux » !... Ah !... mais... monsieur Georges, on n'est pas si vieux que ça ! ah ! mais non... mais non...

Dans une glace où se refléta l'image de sa personne le docteur jeta un regard satisfait. Il sourit.

— Bah ! reprit-il, des cheveux qui grisonnent légèrement, et c'est tout. Quant au reste....

Son soliloque fut interrompu par un coup de timbre qui le fit tressaillir très fort. Il courut à la fenêtre... mais trop tard pour apercevoir la personne que annonçait sa venue. Il entendit la porte du vestibule se refermer.

Vivement il alla s'asseoir à son bureau sur lequel régnait un grand désordre. Il se mit à remuer toutes sortes de choses, et au lieu de classer et de ranger, comme il paraissait en avoir l'intention, il ne fit qu'accroître le désordre et le pêle-mêle. N'importe ! il avait pu, du moins, trouver une contenance.

La vieille servante entra.

— Deux dames désirent vous voir, Docteur, annonça-t-elle.

— Ah ! fit simplement le docteur en regardant sa servante avec une interrogation muette.

— Je les ai introduites au parloir, ajouta la vieille bonne sans saisir l'interrogation exprimée par les regards de son maître.

— Bien ! dit le docteur.

— Voulez-vous que je les amène ici ?

— Non.

— En ce cas, je vais leur dire d'attendre.

— C'est ça.

La vieille sortit.

Le docteur se leva, s'approcha de la glace, promena un œil interrogateur sur sa physionomie, donna un coup de doigt à sa cravate, et murmura, songeur :

— Deux dames !... Qui sont-elles ?...

D'un geste brusque il assura sur lui sa redingote, releva la tête, et dit :

— Bah ! je verrai bien.

Froid et grave, il se dirigea vers la porte de son cabinet, traversa le vestibule vers la porte du parloir.

Mais dans la porte de cette pièce le docteur ne put contenir un mouvement de surprise et de recul en même temps, lorsqu'il reconnut M^{me} Renaud. Il se ressaisit de suite, et de suite aussi la beauté et la grâce virginale de Lucienne attirèrent son attention. Pour la première fois en sa vie, peut-être, le docteur Crevier remarquait ou constatait une beauté faite de candeur et de pureté. Son œil de médecin, expert par habitude, pénétra aussitôt jusqu'à l'âme de la jeune fille. Puis il étudia l'expression du visage, il surprit la légère confusion qui s'en dégageait, il scruta les regards profonds et modestes de ces jolis yeux bleus, et il put enfin constater, dans ce court examen, qu'il avait devant lui un cœur vierge et une âme chaste. Il ne put s'empêcher de rougir lorsque Lucienne le salua d'un sourire d'ange.

Un ange ! Ce mot jaillit à son esprit et l'éblouit.

Mais déjà M^{me} Renaud disait avec son meilleur sourire :

— Mon cher docteur, je vous amène ma nièce qui est très malade.

Le docteur ne répondit pas ; il continuait à observer la jeune fille.

Pour échapper à la gêne où la mettait l'examen persistant du médecin, Lucienne prononça ces paroles :

— Je vous assure, monsieur le docteur, que ma tante exagère.

Le docteur regardait toujours Lucienne. Il demeurait debout, les mains derrière le dos, la tête inclinée, ses yeux gris, tout pleins de lueurs singulières, attachés sur cette jeune et séduisante personne.

La jeune fille se troublait tout à fait.

Le docteur s'aperçut enfin de son attitude étrange, lorsque M^{me} Renaud parla encore :

— N'est-ce pas, docteur, que ma nièce est bien mal ?

— Oui, très mal, en effet, balbutia le docteur sans savoir très exactement ce qu'il disait, tellement il demeurait sous le charme magnétique de la jeune fille.

Enfin, ayant pu reprendre tout à fait possession de lui-même et de sa pensée, il poursuivit :

— Oui, très mal, M^{me} Renaud... Mais nous allons y voir.

Déjà il retrouvait toute l'assurance que donne l'habitude d'une profession. Posément et gravement il s'assit dans un fauteuil placé devant ses visiteuses. Il croisa une jambe sur l'autre, s'accouda à l'un des bras du fauteuil, et, sa main droite tripotant sa chaîne de montre, il commença l'interrogatoire médical.

M^{me} Renaud l'interrompit pour demander :

— Ne pensez-vous pas, docteur, que c'est le cœur qui est malade ?

— Madame, répondit le docteur d'une voix lente et grave, chez une jeune fille c'est toujours le cœur qui souffre.

Lucienne rougit et baissa les paupières.

M^{me} Renaud ébaucha un sourire vague.

Le docteur reprit :

— C'est le cœur, madame, parce que le cœur d'une jeune fille est beaucoup plus impressionnable que celui d'une femme mariée. C'est le cœur, continua-t-il, parce que le cœur d'une jeune fille subit toutes les fluctuations des gros espoirs et des grandes désespérances. Parce que, poursuivait toujours froidement le docteur, le cœur d'une jeune fille est souvent une proie que guettent jour et nuit le loup et la louve ; et ce cœur, qui voudrait se donner librement, souffre d'autant plus qu'il est des gens cruels pour se l'arroger et en disposer comme d'une propriété personnelle. Oui, ajouta le docteur en considérant M^{me} Renaud interdite, un cœur captif est un cœur qui se meurt peu à peu ; seule la liberté peut le faire vivre ou revivre.

Lucienne avait bien saisi l'allusion du docteur, et, avec un peu de rougeur au front, elle regarda un moment le vieux médecin ; dans ses grands yeux bleus on aurait pu voir jaillir des lueurs de gratitude.

Quant à M^{me} Renaud, elle ne semblait pas s'accommoder facilement avec les opinions du docteur. Et par crainte que celui-ci ne s'avancât plus avant sur cette route épineuse pour elle, elle essaya de détourner le sujet et

d'amener le médecin à parler d'autres choses. Mais lui, impassible, et comme s'il eût été très enchaîné au développement d'une idée tenace, poursuivit :

— Je ne suis pas encore bien vieux, madame, dit-il avec un sourire moqueur et un léger coup d'œil vers Lucienne ; cependant j'ai pu étudier et observer au cours de ma carrière médicale bien des maladies chez les jeunes filles, et, règle générale, ces maladies découlaient du cœur. Oh ! je ne veux pas dire que le cœur était atteint dans son essence matérielle, non ; ce n'était généralement qu'une atteinte morale, mais cette atteinte morale faisait violence sur tout le reste du système.

Le docteur se tut pour changer de position, et reprit ;

— Prenons un exemple : d'abord, l'imagination est horriblement tourmentée par certains penchants naturels ou certains goûts que la jeune fille peut avoir pour une chose ou pour une autre. Combien de jeunes filles, de nos jours, se sentent attirées vers les choses du théâtre ou de la musique. Leur imagination, avec les feux de la rampe, leur fait entrevoir des avenir brillants, des gloires surhumaines. Elles possèdent déjà en elles-mêmes le sens inné des arts, elles ne songent qu'à aboutir à ce port qu'elles ont choisi pour atterrir, si je peux m'exprimer ainsi ; par tous les moyens elles veulent réaliser leurs grandes espérances, et, très harcelées par l'aiguillonnante obsession des succès à venir, elles sont prêtes à combattre avec âpreté, avec violence tous les obstacles qui se dresseront devant elles pour leur barrer la route. Or, juste à cette heure d'une tension effrayante de l'esprit surviennent des circonstances, des événements imprévus qui bouleversent l'avenir en détruisant les rêves, et devant ces jeunes filles se dresse, implacable, inattaquable l'impossibilité de matérialiser les grands et beaux projets. Qu'arrive-t-il ? Du jour au lendemain, madame, ces jeunes filles perdent leur fraîcheur ; elle deviennent ce que devient la rose qui n'a plus sa goutte de rosée pour l'humecter et la rafraîchir ou le rayon de soleil pour la réchauffer, elles se fanent. Madame, il n'y a rien comme les grandes déceptions pour abattre les âmes frêles, et quand l'âme n'a plus de vigueur, le corps devient débile, s'étiole, s'en va à la ruine. Oui, madame, j'ai connu une jeune fille, qui pour avoir manqué un beau voyage qu'elle avait longtemps caressé, est partie pour le grand voyage de l'au delà. En quinze jours la déception l'avait tuée !

Ici, le docteur regarda Lucienne avec attention, tandis que M^{me} Renaud minaudait :

— Pauvre fille !

— Madame, poursuivit le docteur, votre compassion pourrait embrasser des milliers que dis-je ? des millions de jeunes filles qui doivent la cause de leurs maladies aux fortes déceptions de l'esprit ou du cœur. Ensuite, madame, chez une jeune fille sensible — je ne dis pas sentimentale — la simple contrariété peut occasionner certains troubles qui sont susceptibles de dégénérer en de graves maladies. Tenez, un autre exemple. Une jeune fille tenait beaucoup à un boa qu'elle avait vu dans la vitrine d'un commerçant. Mais la mère n'ayant pas les fonds suffisants à ce moment-là, l'achat du joli boa fut remis à huit jours. Huit jours, c'était déjà un désappointement. Mais il fallait bien se soumettre. En effet, la jeune fille se soumit, mais ce ne fut pas sans songer jour et nuit à son boa, à se répéter combien elle sera élégante avec ce boa, combien elle portera envie, combien de sourires galants et de regards admirateurs elle attirera avec ce magnifique boa ! Vous voyez cette jeune fille, durant ces huit jours, vivre dans une anxiété, un transport, une obsession qui prennent toutes ses pensées ! Quand l'aura-t-elle ce boa ?... L'aura-t-elle seulement ?... S'il était vendu au bout des huit jours ! Quelle catastrophe ! Et pourtant cela peut arriver, puisqu'elle ne l'a pas retenu auprès du marchand. Tour à tour tourmentée par la crainte, l'espoir, l'anxiété, elle vit durant ces huit jours dans une tension excessive des nerfs. Mais les terribles huit jours prennent fin, et la mère, un matin, aussi anxieuse de satisfaire le caprice de sa fille que son propre caprice, annonce qu'on se rendra chez le commerçant pour acheter le fameux boa. C'est l'heure de la victoire ! Oh ! mon boa ! mon boa !... répète la jeune fille très exaltée. C'est en effet chez elle une joie délirante, violente même. Suivez-moi bien, madame. On part, on arrive chez le commerçant, on s'arrête court devant la vitrine où huit jours auparavant, se trouvait étalé un superbe boa. La jeune fille, tout essoufflée par la marche rapide, toute curieuse, tout avide, se penche. Elle regarde, elle s'étonne, elle pâlit, elle chancelle... le boa n'est plus là ! Mais, pourtant, il y en a un autre à la place !... Mais il n'est pas aussi beau... La mère, très inquiète, aussi désappointée que sa fille, demande : « N'aimerais-tu pas celui-ci autant, chérie » ? La jeune fille esquisse une moue dépitée. Tout de

même on entre dans la boutique avec un peu d'espoir, l'espoir que le commerçant n'a pas vendu l'autre boa, mais qu'il l'a simplement exposé à l'intérieur. On s'enquiert... hélas ! le boa a été vendu ! Qu'importe ! on achètera l'autre ! Mais cet autre n'est pas tout à fait comme le premier... On l'achète ! Mais il n'a pas la même nuance !... On l'emporte ! Mais sa fourrure n'est aussi douce ni aussi souple !... On s'en pare quand même. Mais il est plus court un peu, et il n'a pas tout à fait le chic de l'autre !... La jeune fille est donc très contrariée. Et de suite elle devient morne, morose, revêche, acariâtre... Elle dispute, se plaint, pleure... Elle ne dort plus, elle ne mange plus... et, madame, je ne vous mens pas, elle meurt dix jours plus tard ! Et voilà une autre maladie du cœur engendrée par les simples tourments de l'esprit.

Le docteur se tut encore un moment pour regarder Lucienne. La jeune fille avait écouté avec une grande attention, et elle demeura palpitante. M^{me} Renaud, pour cacher son émotion, hasarda ceci :

— Croyez-vous, docteur, que ma nièce souffre de certaines contrariétés ?

— Madame, répliqua le docteur, je vais passer à un troisième point ; ensuite vous me poserez votre question.

Il parut réfléchir pour une minute, puis il reprit :

— Madame, il y a enfin la contrainte — pour ne pas dire la violence — qu'on pourrait exercer sur une jeune fille, c'est-à-dire sur ses goûts, ses inclinations, ses aspirations, que sais-je ? Prenons, par exemple, une jeune fille dont toutes les aspirations se tendent vers la vie religieuse. Arrivons par des arguments quelconques — je ne dis pas par la violence, ce qui serait pis — arrivons, dis-je, à détourner cette jeune fille de sa vocation religieuse et faisons-là entrer en ménage. Qu'en peut-il résulter ? Ceci, qui paraît bien peu de prime abord, une certaine aigreur de caractère, des ennuis, des dégoûts passagers, la négligence de ses devoirs d'épouse, de longues mélancolies coupées ça et là de joies soudaines et courtes — tels ces ciels nuageux percés par de brusques et courts rayons de soleil. Après cela surviennent les mésententes dans le ménage, puis c'est la rancune, les scènes violentes, la haine, et enfin cette sombre indifférence de personnes malades, elles tombent peu à peu dans une sorte d'agonie morale qui n'est

pas loin de l'agonie physique. Si peu loin, madame, que, survienne à ce moment l'un de ces terribles orages conjugaux, tout sombre !

Le docteur s'arrêta encore. Il vit Lucienne sourire candidement. Une fugitive rougeur monta aux tempes du médecin. Il reporta ses regards vers M^{me} Renaud. Celle-ci avait pris une brochure quelconque sur une table voisine. Cette brochure, elle l'avait feuilletée distraitement, comme pour faire voir, qu'elle prêtait peu d'attention aux discours du médecin. Lui, alors, ébaucha un sourire vague, et demanda demi railleur :

— Madame, si vous voulez maintenant me poser une question ?

M^{me} Renaud rejeta la brochure sur la table, regarda Lucienne puis le docteur, et prononça avec une feinte indifférence :

— Il me semble docteur, que pas un des cas que vous venez d'expliquer n'offre d'analogie au malaise de ma nièce.

— Vous croyez ? fit le docteur avec un sourire malicieux. Pourtant, je suis bien sûr que mademoiselle tombe dans l'un de ces trois cas, sinon dans les trois à la fois.

— Mais vous ne l'avez pas examinée ! s'écria M^{me} Renaud avec dépit. Comment pouvez-vous savoir ce dont souffre ma nièce ?

— Inutile, madame, de faire un examen autre que celui que j'ai pu faire de sa physionomie. L'œil du médecin, madame, découvre bien des choses que l'œil du profane ne soupçonne même pas.

— Que découvrez-vous donc, mon cher docteur ? demanda M^{me} Renaud qui, se sentant devinée, cherchait à se donner l'assurance qui lui manquait.

— Madame, répondit le docteur, puisqu'il importe au médecin d'être franc, je dois vous avouer que mademoiselle votre nièce appartient à la catégorie des malades de mon troisième cas.

M^{me} Renaud se mit à rire.

Lucienne rougit très fort et demeura gênée.

Imperturbable, le docteur ajouta :

— Je vous assure, madame, que je ne fais pas erreur.

— Ah ! mon cher docteur, ne vous fâchez pas si je ris, c'est plus fort que moi, dit M^{me} Renaud. Moi, je peux vous assurer, et Lucienne également, qu'elle n'a jamais songé à la vie religieuse.

— Je sais cela, sourit le docteur.

— Eh bien ! alors...

— Vous voulez dire, madame, qu'il n'y a aucune contrainte exercée sur les penchants naturels de mademoiselle ?

— Aucune, je vous le jure, mon cher docteur.

— En ce cas, madame, pardonnez-moi, j'ai oublié un exemple : celui par lequel ou mieux la contrainte par laquelle une jeune fille est poussée à contracter une union qui l'épouvante !....

Lucienne devint très pâle.

M^{me} Renaud toussa, rougit, se trémoussa, reluqua Lucienne en dessous avec un œil de colère, puis regarda le docteur.

Lui, très froid, laissant ses regards aller de l'un à l'autre de ses visiteuses, semblait attendre qu'il fût de nouveau interrogé pour donner toute la mesure de sa pensée.

Mais voyant que M^{me} Renaud demeurerait silencieuse, il interrogea :

— Ai-je bien diagnostiqué le cas de mademoiselle, chère madame ?

— Docteur, répondit M^{me} Renaud qui voulut payer d'audace, je ne veux pas nier l'autorité ni de vos paroles ni de votre science. Toutefois, je puis dire que vous vous trompez pas mal au sujet de ma nièce. J'irai plus loin ; mettons que votre supposition soit vraie, quel traitement, alors prescririez-vous pour améliorer l'état de santé de ma nièce ?

Le docteur se leva lentement, fit trois pas vers la porte, s'arrêta et prononça très gravement :

— Madame, je prescrirais simplement à mademoiselle un mariage autre que celui que vous projetez pour elle.

M^{me} Renaud bondit. Un hoquet coupa sa respiration, son visage cramoisi devint verdâtre. Mais c'était une femme forte que cette M^{me} Renaud. Elle comprit qu'elle venait de se compromettre. Elle se raidit, se contrôla, tira

vivement une petite montre enfouie dans la ceinture de son corsage, et avec une surprise parfaitement bien jouée, elle s'écria :

— Oh !... Lucienne, quatre heures et demie !... Et ma visite que j'attends à cinq heures précises !... Vite, partons Lucienne, nous arriverons à peine à temps ! Mon cher docteur, ajouta-t-elle avec un sourire singulier je songerai à tout ce que vous nous avez expliqué, et s'il reste quelque chose d'obscur, nous reviendrons vous voir.

— Madame, répondit le docteur en s'inclinant, je serai à votre service.

Il s'écarta pour laisser passer M^{me} Renaud et sa nièce.

Et M^{me} Renaud se retira hautaine, gourmée, la démarche saccadée.

Lucienne passa lentement et digne devant le docteur qui s'effaça davantage et à nouveau les yeux bleus de la jeune fille exprimèrent au médecin confus une profonde reconnaissance.

Dans le vestibule le docteur devança ses visiteuses, leur ouvrit la porte de sortie pour s'incliner encore respectueusement. Lentement, doucement il referma la porte. Puis, tout à coup, il perdit son air grave et solennel, une bouffée de rouge lui sauta au visage, il pirouetta, gagna son cabinet d'un pas rapide, courut à la fenêtre dans laquelle il posa son front brûlant et ruisselant de sueurs. Et là, très pâle, haletant, hagard presque, les yeux fixes, désorbités, il regarda s'éloigner la frêle et gracieuse silhouette de Lucienne.

Quand la jeune fille eut disparu, il quitta brusquement la fenêtre, marcha à sa table de travail, saisit le téléphone.

Deux minutes... puis le docteur se mit à parler très vite, à mots difficilement articulés, d'une voix agitée, tremblante, méconnaissable :

— C'est toi, Georges ?... Bien, écoute !... Tu te rappelles ce que tu... m'as demandé... l'autre soir ?... Eh bien ! bonne nouvelle, mon vieux ! La démarche que je t'ai promise est accomplie. Je t'attends ce soir !... Bon, c'est ça !

Le docteur reposa l'instrument, fit trois ou quatre fois le tour de son cabinet, riant, grognant, jurant. Puis, il s'arrêta tout à coup, croisa les bras, pencha la tête, demeura silencieux, rêveur. Et, soudain, il éclata d'un rire énorme.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il, me voilà fou !

Avec un second éclat de rire il s'abattit lourdement sur un sofa.

X

Le fol amour

C'était le lendemain.

Le docteur, bien serré dans sa redingote, rasé de frais, poudré, parfumé, alerte, l'œil brillant, quitta son bureau après avoir terminé une correspondance hâtive, gagna le vestibule et appela :

— Annette !

De la cuisine la voix de la vieille servante répondit :

— Oui, je suis là !

— Venez ici ! commanda le docteur.

Il rentra dans son cabinet qu'il se mit à parcourir fiévreusement.

La domestique parut.

— Annette, dit le docteur sans arrêter sa marche agitée, il va falloir vous imposer un peu de peine. Depuis assez longtemps je songe à réorganiser mon intérieur... Dès ce moment j'y suis décidé.

Il s'arrêta, croisa les bras et promena autour de lui un regard sévère. Il ajouta :

— Oui, il y aura beaucoup à faire, Annette. Ne trouvez-vous pas que tout cela a l'air un peu vieilli ? Ces meubles, par exemple, ces tapis, ces rideaux...

— Il me semble, répondit la vieille femme qui avait hérité un peu de la parcimonie de son maître, que tout cela est encore bien passable.

— Vous ne me comprenez pas Annette, fit le docteur avec impatience. Et puis, ma salle de réception est trop sombre, j'y peux à peine défricher la physionomie de mes patients. Je pense qu'il faudra tapisser cette salle de couleurs plus tendres et plus gaies. Mais alors les vieux meubles auront un

air trop lourd et trop suranné. Il faudra donc les échanger pour un mobilier plus moderne.

D'un pas brusque il se dirigea vers la salle de réception, disant :

— Suivez-moi, Annette, je vais vous indiquer les changements à faire.

L'instant d'après, il était arrêté au milieu de la pièce.

— Tenez, Annette, poursuivit-il, voyez ces draperies sombres, lourdes, énormes... comme elles sentent le vieux monde ! On se croirait chez quelque sordide antiquaire qui étale dans un pêle-mêle lugubre ses vieilleries. Et ces tableaux poussiéreux, jaunis, vermoulus... ça n'a plus rien qui séduit ou qui charme. Regardez ces fauteuils : on les dirait venus du siècle passé et acquis, pour une pincée de monnaie de cuivre, de quelque pauvre bottier crevant de misère dans sa botterie. Oui... il faut que tout cela disparaisse. J'ai honte, vraiment, d'y asseoir les gens comme il faut, et je vois d'ici la soie de ces dames frémir au contact de ces vieux cuirs usés, capables de recéler les pires microbes. Annette, il faut que tout cela retourne chez l'antiquaire. Mais il n'y a pas que cette salle qui me fasse horreur ; il y a également et surtout la salle à manger. Comment, je me le demande, Annette, comment ai-je pu vivre aussi longtemps avec ces boiseries imitées de vieux chêne ? C'est incroyable ! C'est vraiment trop sombre et funèbre : on s'y croirait à des dîners de croque-morts. Ne pensez-vous pas, Annette ?

Il s'interrompit pour jeter un regard à sa servante, et reprit ;

— Allons voir cette salle à manger, nous pourrions mieux saisir les changements à y apporter.

Et, vif, allègre comme un jeune homme, il entraîna à sa suite la vieille femme qui suivait, tout étourdie et épouvantée presque par tous ces changements effroyables que projetait son maître. Et lui, arrivé à la salle à manger, s'était arrêté et, avec un geste large, avait indiqué à sa servante tout ce qui les entourait. Il se mit à parler avec une volubilité, un enthousiasme, un vertige qui renversait la bonne vieille.

— Allons, Annette, examinez-moi tout cet ensemble ! N'est-ce pas discordant ? N'est-ce pas un peu couleur de boue ? Que penseriez-vous d'un bleu pâle, ou même d'un bleu azur pour les murs, et d'un beau blanc-crème au plafond ? Ne voyez-vous pas ça d'ici ? Ne serait-ce pas plus riant ? Car, je le répète, il faut absolument changer, rénover... À ces

fenêtres ne voudrait-il pas mieux de jolis rideaux de dentelle claire, à la place de ces lourds rideaux de velours vert qui donnent à cette salle un aspect de sépulcre ? Où donc avais-je la tête et l'esprit, lorsque je fis garnir cette maison ? Et puis, ce vieux tapis... j'en suis tout à fait dégoûté. Vingt ans que cette guenille amoncelle la poussière de nos souliers ! N'est-ce pas qu'un beau plancher de bel érable, bien huilé, bien ciré, avec un joli tapis... un tapis de Smyrne, par exemple, comme j'en vis à mon voyage d'Orient... un tapis qui nous représenterait une jolie rade tout illuminée par les flots d'un soleil levant... une rade avec ses petits bateaux de pêcheurs, avec ses quais qui s'emplissent de mouvements, ses phares... Oui, Annette, c'est un tapis de ce genre qu'il me faudra, et on le posera juste au centre, ici... Vous voyez ? Et sur le tapis on placera une magnifique table ronde du plus riche noyer noir, au lieu de cette table rectangulaire, presque boiteuse, qui me rappelle trop les longues et rudes tables de collège sur lesquelles je vois encore fumer les ragoûts noirs. Ensuite, là, dans cet angle, au lieu de ce buffet ancien comme l'antiquité elle-même, nous aurons un de ces beaux buffets à glace, dernier cri ! Et dans ce coin, à gauche, Annette, je placerai un superbe palmier ! Dans cet autre coin, un vitrola qui nous récitera, au dîner, quelques extraits des classiques opéras ! Qu'en dites-vous, Annette ? Et j'aurai là un divan moelleux... un autre ici ! À ces murs nous verrons des tableaux... mais des tableaux qui feront frémir d'exquise jouissance les connaisseurs ! Qu'en pensez-vous, Annette ?

Mais Annette n'en pensait rien du tout et n'en pouvait pas dire davantage. De l'ébahissement elle passait à la consternation, de la consternation à l'abattement, de l'abattement à l'évanouissement presque. Elle chancelait à chaque changement nouveau, à chaque fantaisie nouvelle qu'énonçait le docteur, et elle se disait avec terreur :

— Le docteur est fou !... que vais-je devenir ?

Et lui, le fou, continuait, plus fou encore :

— Ah !... Annette, mais ce n'est pas tout : vous savez la chambre là-haut ?... Tiens ! tandis que j'y pense, Annette, vous allez céder votre chambre qui donne sur le balcon en avant. N'est-ce pas qu'avec cette chambre on pourrait faire un joli boudoir tout bleu, tout blanc, tout rose ? Oui, oui, j'y pense depuis longtemps. Et les chambres... comme celle voisine du boudoir... la plus grande, la mieux éclairée... Il faudra voir,

Annette, à la remodeler, pour ainsi dire. Il faudra en faire comme un petit olympe, un éden, plein de clarté, plein de soleil, plein de couleurs joyeuses... Avec un beau grand lit, un de ces lits à colonnettes qui supportent un ciel tout de dentelle bleu clair et de soie blanc neige, et posé sur une estrade en bois de rose. Il faudra ajouter deux chiffonniers du plus pur acajou, et une table de toilette avec tous les accessoires : savons, parfums, poudres, eau de sent-bon, enfin, vous savez, Annette, tout ce qui est nécessaire... Et j'y ferai tendre ici et là de riches tapisseries... je me procurerai, s'il le faut, pour mieux établir toute l'harmonie possible, des tapisseries des Flandres... on dit que ce sont les plus belles ! N'est-ce pas votre avis, Annette ? Il ne faudra pas non plus oublier quelques étagères sur lesquelles nous rangerons de fines jardinières dans lesquelles croîtront et s'épanouiront les fleurs les plus exotiques... N'est-ce pas que ce sera délicieux, Annette ?... Voyez ça d'ici !

À ce moment il fut interrompu par la sonnerie du téléphone.

— Bon, dit-il, je gage que c'est mon tailleur... J'y cours... Une minute seulement, Annette, et je reviens !

Il planta là la vieille Annette, qui s'affaissa sur une chaise, et courut à son cabinet.

— Allo ! allo !... ah ! c'est vous, mon cher monsieur Ducharme ?... Ah ! oui, à propos de mon vêtement ?... Eh bien ! écoutez : je veux votre gris le plus clair, le plus léger... Oui, oui... celui même que j'ai choisi en dernier lieu... Vous savez, mon cher monsieur Ducharme, la redingote devra être de la coupe la plus légère, avec un air très jeune... Vous m'entendez ?... Elle devra mouler le buste parfaitement, gracieusement... Vous verrez à ce qu'elle tombe d'une manière irréprochable... Qu'elle ne soit pas trop longue... qu'elle ne dépasse pas, ou bien peu, presque pas, la rotule du genou ! Vous me comprenez ?... Bien ! Je me fie donc à votre expérience !...

Il reposa brusquement l'instrument du téléphone, et sortit de son cabinet, criant :

— Annette ! Annette !...

Il arriva, tout courant, à la salle à manger, et sans remarquer l'effrayante prostration de sa servante, qui ne cessait de murmurer avec une frayeur

croissante : « Mon Dieu ! il est fou ! il est fou !... », il poursuivit :

— Annette, tu ne peux pas t'imaginer ce que j'allais oublier... Peux-tu le deviner, Annette ? Non ? Eh bien ! le piano...

Et comme la servante faisait une figure indéfinissable :

— Mais sans doute, continua le docteur radieux, il faut un piano ! Que penses-tu du Gerard-Heintzman ?

— « Mais... vous ne jouez pas du piano ! essaya de dire Annette d'une voix étouffée.

— Moi !... c'est juste. Mais qu'importe !... j'apprendrai. Oui, je me suis toujours promis d'apprendre à jouer du piano ! Car j'aime la musique... je l'adore. Je me rappelle, en mon jeune âge, avoir entendu un jour une sonate... je ne sais pas au juste de quel compositeur elle était... peut-être de Mozart. Mais une chose ; je fus ébloui, pris, transporté ; et quand j'y songe encore, il me semble que des ailes se développent, s'ouvrent en moi... je m'envole... je plane... Annette, il n'y a rien comme la musique ! N'est-ce pas aussi votre avis ?... Ah !... à propos, Annette, vous savez le cabinet de toilette là-haut ? Eh bien ! il m'est tout à fait détestable. Il faudra le refaire à neuf, le restaurer à nouveau. J'y veux du poli, du clair, du brillant. Je ne manquerai pas — car j'y pense depuis des années, d'y faire installer un système de douches, chaudes et froides. J'y veux également de jolies gravures... par exemple, les « Les Baigneuses » de Poelenburg ! Oui, Annette, je veux que tout y ait le cachet du dernier goût. Annette, lorsqu'on pénétra dans ma demeure, je veux qu'on...

Il fut interrompu par la sonnerie de la porte d'entrée.

— Va voir qui nous dérange, Annette ! commanda le docteur avec dépit.

La vieille servante se leva péniblement pour obéir à l'ordre reçu, et, chancelante, suffoquée, elle alla ouvrir.

Très distrait, l'esprit très occupé de tout ce renouveau dont il voulait parer sa maison, le docteur suivait Annette, inconscient, sans rien savoir.

Ce fut seulement lorsque la servante s'effaça pour livrer passage à deux dames, que le docteur reprit possession de lui-même.

Avant qu'il n'eût parlé ou salué, une voix claire et joyeuse retentissait ;

— Ah !... ce cher docteur !... Well, how do you do ?

C'étaient Gabrielle Foisy et sa mère.

— Mesdames... prononça le docteur.

Il s'inclina, très roide, très fâché de se voir dérangé par des personnes dont il se souciait peu de la présence.

M^{me} Foisy saisit au bond cette froide réception :

— Nous vous dérangeons peut-être docteur ?

— Mais non... mais non... se hâta de répondre le docteur avec un sourire très contraint. Entrez, mesdames, je suis à vous !

— Ah ! docteur, fit Gabrielle en prenant tout à coup un air défait, c'est que je suis bien malade !

— Vraiment ? Qu'est-ce que c'est ?

— Nous venons vous consulter à ce sujet, dit M^{me} Foisy.

— Très bien, madame.

S'inclinant de nouveau, le docteur indiqua à ses visiteuses la salle de réception.

Gabrielle entra la première.

— O my Lord ! s'écria-t-elle en se laissant choir dans une bergère, comme si elle eût été prise d'une excessive lassitude. Puis, de son petit mouchoir de dentelle elle épongeait un front mat et sec.

M^{me} Foisy, avant de suivre sa fille, avait dit au docteur avec le meilleur sourire :

— Mon cher docteur, par crainte d'un oubli que je ne me pardonnerais pas, je tiens à vous faire part d'un événement prochain.

Le docteur demeura froid et empesé.

— Dans huit jours, continua M^{me} Foisy, sans perdre contenance, je donne un grand dîner pour célébrer l'anniversaire de naissance de Gabrielle, et je tiens énormément à votre présence.

— Madame, répondit le docteur, toujours très froid, je regrette que dans huit jours...

— Alors, on ne pourra pas compter sur vous ?

— Je regrette, madame...

Gabrielle l'interrompit avec un sourire narquois.

— Dear Doctor, maman oublie de vous informer qu'il y aura du grand et du beau monde. Exemple : les Hartley, les Burnham, Cox & Son, le révérend Hibbard, et bien d'autres. Ah ! aussi et surtout M^{me} Renaud et M^{lle} Lucienne... Vous les connaissez peut-être ?

Au nom de Lucienne le docteur avait rougi très fort.

M^{me} Foisy et sa fille se jetèrent un coup d'œil entendu.

Gabrielle ajouta, plus narquoise :

— Une si belle société, dear old doctor, ne peut être complète sans vous !

— Mademoiselle, vous m'honorez beaucoup, balbutia le docteur qui, sans le savoir, venait de trouver un sourire aimable et galant.

— En ce cas, vous acceptez ? demanda M^{me} Foisy avec un second regard d'intelligence à sa fille.

— Si cette soirée est dans huit jours, répondit le docteur, oui, j'accepte avec plaisir. Mais veuillez donc entrer et vous asseoir, chère Madame. Et très galamment le docteur conduisit M^{me} Foisy vers un fauteuil, et lui-même choisit un siège placé dans l'ombre des rideaux de la fenêtre.

M^{me} Foisy, ayant toussé dans son manchon pour dissimuler un sourire, prit la parole.

— Savez-vous, docteur, ce qu'on nous dit ?

— Que vous dit-on, madame ?

— Que la nièce de M^{me} Renaud est très malade. Vous connaissez M^{lle} Lucienne, docteur ?

— M^{lle} Lucienne ? essaya de dire le docteur avec indifférence ; mais il se troubla légèrement et pour ne faire voir de rien, il parut chercher dans son souvenir.

— Parfaitement, reprit M^{me} Foisy, la nièce de M. Prosper Renaud.

— Tiens ! fit le docteur feignant l'ignorance, M. Renaud a une nièce ?

— Justement.

— Depuis quand donc ?

— Trois ans. Vous ne le saviez pas ?

— Est-ce une jeune fille ?

— Jeune et assez bien.

— Ah !... Quel âge ? demanda le docteur avec un air tranquille.

— Mon Dieu !... vingt ans, je crois. N'est-ce pas, Gabrielle ?

Gabrielle esquissa une moue dédaigneuse et répondit ; Oh... vingt ans... c'est sa tante qui le dit. Quant à moi, je pense que cette jeune demoiselle est déjà décorée de la coiffe...

— Cela se peut, dit M^{me} Foisy. Tout de même, docteur, c'est une fille assez gentille.

— Ah ! bien... gentille... interrompit Gabrielle avec un sourire de mépris dans lequel on pouvait fort bien saisir une pointe de jalousie. Il faut savoir dans quel sens prendre le mot. Certes, la demoiselle Lucienne peut très bien avoir une certaine dose de gentillesse, mais il faut avouer aussi quelle est joliment niaise.

— Gabrielle !... reprocha M^{me} Foisy, mais avec un sourire qui pouvait signifier pour sa fille : « Continue, chérie, tu vas bien ! »

— Oui, niaise ! répéta durement Gabrielle. Et puis après, maman, penses-tu que je vais décrocher du Paradis des prix de vertu pour celle-ci ou pour celle-là ?

— C'est juste, avoua M^{me} Foisy. Néanmoins, il est bon de réserver certaines opinions...

— Tu voudrais que je dise des faussetés à monsieur le docteur ?

— Mais non... pas ça, chérie ! Seulement, tu pourrais t'abstenir quelque peu.

— Allons donc, maman, à quoi cela pourrait-il servir entre nous ? Monsieur le docteur la connaît tout autant que nous, cette Lucienne !

— Moi !... autant que vous ?... Le docteur se troubla tout à fait sous les regards surnois de ses deux visiteuses.

— Quoi ! reprit Gabrielle, ce serait donc des blagues qu'on aurait faites en disant qu'on avait vu M^{lle} Lucienne sortir de chez vous ?

— De chez moi !... bégaya le docteur, qui se demandait avec épouvante comment il allait sortir de cette impasse.

Gabrielle se mit à rire.

— Docteur, n'essayez pas de m'en passer. Voulez-vous savoir une chose ? Moi-même, de mes yeux, j'ai vu cette demoiselle entrer dans votre maison en compagnie de sa tante, de même que je l'en ai vue ressortir, toujours avec sa chère tante.

Le docteur avait eu le temps de se ressaisir et de retrouver sa présence d'esprit.

— En ce cas, mademoiselle, je devais être absent.

Puis, comme si un souvenir eût traversé son esprit, il se frappa le front et ajouta :

— Attendez donc... je me rappelle, maintenant, que ma servante m'a parlé de M^{me} Renaud venue ici un après-midi... une jeune fille l'accompagnait. Oui, oui, mais je n'y étais pas...

Ici, le docteur, se sentant sur des charbons rougis, voulut détourner la conversation.

— Madame, dit-il en s'adressant à M^{me} Foisy avec un sourire de parfaite tranquillité, nous parlons là de choses futiles, et nous oublions que M^{lle} Gabrielle est très malade et qu'elle a besoin de soins immédiats.

Gabrielle, à ces mots, se rappela tout à coup qu'elle oubliait le mal qui l'avait amenée chez le docteur, et tout aussitôt elle se laissa glisser au fond du fauteuil, prit un air souffreteux et dit :

— Ah ! dear doctor, je suis en effet très malade, et mon mal est curieux, singulier. Ce mal se fait sentir par coups, pour ainsi dire, ça me prend et ça me laisse tour à tour. Par moments j'éprouve de très grandes faiblesses... un peu plus tard un grand bien-être se répandra partout dans ma personne. Plus tard encore, ce seront les mêmes faiblesses, mais cette fois elles seront suivies de douleurs aiguës...

— Où ressentez-vous ces douleurs aiguës ? interrogea le docteur.

— Un peu partout... cela voyage, c'est drôle, n'est-ce pas ? Tenez, à présent, c'est au côté gauche... comme un point... cela m'étouffe presque !... La voix faible, haletante, elle ajouta :

— Que pensez-vous de cela, docteur ?

Le docteur hocha la tête avec doute et lentement répondit :

— Mademoiselle, je pense que....

Le timbre de la porte d'entrée résonna.

Le docteur poursuivit ;

— Je pense, mademoiselle, que ces douleurs ont pour cause première un trop grand surmenage.

La servante entra, annonçant :

— Monsieur Georges, docteur !

— Faites entrer dans mon cabinet, Annette !

— Oui, mademoiselle, continua le médecin, trop de surmenage. Il va vous falloir un repos complet. Je vous conseille, pendant ce temps, beaucoup de prudence dans le choix de vos aliments.

Le timbre de la porte résonna de nouveau.

Le docteur ne parut pas y faire attention et poursuivit :

— Voyez-vous, mademoiselle, la digestion chez vous s'exerce très difficilement, les gaz s'accumulent sans pouvoir se faire jour...

Pour la seconde fois Annette vint interrompre le médecin.

— Docteur, c'est le tapissier que vous avez demandé !

— Bien. Faites attendre, Annette !

La servante se retira.

— Je disais donc, reprit le docteur, que la fermentation des gaz se développe rapidement, puis ces gaz irritent les artères, les gonflent et produisent ces douleurs aiguës. Puis, il y a remous, refoulement des gaz, il y a accalmie... c'est à ce moment que vous éprouvez le bien-être. Or, la digestion reprendra son fonctionnement normal avec la tranquillité et le repos qui amèneront l'apaisement des nerfs. Ce qu'il faut éviter surtout, ce

sont les longues veillées, les lectures assidues, les rêveries. Il faut surtout chasser les inquiétudes, les soucis. Quant aux aliments...

Nouvelle sonnerie de la porte, et la servante vint annoncer un menuisier.

— Bien, Annette. Dites que je serai disponible dans un instant.

La domestique sortit.

— Donc, reprit le docteur, les aliments devront...

— Pardon, cher docteur, interrompit M^{me} Foisy, il me semble qu'on vous attend, et peut-être que notre présence...

— Mais pas du tout, madame, laissez donc. Seulement, si vous permettez, j'irai donner quelques instructions au tapissier et au menuisier afin de ne pas retarder leur travail.

— Certainement, mon cher docteur, allez.

Le médecin s'inclina et sortit.

Alors, Gabrielle se leva d'un bond en éclatant de rire. Puis, elle se mit à sauter par la pièce, à gambader, à faire toutes espèces de grimaces à l'adresse du docteur absent.

Sa mère se pâmait tellement elle trouvait cela drôle.

Après force contorsions, sauts et mimiques. Gabrielle se campa devant sa mère et dit :

— Ce que le vieux s'est emballé au nom de Lucienne ! As-tu remarqué ?

— Et ce qu'il s'est troublé quand tu lui as dit que tu avais vu Lucienne entrer chez lui avec M^{me} Renaud.

— Je gage, maman, qu'il en est épris !

— Il n'y aurait rien d'impossible.

— Nous allons rire, maman, si tu veux dire comme moi. Tu vas voir comme la petite Renaud et le vieux vont attraper l'air !

— Que veux-tu faire, Gabrielle ?

— Laisse donc, maman, j'ai mon idée. Avec ça que le vieux passe pour le plus grand libertin de Québec ! Oh ! ça va être une farce à en crever !

— Penses-tu, Gabrielle, qu'il viendra à notre soirée, le docteur ?

— Si je le pense... Mais j'en suis certaine, puisqu'il sait y trouver sa petite Renaud.

— Renaud n'est pas son nom, Gaby.

— Puisqu'on est convenu de l'appeler comme ça... même que M^{me} Renaud n'a pas l'air entiché de l'autre nom... Comment déjà ?... Potichon... Godichon ?

— Robichon ! fit en riant M^{me} Foisy.

— Quel nom ! dit Gabrielle. Avec ce nom-là on peut s'étouffer... c'est comme un cornichon !

Et Gabrielle se mit à rire si fort, que M^{me} Foisy eut peur et commanda :

Retiens-toi, donc, Gaby, on va t'entendre !

— Ce que je m'en fiche ! C'est si drôle, maman. Et tu verras comment je vais arranger cet imbécile de James Hartley ! Non... tu ne peux pas t'imaginer comme je trouve ça comique !

Elle s'arrêta tout à coup, prit un air sérieux et demanda :

— Veux-tu savoir une chose, maman ?

— Dis donc !

— Avant trois mois, je m'appellerai Madame Hartley !

— Je le souhaite tant, Gaby... Oh ! ce n'est pas moi, tu sais, qui mettrai les portes sous clef !

— Je te crois, maman, tu es si bonne ! Brusquement la jeune fille mit deux baisers sur les joues de sa mère. Puis, elle exécuta un bond en arrière, et se mit à faire des pas de valse en sifflant un air d'orchestre.

M^{me} Foisy voulut encore rappeler sa fille à l'ordre.

— Gabrielle, soit donc prudente !

— Laisse-moi donc tranquille, maman, je te dis que je m'amuse ! Ah ! tu sais, ce n'est pas tout : il y a une autre figure dans ma comédie.

— Qui ça ?

— Tu ne devines pas ? Le petit Georges Crevier !

— Bah ! il n'est pas à craindre celui-là !

— Qu'importe ! je l'emploierai tout au moins comme figurant... il me semble qu'il fera une drôle de tête !

— Chut, Gaby !... souffla M^{me} Foisy. Le docteur revient.

Gabrielle ne fit qu'un bond et alla s'écrouler dans sa bergère.

Le docteur reparut.

— Je vous demande pardon, mesdames, de vous avoir fait attendre aussi longtemps...

Gabrielle, qui avait pu se donner une mine tout à fait brisée, dit, en regardant sa mère :

— Maman, je pense qu'il vaudrait mieux s'en aller.

— Te sens-tu plus mal, chérie ?

— Je suis très fatiguée, maman

— Eh bien, partons !

— Mademoiselle, dit alors le docteur, si vous pensez que mes soins...

— My dear Doctor, interrompit Gabrielle je suivrai vos conseils de tout à l'heure, et si ça ne vas pas mieux après un certain temps, je vous appellerai. Viens, maman, donne-moi le bras !

Le docteur les précéda jusqu'à la porte de sortie, et M^{me} Foisy, ayant renouvelé son invitation, s'éloigna avec sa fille.

.....

— Une fois seul, le docteur murmura ;

— Lucienne chez les Foisy ? Cela m'étonne ! Mais non... cela ne peut m'étonner avec une vieille sotte comme la bonne femme Renaud ! Ah ! pauvre ange ! Comme elle doit souffrir ! C'est égal, cela achève ! Oui, oui, cela ne sera pas long : dix jours pour mettre mon intérieur en ordre, dix jours pour les préparatifs et les formalités, et puis... Bon ! ajouta-t-il tout à coup, j'oubliais mon neveu !... À lui, maintenant...

XI

La volonté de M^{me} Renaud

Le facteur sonna à la porte de M^{me} Renaud.

Il remit une lettre adressée à Lucienne.

Longtemps M^{me} Renaud examina l'écriture... une écriture masculine, elle ne s'y trompait pas ! À plusieurs reprises elle retourna l'enveloppe de ses gros doigts. Ses sourcils se fronçaient, ses lèvres s'agitaient, tout son être paraissait tiraillé par une curiosité formidable. De temps à autre elle prêtait l'oreille et levait un œil inquiet vers le plafond ; puis elle se remettait à examiner l'enveloppe d'une main tremblante.

— Cette lettre ne vient pas du jeune Hartley, murmura-t-elle au bout d'un moment. Je connais son écriture. De qui cela peut-il être ?

Elle palpaït encore la lettre, la soupesait, la retournait en tous sens, comme fait un brocanteur qui estime mentalement la valeur d'un objet qu'on lui offre en gage.

À la fin, elle parut prendre une décision et appela :

— Lucienne !

De l'étage supérieur la voix de la jeune fille répondit à l'appel :

— M'appellez-vous, ma tante ?

— Oui... C'est le facteur qui vient d'apporter une lettre pour toi.

— Une lettre ?... Je descends, ma tante.

M^{me} Renaud ébaucha un sourire qui parut signifier : « Je saurai bien tout de même... » Car elle se figurait, elle pensait que Lucienne ouvrirait cette lettre devant elle et qu'elle en connaîtrait l'auteur.

Lucienne parut. Elle était pâle, amaigrie et d'une démarche chancelante.

— C'est une lettre pour moi, avez-vous dit ?

— Oui, chérie, une lettre de Québec.

— Merci, dit la jeune fille en prenant la lettre des mains de M^{me} Renaud.

Elle jeta un rapide coup d'œil sur la suscription. Malgré l'effort qu'elle dut faire pour ne pas laisser voir ses impressions intérieures, son front blanc s'empourpra violemment.

M^{me} Renaud sourit, certaine qu'elle était que Lucienne allait se trahir et livrer le secret de cette lettre.

Mais déjà la jeune fille regagnait sa chambre.

— Tu ne la lis pas ? demanda M^{me} Renaud désappointée.

— Je vais la lire dans ma chambre, ma tante.

Elle s'éloigna lentement.

M^{me} Renaud fit une grimace de dépit et elle se dit avec une sourde colère :

— C'est bon va... Mais je saurai bien de qui vient cette lettre. Et alors, nous verrons...

Tremblante, agitée, Lucienne était remontée à sa chambre. Avant de briser l'enveloppe, elle l'examina longuement, comme si elle eût redouté de prendre connaissance de son contenu.

Enfin, elle s'y décida d'une main fébrile, pendant que sur ses lèvres ce nom expirait :

— Georges !....

Elle lut :

« Mademoiselle »,

« Vous n'avez pas daigné répondre à ma lettre du mois de juin dernier. Malgré votre silence, j'avais conservé un secret espoir. Mais voilà que j'apprends votre mariage prochain avec M. Hartley... Et, pourtant, vous m'avez laissé des espérances ! Vous m'avez laissé sentir que vous m'aimiez ! Vous n'étiez donc pas sincère, puisque, aujourd'hui, vous en épousez un autre ? Et moi, j'ai cru — étais-je fou ! — oui, j'ai cru à votre amour ! J'en ai vécu ! Maintenant, j'en meurs ! Parce que vous m'avez trompé, mademoiselle, ma vie est brisée. Mais je ne vous en veux pas : c'est ma faute ! Ceci, on me l'a dit, prouvé ! Je ne peux donc vous reprocher quoi que ce soit. Au contraire, je viens vous souhaiter heureuse vie et vous dire

de penser quelquefois qu'il est de par le monde un misérable qui vous a abandonné toute son âme ! Je vous dis donc un éternel adieu !... »

Georges...

Après lecture de cette lettre, Lucienne demeura renversée dans sa berceuse, le visage livide, le sein soulevé de sanglots, les lèvres crispées par l'effort d'une douleur difficilement contenue. Ses yeux bleus, comme agrandis dans le cercle de bistre qui les cerclait, demeuraient fixes, brillants, secs.

Elle demeura longtemps dans cette position. Dans ses mains demeurait la lettre froissée convulsivement. Les ombres du crépuscule avaient envahi la chambre, et les objets, les meubles autour de la jeune fille ne conservaient plus qu'une forme vague.

Son nom, prononcé d'en bas par M^{me} Renaud, la fit sortir de sa torpeur.

— Lucienne... on t'attend !

La jeune fille fit un effort sur elle-même pour se lever. Elle plia soigneusement la lettre de Georges et l'enfouit dans son corsage.

D'en bas montaient des odeurs de cuisine agréables. C'était l'heure du souper.

Cinq minutes plus tard, Lucienne pénétrait dans la salle à manger où elle trouva M. et M^{me} Renaud, assez tristes tous deux, en train de manger leur soupe.

— Comment ça va, petite ? demanda M. Renaud avec une tendre compassion.

— Assez bien, mon oncle, répondit Lucienne en prenant sa place habituelle en face de M^{me} Renaud.

Celle-ci avait à ses lèvres un sourire fade. Elle ne prononça pas un mot.

Le souper fut silencieux.

La jeune fille mangea peu et très lentement, sans jeter un regard à M. Renaud ou à sa tante.

M^{me} Renaud observait Lucienne à la dérobée, et son sourire fade s'amplifiait, devenait fielleux.

M. Renaud, lui, roulait de gros yeux de sa femme à sa nièce et de sa nièce à sa femme, comme s'il se fût demandé quoi d'anormal existait entre sa femme et Lucienne.

Il est certain que sur cette petite famille qu'on avait vue si gaie déjà, un malaise



— Mon oncle je n'ai plus que vous...

planait. Dans l'air flottait l'approche d'un de

ces orages dont la violence cause souvent des dommages irréparables.

Et M. Renaud sentait cet orage approcher et peut-être s'en effrayait-il : car, chaque fois que sa main prenait un ustensile quelconque, cette main tremblait sensiblement. Une fois, il échappa une cuillère, et la chute de cet objet produisit un bruit étrange dans l'effrayant silence qui demeurait. À ce bruit, M^{me} Renaud décocha à son mari un regard chargé de tempêtes, M. Renaud rougit, toussa, faillit s'étouffer d'une bouchée trop grosse et prise trop à la hâte, et se remit à sa besogne un peu plus inquiet. Lucienne parut demeurer étrangère à cette petite scène, et elle acheva lentement et tristement son dessert.

M^{me} Renaud, qui achevait aussi, demanda avec une feinte compassion :

— As-tu bien mangé, chérie ?

— Oui, ma tante, très bien, répondit la jeune fille d'une voix presque indistincte.

M. Renaud, qui avait pu reprendre un peu d'aplomb et rassuré par ces paroles entre la tante et la nièce, remarqua, en mâchonnant une croquette de fromage :

— Tu as l'air plus malade, petite, que ces jours derniers ?

— Je suis bien, mon oncle, je vous assure.

M^{me} Renaud, qui venait d'avaler un reste de café, essuya ses grosses lèvres et dit :

— Si tu n'es pas tout à fait mieux, chérie, je pense que la bonne nouvelle que j'ai à t'annoncer ne manquera pas de te faire un grand bien. Ces paroles furent soulignées par un sourire d'hyène.

Lucienne regarda sa tante avec surprise, le sourire de celle-ci la glaça, elle eut peur.

— Oui, ma chère enfant, continua M^{me} Renaud en accentuant son sourire assassin, c'est un avenir brillant qui s'offre à toi. Tu ne devines pas ?

Hélas ! elle ne devinait que trop, la pauvre fille ; car la lettre de Georges flamboya dans son souvenir, et son mariage annoncé avec Hartley — mariage dont elle ne savait rien elle-même — la tua presque.

Elle voulut réagir contre la défaillance qui l'envahissait, elle puisa dans sa volonté l'effort, nécessaire pour recevoir l'attaque terrible qu'elle appréhendait et redoutait. Mais elle se sentait si faible qu'elle eût à ce moment imploré la protection du premier venu. Oh ! comme à cette minute suprême elle se fût jetée avec ivresse dans les bras de celui que son cœur appelait vainement ! Si Georges eût été là, elle lui aurait crié : « Prenez-moi... emmenez-moi ! ». Mais elle était seule avec l'ennemi terrible, sa tante. Pourtant, il y avait là son oncle... son oncle dont elle connaissait la tendresse... son oncle qui l'avait toujours défendue... Elle lui jeta un regard de détresse.

Pauvre oncle, que pouvait-il ?... Tête basse, mâchonnant un reste de fromage, M. Renaud n'osait regarder ni sa nièce ni sa femme. Il était lui-même sous l'empire d'une gêne mortelle qui avait presque l'apparence de l'épouvante.

Après un moment de lourd silence, M^{me} Renaud toussotta et reprit :

— Lucienne, le temps est venu de songer sérieusement à ton avenir. Tu sais si nous t'aimons, ton oncle et moi ? et nous ne pouvons vouloir que ton bonheur.

M^{me} Renaud disait « nous », afin de dégager un peu de sa responsabilité et d'en faire peser une part sur l'oncle qui demeurerait tout à fait étranger aux manigances de sa conjointe.

Tout de même, M. Renaud, sans savoir au juste où voulait aboutir sa vénérable moitié approuvait de la tête chaque parole prononcée par M^{me} Renaud.

Celle-ci poursuivit :

— Donc, ma chérie, nous avons décidé de te marier !...

Lucienne redoutait depuis quelque temps d'entendre une telle décision exprimée par sa tante, et cependant les paroles de M^{me} Renaud frappèrent la jeune fille de détresse. À cette détresse se mêla la révolte, puis l'indignation la fit frémir, et peu après ce fut comme un voile d'horreur qui enveloppa son âme. Et pour ne pas laisser pénétrer les sentiments divers qui, à cette minute, se partageaient âprement son esprit et son cœur, Lucienne demeura calme d'apparence.

Le silence qui avait suivi avait paru plus lourd, funèbre presque. M. Renaud, très gêné, fort mal à l'aise, ne sachant que faire pour se donner un certain aplomb qu'il ne parvenait pas à trouver depuis un moment, toussa, bâilla, remua rudement ses ustensiles, plia et déplia sa serviette pour, enfin, pousser un « hem » formidable et pour se rapetisser ensuite, sur sa chaise où il demeura comme un chat battu.

M^{me} Renaud, qui n'avait pas cessé de regarder sa nièce avec son sourire de bête fauve, reprit :

— Ce soir, ma chérie, tout à l'heure, je pense bien M^{me} Hartley et son fils seront ici, venus expressément pour recevoir ta réponse. Je sais bien que tu ne refuseras pas un si beau parti, et que tu t'en réjouis déjà à l'avance. C'est que j'ai deviné depuis longtemps tes aspirations — je devrais dire « tes secrets » — et je les ai devancés.

Cette fois, la bonne tante oubliait son « nous » ! Maintenant que le coup était porté sans que Lucienne ne parût se cabrer, M^{me} Renaud retrouvait toute l'audace dont elle s'était armée. De ce moment, pensait-elle, elle pouvait frapper coup sur coup sans qu'il y eût danger pour elle de représailles. Et elle ajouta :

— Je puis te dire encore, ma chère enfant, que j'ai assuré M^{me} Hartley et son fils d'une réponse favorable de ta part. Me suis-je trompée, chérie ? acheva M^{me} Renaud avec un miaulement de chatte qui vient de sauter sur sa proie menue.

Ces dernières paroles de sa tante bouleversèrent Lucienne davantage. Elle voulut crier son horreur... un hoquet s'étouffa dans sa gorge serrée. Son sein fut secoué par un tumulte terrible, un étourdissement la fit vaciller sur sa chaise, et par crainte de tomber à la renverse elle cacha son visage livide.

M^{me} Renaud feignit de croire à une joie mal contenue et poursuivit :

Je comprends bien que cela t'émeut. Tu ne t'attendais pas sitôt à cette décision que j'ai prise pour ton plus grand bonheur. Oh ! je me doutais bien que tu étais très désireuse et même anxieuse de voir venir ce jour. La crainte de voir un avenir riant t'échapper te faisait souffrir... j'ai bien compris cela. Et sachant aussi que le jeune Hartley te désirait avec toute l'ardeur de son

cœur de jeune homme, j'ai compris que cette union était indispensable à votre bonheur réciproque. J'ai donc marché !... Ah ! ma chérie, s'écriait-elle avec une vraie sincérité, comme je suis heureuse pour toi !

Elle se tut avec l'espoir ou l'attente que Lucienne allait cette fois exprimer sa pensée. Mais non... la jeune fille demeura silencieuse. Et ce nouveau silence parut plus lourd, plus grave.

M. Renaud, de plus en plus mal à l'aise, ne put réprimer un grondement. Ce grondement eut l'air d'exciter une colère qui couvait, et cette colère, il la fit retomber sur la pauvre chatte qui lui frôlait les jambes.

— Maudite chatte ! grinça-t-il.

Il lui lança un vigoureux coup de pied.

La petite bête fit entendre un miaulement plaintif.

Indignée, M^{me} Renaud cria :

— As-tu besoin de la tuer, Prosper ?

— Eh bien ! fiche-la dehors ! vociféra M. Renaud.

— Et toi, clama M^{me} Renaud, les yeux désorbités par la fureur, si l'on te fichait dehors par ce froid de dix degrés ?

— C'est bon, c'est bon, grommela M. Renaud qui, apeuré, se renfonça dans son fauteuil.

M^{me} Renaud lui décocha un regard de travers. Puis, retrouvant une ombre de son sourire félin de l'instant d'avant, elle demanda à Lucienne :

— Eh bien, chérie, vas-tu me dire ce que tu penses de ce mariage ?

Lucienne, interrogée aussi directement, fit un effort pour dompter la faiblesse qui l'avait saisie. D'une voix pas trop sûre elle répondit :

— Ma tante, je veux réfléchir à la réponse que je dois donner à M^{me} Hartley. Dès qu'elle sera arrivée, veuillez me prévenir.

La voix lui manqua. Elle se leva vivement pour regagner sa chambre. Elle n'avait pas encore franchi la porte de la salle à manger qu'elle éclata en sanglots... elle s'enfuit.

À ces sanglots entendus M. Renaud bondit sur sa chaise. Il éleva son poing durement fermé et le rabattit lourdement sur la table. Cette table

gémit, les ustensiles s'agitèrent, la vaisselle troublée rendit un son vague de bris. Et M. Renaud gronda en regardant sa femme avec des yeux pleins d'éclairs :

— Sacré gueux ! par exemple, ça ne se passera pas comme ça !...

Froid comme une lame d'acier le regard de M^{me} Renaud croisa celui de M. Renaud.

D'un accent plus froid encore M^{me} Renaud demanda :

— Qu'est-ce qui ne se passera pas comme ça, Prosper ?

Cet accent de M^{me} Renaud fut un coup de massue sur le crâne poli de M. Renaud, il s'écroula sur sa chaise.

Et M^{me} Renaud, très menaçante, dit encore :

— Prosper, prends garde !....

.....

Tel que l'avait annoncé M^{me} Renaud, vers les huit heures M^{me} Hartley et son fils firent leur apparition.

Ce n'était peut-être pas exactement l'étiquette qu'une femme, comme M^{me} Hartley, vint avec son fils demander la main d'une jeune fille. Mais aujourd'hui, avec « l'arrivage » à la fortune, on se fabrique une étiquette à soi, commode en tous temps et en tous lieux, qui peut s'adapter parfaitement à toutes les circonstances et à tous les événements. Ensuite, l'argent est si fascinateur, tellement magnétique qu'il éclipse tout ! Que si un homme, au lieu du gant conventionnel, vous jette à la figure une poignée de bank-notes, devant cet homme on se courbe avec un sourire gracieux ! C'est ce qu'on appelle « l'évolution »...

Donc, étiquette mise à part, M^{me} Hartley et son fils, sur l'invitation expresse de M^{me} Renaud, venaient demander à Lucienne son consentement personnel à l'union projetée.

Les banalités d'usage furent courtes. On parla de suite de Lucienne et du prochain mariage.

M^{me} Hartley paraissait très heureuse de l'événement qui allait apporter le parfait bonheur à son fils aimé.

M^{me} Renaud profita de l'occasion pour mettre à jour — oh ! fort discrètement — les qualités supérieures de sa nièce. Cela n'était pas nécessaire, mais M^{me} Renaud tenait à ne pas laisser diminuer l'enthousiasme de ses hôtes.

Quant au jeune homme, très timide comme toujours, très songeur, il demeurait silencieux. La conversation des deux dames l'intéressait médiocrement. Du regard il cherchait quelqu'un, ou quelque chose, peut-être bien quelqu'une...

M^{me} Renaud surprit ce regard et devina l'anxiété du jeune Hartley. Elle décida de marcher de suite au but.

— Ma chère amie, dit-elle avec un aplomb qui eût fait frémir M. Renaud, laissez-moi vous annoncer de suite que Lucienne accepte de grand cœur cette union. Je regrette bien qu'elle soit un peu souffrante, ce soir. Pauvre chérie, miaula-t-elle, elle n'a presque pas soupé.

— Pauvre enfant ! soupira M^{me} Hartley.

Le jeune Hartley frissonna, et d'innombrables rougeurs passèrent sur son front.

— Je vous assure pourtant, chère amie, continua M^{me} Renaud, que nous ne la privons pas de soins.

— Je vous crois, chère madame.

— Nous avons consulté les meilleurs médecins, ajouta M^{me} Renaud.

— Je n'en doute pas. Qu'ont-ils dit ?

— Ils ont tous conclu au même traitement, répondit M^{me} Renaud sur un ton très sérieux... le mariage !

— Je crois bien, fit M^{me} Hartley avec un sourire sans signification.

— Et je le crois également, chère amie. Tenez ! moi-même, avant de me marier, j'étais comme Lucienne, maigre, pâle, nerveuse, languissante. Voulez-vous que je vous dise, chère amie ?... on se fait trop de bile quand on est jeune fille !

— C'est vrai ! avoua M^{me} Hartley.

À ce moment, le jeune Hartley qui n'avait pas encore prononcé une parole, demanda d'une voix tremblante :

— Mademoiselle Lucienne est-elle vraiment bien malade ?

— Oh ! rassurez-vous, sourit M^{me} Renaud. Une simple indisposition... un petit malaise passager qui l'a prise avant souper. Mais je suis certaine qu'elle est remise à présent... vous allez voir.

Elle appela aussitôt :

— Lucienne !

Aucune réponse ne troubla le silence qui suivit cet appel :

— Lucienne ! répéta M^{me} Renaud en élevant la voix.

Le même silence demeura.

— Elle s'est peut-être couchée pour un moment, émit M^{me} Renaud, et elle se sera endormie. Si vous voulez m'excuser, je vais monter à sa chambre.

— Mais, oui... allez, chère M^{me} Renaud. M^{me} Renaud s'éloigna pour se rendre à la chambre de sa nièce.

Elle trouva la porte hermétiquement close.

Dans cette porte elle frappa deux petits coups. Aucune réponse de l'intérieur.

M^{me} Renaud appela à voix basse :

— Dors-tu, chérie ?

Rien...

Sûre que Lucienne s'était endormie d'un profond sommeil, M^{me} Renaud se hasarda à ouvrir la porte. L'obscurité régnait dans la chambre. M^{me} Renaud marcha sur la pointe des pieds, et, tâtonnant, elle trouva le bouton électrique. Lorsque la lumière jaillit du plafond, M^{me} Renaud aperçut la jeune fille étendue sur son lit blanc, plus blanche que la blancheur des draps, et paraissant dormir.

Pourtant, en y regardant de plus près, ce sommeil parut fort étrange à M^{me} Renaud.

Elle courut au lit, saisit une main de Lucienne. La main était roide et froide. M^{me} Renaud eut peur, elle s'affola, secoua rudement la jeune fille. Celle-ci demeura inerte.

Alors M^{me} Renaud poussa un cri terrible.

À ce cri un grognement répondit de la pièce voisine. La minute suivante, M. Renaud, très blême, bondit dans la chambre ; il demeura stupide devant l'immobilité cadavérique de Lucienne.

M^{me} Hartley et son fils arrivaient, accourant au cri entendu. Ils demeurèrent comme épouvantés.

Durant une minute un silence terrible pesa sur les êtres et les choses de cette chambre où l'on croyait entendre battre les ailes de la mort. Chacun s'entre-regardait n'osant formuler la même pensée funèbre qui l'assiégeait.

À la fin, le jeune Hartley secoua sa torpeur et s'approcha du lit.

Il examina attentivement la jeune fille durant quelques secondes, et avec un soupir d'espoir, il murmura :

— Elle n'est qu'évanouie !

Toutes les poitrines respirèrent. M. Renaud grogna :

— Sacré gué ! il n'aurait plus manqué que ça !

M^{me} Renaud bégaya, la lèvre tordue :

— Comme j'ai eu peur, mon Dieu !

— Pauvre enfant ! souffla M^{me} Hartley avec des larmes à ses yeux.

Mais déjà le jeune Hartley commandait qu'on appelât un médecin.

M. Renaud, retrouvant ses jambes du jeune âge, partit comme un coup de vent vers le téléphone.

Lucienne demeurait toujours évanouie.

XII

Le Médecin

Le docteur Crevier, en robe de chambre et en pantoufles, examinait les travaux de réparation faits à l'intérieur de sa maison. Le cabinet de consultations, la salle de réception ou parloir et la salle à manger étaient depuis deux jours aux mains du tapissier, du peintre et du menuisier. L'étage supérieur était également en voie de transformation.

À cette heure de la soirée — huit heures et demie environ — un commerçant de meubles prenait des mesures, calculait, faisait un estimé du mobilier et décorations nécessaires. En même temps que ce commerçant, un vieux juif prisait les vieux meubles et en débattait assez aigrement le prix d'achat avec leur vieux maître. Mais le docteur n'était pas à ce point stupide de laisser aller ses biens pour la petite somme.

Le téléphone vibra longuement.

Le docteur y courut.

M. Renaud, d'une voix pleine d'angoisse, appelait le médecin auprès de Lucienne.

Ce nom produisit un choc violent sur le docteur : il pâlit affreusement. Ce fut d'une voix inquiète qu'il promit de se rendre à l'instant.

En effet, il oublia ce qui l'intéressait tant l'instant passé, il oublia le commerçant, il oublia le vieux regrattier juif, et ordonna à Annette de préparer ses habits.

En quelques bonds il eut gagné sa salle de toilette où il s'ablutionna d'eau froide, se parfuma, se poudra... Ce fut avec un sourire satisfait qu'il put contempler sa personne dans une glace.

— Allons, se dit-il, je rajeunis !

Un quart d'heure après, le docteur Crevier, alerte, mais un peu troublé par l'émotion étrange qui le tenaillait, sortit de chez lui, canne d'une main,

sacoche de médecin de l'autre.

.....

Avec les premiers soins reçus de M^{me} Renaud et de M^{me} Hartley, Lucienne avait repris sa connaissance.

Elle était très faible. Elle sourit difficilement à M^{me} Hartley qui ne cessait de répéter « Pauvre fille » !, et au jeune M. Hartley qui, fort gêné, cherchait à dissimuler sa présence dans un coin d'ombre.

Une fois qu'ils furent assurés que tout danger immédiat était écarté, M^{me} Hartley et son fils se retirèrent, mais non sans un fort désappointement. Au fond ils croyaient Lucienne plus malade qu'elle ne l'était en vérité. La crainte de voir leur projets rouler en poussière les inquiétait fort. Mais il en était bien autrement de M^{me} Renaud... elle avait envie, cette bonne tante, de s'arracher les cheveux tant son désespoir était grand. Déjà elle croyait tout perdu.

Il était neuf heures lorsque le docteur Crevier pénétra dans la chambre de Lucienne.

Son premier regard avait été pour la jeune fille qui lui avait souri comme à une personne en laquelle on a mis toute sa confiance, et de laquelle on semble attendre le salut dans les passées graves. Ce sourire de la jeune fille avait paru créer chez le médecin une émotion violente.

Mais il s'était vite raidi pour incliner ensuite sa tête grise en guise de salutation à M^{me} Renaud, et pour serrer la main que lui tendait M. Renaud.

Il s'approcha du lit de la malade, s'informa de sa santé d'une voix tremblante, et d'une main plus tremblante encore il prit le poignet de Lucienne tout en consultant sa montre. Déjà le docteur avait retrouvé toute l'assurance de l'homme médical.

Quand il eut constaté le pouls de la jeune fille, il se tourna vers les époux Renaud et dit :

— Un peu de fièvre seulement... ce ne sera rien.

Regardant l'orpheline, il ajouta :

— Mademoiselle, permettez-moi un conseil : il faut éviter les émotions trop fortes. Ce qui vous sera nécessaire pour un certain temps, ce sera le

repos absolu de l'esprit, mais en même temps beaucoup d'exercices physiques. Mettons par exemple, quelques bonnes marches chaque jour, à des heures fixes, mais sans vous épuiser. Aussi, quelques sorties en voiture à la campagne, du grand air, du soleil, c'est ce qu'il vous faut...

— Docteur, interrompit M. Renaud, ne pensez-vous pas que quelques bons remèdes, comme vous pourriez bien lui en prescrire, seraient bien à propos ?

Le docteur se tourna vers M. Renaud.

— Qu'entendez-vous par remèdes ? demanda-t-il brusquement, comme s'il eût été choqué de voir un profane intervenir dans la matière. Il y a, reprit-il sur un ton sévère, remèdes et remèdes ! Sont-ce les drogues que vous voulez dire ? Non... je les défends à mademoiselle ; elle n'a pas besoin de ces choses si elle désire vivre encore. Les apothicaires, ce sont les agents de destruction auxquels ont recours les lâches qui ne savent pas résister aux luttes de la vie !

Plus gravement il ajouta, en dardant ses regards gris dans l'œil troublé de M. Renaud.

— Monsieur, si vous aimez votre nièce, ne lui conseillez pas le suicide !

M. Renaud baissa la tête, confus, et garda le silence.

Et toujours très grave, le médecin s'adressa encore à la jeune fille.

— Mademoiselle, je vous ai conseillé le meilleur traitement ; chasser les soucis et les chagrins, prendre des distractions, fatiguer un peu le corps. Je pense que rien ne vaudrait mieux qu'une promenade, un séjour de quelques semaines à la campagne. Il importe de changer d'air...

— Il ne dépend que d'elle de faire une belle promenade, insinua M^{me} Renaud toujours avec son sourire jaune.

— Vraiment, madame ? fit le docteur un peu surpris.

— Oui, docteur... si cette enfant voulait seulement m'écouter !

— Une longue promenade ?

— Un voyage d'Europe, peut-être !

Le docteur tressaillit. Il devinait quelque chose qui lui causait un émoi singulier. Car il avait, en venant chez les Renaud, croisé sur sa route

M^{me} Hartley et son fils. Il garda le silence durant une demi-minute.

Puis il secoua sa tête grise avec un air de doute et dit :

— Madame Renaud, je ne conseillerais pas ce voyage à votre nièce, pas pour le moment du moins. Car ce voyage, dans les conditions de santé où se trouve mademoiselle, pourrait lui être fatal.

— Je ne dis pas, docteur, que ce voyage se ferait tout de suite... demain... ou même la semaine prochaine... non. Mais dans un mois, disons ; et d'ici ce temps-là la santé de Lucienne pourrait fort bien s'améliorer.

Cette fois, le docteur ne sut que répondre.

Il reprit le poignet de la jeune fille et parut réfléchir.

M. Renaud et M^{me} Renaud l'observaient avec un peu d'inquiétude. Lucienne paraissait sommeiller doucement depuis quelques minutes.

Au bout d'un moment le docteur murmura :

— Je pense que ça va mieux !

Lucienne releva ses paupières et dit d'une voix faible et avec un pâle sourire :

— Oui, je me sens un peu mieux.

— Oh ! ce ne sera pas grand chose, reprit le docteur, pourvu que vous suiviez bien mes conseils. Toutefois, afin de mieux m'assurer de votre état de santé, je vais vous poser quelques questions indispensables auxquelles il vous importe de répondre en toute franchise.

Se tournant vers les époux Renaud, il ajouta :

— Je vous prie de me laisser seul avec la malade pour un moment. Si j'ai besoin de l'un de vous, j'appellerai.

Les deux époux se retirèrent.

Le docteur alla refermer lui-même la porte et revint vers le lit de la malade.

Mais, alors, une transformation s'était tout à coup opérée dans toute sa personne.

Il avait perdu sa gravité professionnelle ; mais une autre gravité, si l'on peut dire, s'était posée sur les traits de son visage. Et ce visage était très pâle, il était blême. Ses lèvres, serrées l'une sur l'autre, avaient des remuements étranges, de même que ses prunelles grises laissaient échapper des lueurs singulières.

Un sourire malaisément comprimé, ou mieux un rictus tirait sa bouche. Il n'avait pas l'air terrible pourtant ; car au fur et à mesure que le docteur approchait de la malade, sa physionomie prenait des accents de douceur et de tendresse que la jeune fille ne pouvait s'expliquer.

Elle s'étonna beaucoup de cette attitude nouvelle et très curieuse du médecin. Elle le regardait s'approcher et dans ses yeux cette interrogation se posait :

— Suis-je plus malade qu'il ne l'a laissé entendre tout à l'heure ?

Le docteur s'était arrêté à deux pas du lit.

— Mademoiselle, prononça-t-il sur un ton timide qui offrait un contraste frappant avec la parole grave et assurée qu'il avait auparavant, c'est un petit mensonge que j'ai dit à monsieur et à madame Renaud... parce que... je voulais être seul avec vous.

La voix tremblante du médecin, son attitude gênée, la confusion de ses gestes, tout cela surprit grandement la jeune fille. Elle le regarda d'un œil fixe, d'un œil qui, peu à peu, reflétait de la crainte. Car le docteur s'étant approché de deux ou trois pas encore, se penchait maintenant vers la malade.

Et cet homme, à crinière grise, avec son visage gras et glabre qui devenait livide de minute en minute à cause de certaine émotion violente que la jeune fille ne pouvait définir ; cet homme, dont le sourire contracté semblait devenir méchant ; oui, cet homme-là tout à coup lui fit peur. Instinctivement Lucienne ferma les yeux comme devant la vision d'un spectre.

Et la voix du docteur vibra étrangement à ses oreilles. Elle tressaillit, comme au sortir d'un rêve mauvais, elle releva ses paupières et fixa sur celui qui parlait des regards très ouverts. Et dans ces regards on aurait pu lire, peu à peu et tour à tour des sentiments de stupeur, d'espoir, de joie... d'amour !

— Mademoiselle, disait le docteur, qui s'était penché davantage et dont la voix était plutôt chuchotante, comme s'il eût craint d'être entendu par des oreilles étrangères, vous êtes malheureuse... vous n'êtes pas malade ! On veut vous contraindre à un mariage que vous redoutez. Je sais tout cela. Je sais encore que vous n'aimez pas l'homme auquel on veut vous attacher de force. Vous n'aimez pas cet homme et ne voulez pas vous unir à lui parce que sa race et sa religion sont étrangères à votre religion, à votre race. Vous prévoyez avec raison une existence de dissentiments, de discordes, de misères, et vous avez peur. Vos craintes, mademoiselle, sont fondées, elles sont vraies, je ne puis vous le taire. Je ne peux vous taire non plus que ce mariage serait le pire malheur pour vous... ce serait un malheur éternel.

Un gémissement passa entre les lèvres de Lucienne.

— Cependant, mademoiselle, malgré les circonstances et les forces qui vous poussent vers l'abîme que vous redoutez tant, je puis vous assurer, moi qui vous parle, que l'abîme n'est pas encore sous vos pas et que jamais vous n'y tomberez, parce que, croyez-moi, on veille sur vous... parce que ce mariage ne se fera pas ! Cet homme, auquel vous ne voulez pas appartenir, ne vous aura pas, je vous le jure. Car le bon Dieu ne peut pas permettre cette monstruosité qu'une jeune fille belle, bonne et pure... non, il ne permettra pas que cet ange se donne en un inutile sacrifice. Parce que, mademoiselle, je vous prie de me croire fortement (et à cet instant la voix du docteur avait des accents de tendresse indéfinissables) je vous conjure de me croire, vous êtes aimée ! Que dis-je ?... vous êtes adorée ! Ah ! tenez... il est un homme que je connais bien, un homme de très honorable situation, un homme de votre foi, de votre race, et un homme de bien, mademoiselle, en dépit de certaines médisances ou de basses calomnies, oui, un homme qui vous a voué toute sa vie, toutes ses forces... un homme prêt à faire tous les sacrifices pour assurer votre bonheur ! Et cet homme, mademoiselle, depuis, qu'il a appris à vous aimer, depuis qu'il vous adore — oh ! je le sais bien, allez — cet homme ne pourra plus vivre sans vous ! Car vous êtes devenue nécessaire à son existence ; car cet homme, aujourd'hui, est le chêne dont vous êtes la sève ! Votre âme, votre esprit, votre cœur, c'est son âme à lui, son esprit, son cœur ! Enfin, je vous le jure devant Dieu, cette homme consacrera sa vie à vous procurer toutes les joies, toutes les délices,

tous les bonheurs ! Ah ! mademoiselle, c'est un homme qui se prosterne aux pieds d'une divinité, et vous êtes....

Le médecin se tut tout à coup. Une lividité de mort couvrit son visage, ses mains tremblèrent, et ses yeux hagards jetèrent des lueurs de folie. Il recula de deux pas en chancelant, comme s'il eût fui devant une apparition terrible. Il recula encore vers la porte. Ses lèvres se tordirent dans un rictus de douleur. Une contorsion atroce se joua sur les traits de sa figure. Tout son être trembla violemment, comme un vieux chêne que secoue le vent d'orage et dont la cime penche vers l'écroulement fatal. Le docteur ne tomba cependant pas mais il recula jusqu'à ce que ses mains touchassent la porte qu'il ouvrit lentement, fébrilement.

Que s'était-il donc passé ? Presque rien !

Lucienne avait simplement fermé les yeux, un sourire angélique s'était dessiné sur ses lèvres d'enfant, et ces lèvres avaient murmuré un nom avec toute l'ardeur, tout l'amour, toute la ferveur d'une âme qui aime jusqu'à l'ivresse. Et ce nom murmuré par Lucienne avait été :

— Georges !

Et cela avait suffi pour frapper le docteur jusqu'au tréfonds de l'âme.

.....

Pâle, farouche, la démarche saccadée, la voix brève, le geste violent, le docteur Crevier dit à M^{me} Renaud, qu'il trouva renversée dans une bergère de son salon :

— Madame, cette enfant a besoin de repos... un repos absolu. Qu'on ne pénètre chez elle que si elle appelle ! J'enverrai les médicaments nécessaires demain matin.

Et il partit.

M. Renaud, allongé sur un divan, murmura :

— A-t-il l'air drôle un peu !

M^{me} Renaud soupira seulement.

XIII

Fille de race.

Douze heures de nuit sonnèrent lentement à la pendule de la salle à manger.

Dans le silence pesant du salon, ces douze coups de timbre résonnèrent comme douze coups de tonnerre.

M. Renaud, qui ronflait sur son divan, bondit.

M^{me} Renaud, tout absorbée en de lugubres réflexions, tressaillit seulement.

Puis les regards des deux époux se croisèrent avec un mélange de stupeur et d'effroi.

Et ces mêmes regards, attirés comme par un aimant, se posèrent sur une forme blanche qui venait de se dresser tout auprès du piano. Les deux époux frissonnèrent. Leurs lèvres prononcèrent le même nom, mais avec une intonation différente.

— Lucienne ! murmura M. Renaud avec stupéfaction.

— Lucienne ! balbutia M^{me} Renaud avec épouvante.

Oui, Lucienne était là, debout, pâle, excessivement pâle, échevelée, le sein en tumulte, le souffle court. Une de ses mains s'appuyait contre le piano, comme si dans la crainte de tomber, elle lui eût demandé un appui. Ses grands yeux, humides de larmes récentes, remplis d'immense douleur, regardaient M^{me} Renaud. Et la jeune fille demeurait silencieuse.

Le silence glacé de la jeune fille, l'expression douloureuse de sa figure, son immobilité de statue qui lui donnait l'apparence d'un spectre, toute l'attitude de la jeune fille parut intimider M^{me} Renaud.

Mais c'était une femme courageuse, que M^{me} Renaud, c'était une femme forte, c'est-à-dire que son courage et sa force, elle les puisait âprement dans

la ténacité avec laquelle elle avait élaboré ses projets. Et c'est avec ce courage qu'elle parvint à demander d'une voix peu sûre cependant :

— Lucienne, que veux-tu ?

La jeune fille fit un pas. Elle parut chanceler. Sa main droite se cramponna à l'instrument de musique. Son sein se souleva fortement, et la jeune fille avança d'un autre pas. Alors elle put bégayer seulement :

— Ma tante...

Sa voix manqua.

M. Renaud, tout ahuri, les yeux hors de leurs orbites, regardait sa nièce sans pouvoir prononcer une parole ou faire un geste.

— Eh bien ! chérie, demanda M^{me} Renaud avec un sourire de pitié, le docteur t'a-t-il fait du bien ?

— Oui, ma tante, un peu, répondit Lucienne avec effort.

— Tant mieux, je suis contente.

Peu à peu Lucienne paraissait dompter sa faiblesse. Elle reprit, la voix plus distincte, plus assurée :

— Ma tante, le docteur m'a fait un peu de bien, c'est vrai ; mais je pourrais être mieux encore, si vous le vouliez.

— Si je le voulais ! fit M^{me} Renaud avec surprise.

— Il ne dépend que de vous que je ne sois plus malade du tout.

— De moi ! fit encore M^{me} Renaud dont la surprise semblait augmenter.

— Oui, de vous... de vous seule !

Et Lucienne, comme si elle eût voulu à tout prix voir la fin de cette lutte qui l'épuisait ; comme si elle se fût dit, en un dernier désespoir : « Vaincre ou mourir ! » Lucienne, disons-nous, parut recouvrer toutes les vigueurs de sa jeunesse : elle se redressa, marcha d'un pas presque ferme à un siège près de sa tante, s'assit et, regardant M^{me} Renaud en face, elle prononça :

— Ma tante, vous ne me laisserez pas mourir !

L'effort avait été au delà des bornes : la jeune fille éclata en sanglots.

Troublée plus qu'elle n'aurait voulu le laisser voir, M^{me} Renaud regardait sa nièce sans mot dire.

M. Renaud, qui devinait toute la souffrance de sa nièce, s'était écroulé sur son divan et avait enfoncé sa grosse et bonne figure dans les coussins, ses mains sur les oreilles pour ne pas entendre les sanglots qui martelaient son cœur. Il feignit de dormir.

Désespérée par cette immense douleur de sa nièce, M^{me} Renaud demanda :

— Mais pourquoi toutes ces larmes, Lucienne ? Vraiment, je ne te comprends pas.

La jeune fille releva la tête, essuya ses yeux, et comprimant le trouble qui agitait son sein, elle dit :

— Vous ne savez pas pourquoi je pleure, ma tante ? Vous ne comprenez pas pourquoi je souffre ? Eh bien, ôtez à la brebis mère l'agnelet qu'elle nourrit, et vous verrez l'horrible souffrance de cette mère, vous entendrez ses bêlements plaintifs, vous la verrez parcourir avec un sombre désespoir les troupeaux parmi lesquels elle cherche jour et nuit le petit qu'on lui a enlevé. Je ressemble un peu à cette brebis, ma tante ; car à moi, c'est mon cœur qu'on m'enlève, c'est mon cœur qu'on m'arrache pour l'égarer ensuite au sein d'un troupeau étranger où il sera à jamais perdu. Ce cœur, on veut le donner à un homme que je ne peux pas aimer, que je ne pourrai jamais aimer, et en m'ôtant mon cœur, on m'ôte la vie ! Comprenez-vous maintenant ?

— Non... je ne peux pas comprendre ! bougonna M^{me} Renaud déjà reprise par son esprit méchant.

Lucienne ne put réprimer un geste de révolte. Sa jolie tête blonde se dressa avec fierté, ses regards purs et sincères se posèrent avec sévérité sur les regards fuyants de M^{me} Renaud, et elle dit avec un accent presque dur :

— Ah ! vous ne voulez pas comprendre ?...

Elle se tut aussitôt comme épouvantée des pensées qu'elle avait ou des paroles qu'elle s'appêtait à prononcer. Elle se dompta. Ses lèvres desséchées ébauchèrent un mince sourire, et elle reprit, humble et douce :

— Ma tante, je ne veux pas vous faire de la peine. Je sais que vous ne voulez que mon bonheur. Vous êtes si bonne ! Vous m’avez recueillie, pauvre orpheline, pour me faire une situation enviable. Je comprends tout cela, et je vous remercie. Vous avez été généreuse et je suis reconnaissante. Vous m’avez aimée, et je vous aime, ma tante. Vous rappelez-vous, il y a déjà un peu plus d’une année, un soir que j’étais triste sans savoir au juste pourquoi, vous m’avez demandé si je ne voulais pas retourner chez mon oncle, à Saint-André ? Je vous ai dit que je ne voulais plus vous quitter, que près de vous j’étais très heureuse. En vous j’avais trouvé le cœur d’une mère, et j’étais votre enfant. Mon oncle, c’était mon père. Je vous l’ai dit ce soir-là, ma tante, vous en souvenez-vous ?

— Oui, Lucienne, je m’en souviens, et tu m’as fait bien plaisir ce soir-là, répondit M^{me} Renaud, qui malgré elle, se sentait touchée profondément par l’accent si tendre de la jeune fille.

— Eh bien ! j’étais heureuse de vous faire plaisir, ma tante, parce que vous m’aviez accoutumée à une existence de douceur et de joie. Toute ma confiance reposait en vous. Or, savez-vous ce que je me demande aujourd’hui avec effroi ?

— Quoi donc, chérie ? miaula M^{me} Renaud.

— Je me demande pour quelle raison vous voulez vous débarrasser de moi !

À ces mots M^{me} Renaud frémit, les traits de son visage se durcirent, elle demanda d’une voix rude :

— Qu’est-ce qui te fait penser que je veuille me débarrasser de toi ?

— Vous voulez me marier à M. Hartley !

— Et après ? interrogea durement M^{me} Renaud.

— Je n’aime pas M. Hartley.

— Ah ! ah ! ricana M^{me} Renaud, nous y voilà enfin ! Oh ! maintenant je te comprends. Tu n’aimes pas M. Hartley, parce que... un autre... quelque fourbe individu a pris ton cœur ?

— Je vous assure, ma tante...

— Tu n'aimes pas M. Hartley, parce que c'est un garçon de bonne éducation, d'excellente famille, de belle fortune, par le fait que tu t'es éprise — oh ! oui, je t'ai devinée depuis longtemps, va ! — oui, parce que tu t'es éprise de quelque voyou, d'un de ces petits jeunes hommes pédants, frais, comme on dit vulgairement, de ces petits hommes qui n'ont pour toute parure comme pour toute fortune que leurs faux cols empesés chez le chinois, leurs cravates rouges ou bleues, guindés dans de petits costumes de poupée, sans le sou, sans position sociale, vivant d'expédients, accrochés souvent aux jupons des filles de rien... Dis-moi donc, Lucienne, si c'est à une telle enseigne que tu as porté ton cœur ? Dis-moi donc si c'est là où tu as placé ton avenir ?... Mauvais placement, ma fille, c'est moi qui te le dis !

— Eh bien ! ma tante, pour vous prouver que je suis franche et pour obtenir votre confiance, je vous dirai que je préférerais unir ma destinée à l'un de ces jeunes hommes, pourvu qu'il fût de ma race, que de l'unir à un étranger honorable et fortuné.

— Oui-da ! ricana M^{me} Renaud. Vraiment ma fille tu as d'étranges idées !

— Qu'importe ! si elles sont vraies.

— Mais j'espère, s'écria M^{me} Renaud en se rebiffant, que tu ne prends pas M. Hartley pour un étranger ?

— C'est un anglais !

— Il est canadien aussi !

— Il n'a pas dans ses veines le sang de ma race !...

— Quelle importance cela a-t-il ! Si M. Hartley n'est pas de ta race, ce n'est toujours pas un barbare !

— Je suis avec vous, ma tante, et je puis vous assurer que j'estime hautement M. Hartley et ceux de sa race qui lui ressemblent. Nous avons en Canada, et plus particulièrement à Québec, de très bons anglais. Mais, tout bons qu'ils sont, ces anglais ne sont pas des français !

— Qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve que nous ne pouvons pas nous mêler. Cela prouve que pour conserver notre nationalité française, pour la développer, la fortifier, nous ne pouvons mêler notre sang à un sang étranger. Car le jour où le sang

anglais et le sang français se fusionneront, nous ne serons plus une race française.

— Tu ne veux toujours pas prétendre que les Anglais sont pour nous des ennemis dangereux ?

— Vous me comprenez mal. Je dis que nous ne pouvons pas avec nos amis anglais dépasser les bornes des relations sociales. Mais au point de vue de l'union conjugale, nous ne pouvons pas même nous approcher, puisque tout nous sépare : le caractère, la langue, la religion.

— Prends-tu les Anglais pour des gens sans religion, des gens sans Dieu ?

— Je ne dis pas cela. Je sais bien que les Anglais ont un Dieu comme nous ; seulement nous ne l'adorons pas de la même façon, et cela suffit à créer un abîme.

— C'est l'imagination qui fait cet abîme.

— Oh ! je sais bien, moi, qu'il n'est pas imaginaire, puisque je m'y sens aller, je sens l'attraction irrésistible de ses profondeurs dès qu'on me pousse vers lui. Ma tante, ajouta Lucienne avec un accent de désespoir qui aurait dû toucher M^{me} Renaud, ne me mariez pas à M. Hartley.

— Je t'ai promise, il est trop tard !

— Il n'est jamais trop tard pour empêcher un malheur qu'on a prévu !

— Tu seras heureuse, Lucienne, M. Hartley t'aime tant... Il se fera ton adorateur.

— Eh bien ! moi, je le haïrai, je le sens ; et plus il m'adorera, plus grandira ma haine. Cette haine je la lui communiquerai, et alors... Vous voyez bien, ma tante, que c'est impossible que j'épouse M. Hartley !

— Lucienne, dit M^{me} Renaud sur un ton concentré, c'est assez de pleurnicheries ! J'ai promis, je tiendrai... que cela suffise !

Avec ces dernières paroles le ton de M^{me} Renaud fut tranchant.

Lucienne se leva. Une flamme terrible éclata dans la prunelle de ses yeux bleus. Une sorte de défi se dessina dans la fierté de son attitude, et d'une voix sombre, basse, farouche presque la jeune fille prononça :

— Je ne serai jamais la femme de Hartley !

M^{me} Renaud sauta hors de sa chaise. Menaçante, elle leva une main sur la jeune fille, ses lèvres violacées se pressèrent par la violence de la rage. Mais la main levée ne retomba pas sur la courageuse jeune fille, les regards furieux de la tante ne foudroyèrent pas la pauvre nièce ; seulement, les grosses lèvres livides prononcèrent ces paroles comme un arrêt de mort :

— Tu seras sa femme... tu la seras, je le jure !

Et M^{me} Renaud s'en alla comme un vent de tempête.

Lucienne tourna ses regards épouvantés du côté du divan d'où M. Renaud n'avait pas bougé depuis le départ du docteur.

La jeune fille vit son oncle qui la regardait avec une timide tendresse. Elle courut se jeter dans ses bras, et, sanglotante, bégaya :

— Mon oncle, je n'ai plus que vous !

M. Renaud pleurait...

XIV

Chez madame Foisy

M^{me} Foisy avait reçu ses invités. M. Hartley n'était pas venu à cause d'affaires importantes à traiter. Quant à M. Renaud, qu'on ne voyait pas non plus dans la fête, il avait prétexté un malaise au retour de son bureau.

Parmi les invités de M^{me} Foisy on remarquait le révérend clergyman qui, toujours long, toujours maigre, toujours froid, promenait ses longues jambières par les appartements de M^{me} Foisy. Nous ne saurions dire pourquoi ?... mais le révérend, ce soir-là, paraissait soucieux et ennuyé. Quant à sa femme, grassette et rieuse, elle avait l'air de s'amuser beaucoup des calembours tirés par le jeune M. Burnham à Gabrielle, — calembours que ne semblaient pas déguster avec délice le fils Cox, empesé, guindé, rousselé, stupide dans l'éclat de ses diamants.

Il y avait encore bien d'autres amis ou simples connaissances de M^{me} Foisy : des vieux, des vieilles, des jeunes.

Le dernier venu au rendez-vous avait été le docteur Crevier. Il était radieux... du moins, il en avait l'air. Mais en observant avec attention sa physionomie, on pouvait saisir, au jeu de ses yeux, de ses sourcils qui se fronçaient de temps à autre, de ses lèvres qui s'agitaient et se crispaient souvent, certains soucis ou certaines inquiétudes qui se dérobaient derrière son grand front et sous ses longs cheveux gris. Étaient-ce des soucis d'affaires ? Peut-être !... À moins que ce ne fût des soucis d'amour !...

Toujours est-il que ce pauvre docteur, dès son arrivée, s'était vu la proie du révérend Hibbard. Oui, le docteur venait seulement de saluer M^{me} Foisy que le bon révérend l'avait accosté avec ces paroles :

— Ah ! mon cher docteur, je suis enchanté de vous voir. J'ai précisément besoin de consulter votre savoir au sujet de madame Hibbard.

— Bien, bien, mon révérend, avait répondu le docteur, qui ne tenait pas le moins du monde à donner ce soir-là des consultations... encore moins à titre purement gracieux. Et le regard du médecin, après s'être posé un instant sur la jolie et enchanteresse silhouette de Lucienne, avait, par ricochet, sondé une seconde le teint clair, rosé et bien portant de M^{me} Hibbard. Et il avait ensuite demandé au révérend, par politesse professionnelle :

— De quoi souffre madame Hibbard ?

— Hélas ! docteur soupira le révérend en baissant la tête, elle perd sa gaieté.

À cette minute même, le rire un peu grêle de M^{me} Hibbard rivalisait avec le rire retentissant de Gabrielle.

— Diable ! pensa le docteur, le révérend s'y perd, ou bien je m'y perds moi-même ; car il me semble que M^{me} Hibbard est d'une gaieté.

— Oui, mon cher docteur, poursuivit le révérend Hibbard en relevant la tête, cela m'inquiète : je n'ai jamais vu M^{me} Hibbard si morose. Savez-vous que la morosité est le plus effroyable et le plus dangereux des symptômes ?... symptômes, oserais-je dire...

Un éclat de rire énorme, formidable de Gabrielle coupa le fil au révérend, qui demanda avec humeur :

— Ne pensez-vous pas, docteur, que cette fille est très malade ?

Mais le rire de Gabrielle grandissait. Ce rire, presque fantastique, montait en rafales pour retomber par cascades. Gabrielle se pâmait tout à fait sous le nez idiot de Cox fils. Il y avait de quoi rire aussi... rire autant que cette Gabrielle... s'il fallut en croire la rumeur qui se mit à circuler avec la rapidité de l'éclair ! Or, cette rumeur disait que M. Cox, fils, venait justement de dire une chose très drolatique à M^{lle} Gabrielle qui, de plus en plus pâmée et près de tomber de rire, s'appuyait, avec son laisser-aller habituel, à l'épaule du jeune M. Burnham. Et cette chose, qu'avait dite à l'oreille de Gabrielle le jeune Cox avec son air que vous savez, avait été celle-ci :

— Mademoiselle, je sens mon cœur fondre sous le souffle ardent de votre amour !...

Gabrielle avait éclaté.

Pourtant cette Gabrielle, tout en paraissant ne s'intéresser qu'à son entourage immédiat, ne perdait pas de vue le jeune M. Hartley, qui s'était retiré tout auprès d'une étagère chargée de fleurs multiples et variées placée dans un angle du grand salon. Seul et triste, le jeune Hartley ne détachait pas ses regards amoureux de Lucienne.

Celle-ci, depuis un moment avait été accaparée par M^{me} Foisy qui toujours avec son sourire demi dédaigneux, essayait, par une causerie décousue et froide, d'intéresser la jeune fille. Mais Lucienne, au fond, était très ennuyée, et par instants son regard clair, mais un peu voilé ce soir-là, cherchait le docteur qui demeurait encore aux prises avec le long clergyman. Mais ce regard de la jeune fille, bien que voilé, était capté au passage par l'œil sournois de M^{me} Foisy qui, chaque fois, échangeait avec sa fille un signe d'intelligence.

M^{me} Renaud, avec M^{me} Hartley et M^{me} Burnham, s'occupait activement aux menus potins. Et lorsque surgissait l'occasion, elle ne manquait pas, cette bonne madame Renaud, de critiquer acerbement son époux qui, selon elle, mettait sans cesse des bâtons dans les roues. Ces trois dames formaient groupe à part.

Ah !... nous allons oublier M. Cox, père. Hélas ! ce pauvre M. Cox... ne vaudrait-il pas mieux l'oublier ?

Mais puisqu'il faut dire la vérité... eh bien ! nous dirons donc que deux vieilles femmes, aux rides profondes, aux cheveux gris et blancs, à bouches édentées, aux senteurs de tombeau, retenaient M. Cox prisonnier dans un coin très reculé du salon. Oh ! le pauvre homme eût volontiers donné la moitié de sa fortune et même la moitié de sa banque pour se voir délivré de ces deux vieilles chipies. Aussi ne cessait-il de tourner vers la florissante M^{me} Foisy des yeux de coq déplumé.

Pour ne pas sortir des limites de notre sujet, nous passerons sous silence les divers incidents plus ou moins vulgaires de cette soirée.

On était arrivé à l'heure de la collation : deux heures de nuit.

Dans le brouhaha qui se produisit, Lucienne, un moment, se trouva seule.

Le jeune M. Hartley, apparemment, n'attendait que cette occasion : il marcha rapidement vers la jeune fille. Mais il arriva trop tard et dut faire, bien à contre-cœur, demi-tour : car le docteur Crevier venait de s'incliner respectueusement devant la jeune fille et lui disait :

— Il me fait plaisir, mademoiselle, de constater l'air de bonne santé qui se dégage de toute votre personne.

— En effet, ma santé est excellente, répondit Lucienne avec son meilleur sourire.

— Ah ! mademoiselle, je savais bien que cela ne serait rien... vous savez ? ce petit malaise de l'autre jour... Vous permettez ?...

Du geste et du regard le docteur sollicitait une place à côté de la jeune fille qui, à ce moment, était assise sur un divan.

— Certainement, docteur, asseyez-vous.

Tout en prenant place auprès de la jeune fille, le regard du docteur fit le tour du salon, et ce regard constata que le salon était désert et que la foule des invités s'était rendue dans la salle à manger. Une large arcade séparait seulement cette salle à manger du salon, de sorte que le docteur put voir et embrasser d'un coup d'œil l'immense table et les hôtes qui s'en approchaient.

Le docteur pensa qu'il n'avait que juste le temps de dire à Lucienne quelques mots, et il voulut se presser.

— Mademoiselle, commença-t-il, j'ai tellement de choses à vous dire...

Ici le docteur, encore sous l'empire du « fol amour », bredouilla quelque chose d'insaisissable et se tut, rougissant.

Lucienne, ne pouvant deviner les émotions du docteur, se pressa, elle, de poser une question qui lui brûlait la langue.

— Docteur, dit-elle avec un sourire inquiet, voulez-vous me dire ce que devient monsieur Georges ?

Cette interrogation inattendue parut frapper rudement le docteur. Son sang se figea, il blêmit, puis répondit sur un ton brusque, méchant presque :

— Mon neveu ?... ce propre-à-rien ?... Vraiment, est-ce que vous vous intéressez à lui ?

Il s'arrêta brusquement, ému par l'expression d'étonnement qui se manifesta chez Lucienne. Il comprit de suite l'énorme faute qu'il venait de commettre. Il comprima sa pensée amoureuse, saisit sa volonté, retrouva son bon sens, et voulut de suite réparer sa maladresse. Car, dans un éclair, il venait de comprendre toute la folie dont il avait été le jouet.

— Pardon, mademoiselle ! Entre nous, vous savez, c'est un peu mon enfant, et je suis assez enclin à le taquiner. Et je pourrais ajouter...

Il s'interrompit pour considérer la jeune fille dont le visage s'était tout à coup attristé.

Il reprit :

— Savez-vous, mademoiselle, que ce garçon... Il se tut encore, hésitant. Sa figure grosse et rougeaude pâlisait sensiblement. Lucienne le regarda avec curiosité. Ce regard le troubla profondément, ses paupières battirent, puis il poursuivit, comme avec indifférence.

— Vous ne savez peut-être pas que ce garçon, c'est-à-dire mon neveu, est très amoureux ? Oui, oui, très amoureux !

Lucienne rougit et balbutia :

— Vraiment ?

— Oui, fort amoureux.. ah ! comment dirais-je ?... Ah ! mais, aussi, il est bien tombé...

— Ah !

— Dame, oui... puisqu'il faut vous le dire : il vous aime !

— Il m'aime ! dit Lucienne comme si sa pensée eût été lointaine.

— Ne vous l'a-t-il pas affirmé... juré ?

— Peut-être ! murmura Lucienne... Je ne me rappelle pas bien. Son sein battait sous une émotion indicible.

Le docteur la considéra un moment avec un mélange de crainte et de tendresse. Il pensa : « Ce que j'ai été fou !... Ils s'aiment tous deux, c'est évident, et moi, monstre, triple fou, j'allais comme un imbécile briser ces amours ! »

Le docteur se pencha davantage vers Lucienne et tout haut ajouta :

— Plus que cela, mademoiselle... La voix du docteur tremblait étrangement. Il fait mieux que vous aimer... il vous adore !

Il se tut essoufflé, comme s'il avait accompli un effort formidable.

Lucienne lui sourit et dit :

— Je me rappelle que vous m'avez dit cela l'autre jour.

— Tiens, c'est vrai, avoua le docteur en rougissant, je me rappelais plus, moi...

Et alors, le docteur se mit à parler à l'oreille de la jeune fille ; mais c'était seulement un murmure qu'on ne pouvait saisir. Et Lucienne souriait davantage aux paroles mystérieuses que lui soufflait le docteur.

Cependant, en la salle à manger, Gabrielle suivait, pour ainsi dire la conversation de Lucienne et du docteur. M^{me} Foisy elle-même ne détachait presque pas ses regards de ce petit groupe lointain.

Lorsqu'elle vit le docteur se pencher vers Lucienne, elle cligna de l'œil à Gabrielle et lui dit tout bas :

— Gaby, ne dirait-on pas que le docteur réclame un baiser ?

— Chut ! maman, souffla Gabrielle avec une mimique expressive, nous les tenons !

De suite elle appela le jeune M. Hartley.

— Say, dear old boy, come here !

Pendant que le jeune Hartley s'approchait, Gabrielle donna congé à ses deux castors, Burnham et Cox, fils.

Et au jeune Hartley qui arrivait près d'elle, elle demanda :

— Savez-vous, mon cher James, que vous avez tout simplement l'air d'un déterré ?

— Moi ?

— Oui, vous. Asseyez-vous là près de moi, j'ai à vous faire une communication importante.

— Qu'avez-vous à me communiquer ? demanda rudement le jeune Hartley.

La jeune fille se mit à rire et demanda à son tour :

— Pourquoi, James, prends-tu avec moi une mine comme ça ?

— Qu’avez-vous à me dire ? demanda encore le jeune homme sur un ton bref et presque dur.

Gabrielle prit aussitôt un air grave, parut réfléchir une minute, puis, relevant les longs cils noirs de ses paupières et fixant sur le visage morose du jeune homme des yeux brillants et moqueurs, elle fit cette question :

— James, que penseriez-vous de Gabrielle Foisy, si vous la trouviez en tête à tête, et dans un coin sombre et reculé, avec un individu si mal réputé que le docteur Crevier ?

Le jeune Hartley tressaillit, et son regard troublé se posa sur le docteur et Lucienne.

— Voyez, ajouta Gabrielle avec un sourire mauvais, comme ils ont l’air de bien s’entendre ! Voyez-vous le vieux docteur qui se penche amoureusement... un peu trop... vers mademoiselle ?

Le jeune Hartley frissonna. Il se leva brusquement et prononça entre ses dents serrées :

— Gabrielle, vous êtes méchante !

Et, d’un pas mal sûr, il s’éloigna.

Gabrielle fit une grimace de désappointement et de colère. Elle alla retrouver sa mère.

Les invités de M^{me} Foisy avaient presque tous pris leur place à table lorsque le docteur pénétra dans la salle avec Lucienne à son bras.

Tout le monde regarda curieusement le couple.

À sa fille qui venait de s’approcher M^{me} Foisy demanda :

— Est-ce que ça va, Gaby ?

— Non, maman, ça n’a pas pris du tout... Oh ! l’imbécile !

Les yeux chargés d’éclairs de Gabrielle cherchèrent le jeune Hartley qui, à ce moment même, s’attablait près de sa mère et de M^{me} Renaud, et dans ces yeux il y avait du dédain et du mépris mêlés à l’indignation.

.....

Le café venait d'être servi, et la conversation était devenue générale et bruyante.

Lucienne se trouvait placée entre le docteur et madame Renaud. Vis-à-vis de Lucienne était Gabrielle escortée toujours du jeune M. Burnham et de Cox fils. Gabrielle bavardait et riait aussi fort que le lui permettait le timbre de sa voix ou la vigueur de ses poumons.

Et elle disait, pour être entendue de tout le monde :

— Monsieur Burnham, voulez-vous de ceci ? ... Monsieur Cox, désirez-vous cela ?... En même temps elle lançait une œillade narquoise au jeune Hartley qui, pâle et froid, sirotait lentement sa tasse de café.

Et Gabrielle poursuivait :

— Monsieur Cox, du sucre dans votre café ? ... Monsieur Burnham, du lait ?...

Puis, sans raison et sans cause, elle éclata de rire.

— Qu'est-ce qu'il y a donc de si drôle, Gaby ? interrogea M^{me} Foisy pour laquelle le gros banquier Cox avait toutes les attentions.

Gabrielle cligna de l'œil et répondit :

— Je pensais à une chose, maman.

— À quoi, Gabrielle ?

— Je me demandais si tu n'avais pas commandé un gâteau d'amour ?

Les conversations cessèrent. Les paroles de Gabrielle avaient attiré l'attention générale.

M^{me} Foisy, croyant saisir l'allusion, demanda :

— Et si nous avions ce gâteau d'amour, chérie à qui l'offrirais-tu ?

Tous les regards se posèrent sur Gabrielle. Elle prit une attitude très modeste et répondit, tandis que son regard sournois obliquait vers le docteur :

— Puisque c'est ma fête, maman, ce gâteau me devrait revenir de droit....

— C'est juste ! affirma le jeune M. Burnham qui s'éprenait de plus en plus de Gabrielle.

— Monsieur Burnham, répondit Gabrielle sur un ton grave, si l'on présentait ce gâteau je le refuserais.

— Pas possible ! s'écria le jeune homme avec ahurissement.

— Très possible, monsieur ! répliqua Gabrielle. Parce ce que, continua la jeune fille avec un sourire ironique, une autre personne plus que moi mérite ce gâteau d'amour...

— Mais alors à qui le donnerais-tu ? interrogea M^{me} Foisy qui voyait venir le coup.

— Maman ! je le donnerais à notre cher docteur !

Et Gabrielle éclata de rire en battant des mains. Mais elle s'arrêta court... Pas un rire, pas un mot n'avait été donné en réplique. Un silence glacial avait accueilli la bourde de Gabrielle. Elle demeura interloquée.

Le clergyman se pencha à l'oreille de sa digne moitié et lui murmura, avec des sourcils gravement froncés :

— Terrible girl !

Mais déjà le docteur s'était levé, pâle, mais sûr de lui.

Il promena un regard froid sur tous les invités de M^{me} Foisy ; puis, fixant Gabrielle, il annonça d'une voix lente et ferme :

— Mesdames, messieurs, j'ai le plaisir et l'honneur de vous annoncer les fiançailles prochaines de mademoiselle Lucienne Renaud avec monsieur Georges Crevier, mon neveu !

Ce fut un coup de tonnerre...

XV

Rencontre de rivaux

Dans sa chambre, bien modeste et simplement meublée d'un lit, d'une table et d'un fauteuil, Georges Crevier demeurait rêveur, triste, désespéré.

Garçon rangé et travailleur, il avait songé, dès les premières économies, à se créer un intérieur, une famille, un chez-lui. Ce rêve, depuis trois ans, était toute son ambition.

La grâce et la candeur de Lucienne, sa distinction, sa beauté, tout cela avait frappé Georges Crevier ; et, bien avant d'entrer en rapports avec la jeune fille, il s'en était épris ardemment. Il l'avait aimée de loin. Plus tard, l'occasion les avait rapprochés, lui et elle. Lucienne n'était pas demeurée insensible à l'amour qu'elle avait fait éclore, à son insu, au cœur du jeune homme. Ce garçon lui avait plu énormément, et elle l'avait aimé à son tour. Mais elle ne s'était pas prononcée, elle ne s'était pas liée ; seulement, elle avait paru donner beaucoup d'espérances à Georges. Et lui, dont l'amour se décuplait, avait pris ces espérances pour des promesses.

Plus tard encore, il était arrivé que Lucienne — pour les motifs que nous connaissons — avait feint d'oublier les amours commencées. Le jeune homme s'en était plaint. Lucienne était demeurée silencieuse et lointaine. Puis avait couru la rumeur que la jeune fille était la fiancée de James Hartley Jr. Cette rumeur avait été l'épreuve finale pour Georges Crevier que le désespoir avait abattu.

Car, sans Lucienne il lui avait semblé que l'existence ne serait plus possible. Il avait demandé l'oubli aux distractions : cela n'avait pas réussi à soulager son cœur meurtri. Il avait essayé de se prendre aux charmes d'autres jeunes filles ; mais ces autres jeunes filles lui avaient paru fades : il s'en était éloigné de suite. Alors, avait surgi l'effrayant désespoir... ce désespoir qui fait, même aux plus forts, désirer la mort !

Ce soir-là, encore, Georges Crevier était sous l'empire de ces pensées funèbres, quand une main frappa doucement à sa porte.

Le jeune homme alla ouvrir : c'était la maîtresse de pension.

— C'est une lettre pour vous, monsieur Georges !

— Merci, madame Loïselle.

Distract, le jeune homme ne regarda même pas la suscription de l'enveloppe ; et quand la femme de la maison se fut retirée, il brisa l'enveloppe et en retira un petit feuillet sur lequel trois mots magiques étaient écrits comme en lettres de feu :

« Venez ce soir ! »....

Et ces trois mots étaient de Lucienne.

Comme s'il eût été pris de vertige devant le précipice d'amour, Georges Crevier se renversa sur son lit.

.....

Ce même soir, Georges, mis dans son plus fin, la démarche très vive, ivre d'une joie qui le suffoquait presque, se dirigeait vers l'habitation de M. Prosper Renaud.

Comme il n'avait pas loin, un quart d'heure lui suffit pour atteindre la petite grille qui fermait la clôture du parterre.

La rue était plus obscure à cet endroit, parce qu'elle n'avait pour l'éclairer que les rayons d'une lampe électrique située à environ cent verges. Aussi Georges fut-il très étonné de voir un autre jeune homme, dont il ne pouvait déchiffrer la physionomie, s'arrêter également devant la grille qu'il allait pousser. Il s'arrêta court et chercha à reconnaître l'étranger. Celui-ci tournait le dos aux rayons de la lampe électrique, et le regard de Georges Crevier demeurait impuissant à mettre un nom sur les traits obscurs de l'inconnu.

Celui-ci demanda :

— Vous êtes monsieur Crevier ?

Georges fit un geste de surprise... il recula de quelques pas comme en face d'un ennemi mortel.

L'autre reprit, et Georges crut voir sur les lèvres de cet ennemi, qu'il devinait maintenant, un sourire ironique :

— Voulez-vous me permettre, monsieur Crevier, de vous rendre un petit service ?

— Quel service ! balbutia Georges.

— Celui qui vous empêchera de devenir ridicule. En même temps je vous donne ce conseil d'ami : passez tout droit votre chemin !

— Un conseil d'ami, dites-vous ? Nous ne sommes nullement des amis et nous ne le serons jamais ! ricana Georges avec dédain.

— Pardon... nous sommes amis, répliqua l'autre, par le fait que nous avons aimé la même femme !

— Nous avons aimé !... balbutia Georges très étonné.

— Mais nous ne l'aimons plus... ou mieux nous ne l'aimerons plus !

— Pourquoi ?

— Parce que cette femme... je veux dire cette jeune fille, n'est pas digne de notre amour !

— Ah !... Et Georges interdit recula d'un autre pas.

— Ce que j'ai su, surpris et vu, monsieur, continua l'autre froidement, m'a fourni la preuve incontestable que cette jeune fille ne peut pas être aimée par un honnête garçon, comme vous et moi.

— Qu'avez-vous vu ? interrogea Georges qui tremblait de tout son être.

— J'ai vu cette jeune fille — pardonnez-moi le mal que je vais vous faire car, j'ai moi-même souffert autant que vous pourrez souffrir — oui, j'ai vu cette jeune fille aux bras d'un homme sans réputation et sans honneur !

— Vous êtes certain ?... bégaya Georges qui, une main cramponnée à la clôture, l'autre à sa gorge, paraissait faire d'inouïs efforts pour ne pas tomber.

— Si j'en suis certain ?... ricana l'autre avec un profond mépris. Vous doutez donc de mes paroles ?

— Oui, à moins d'une preuve...

— Une preuve...

En même temps l'inconnu se rapprocha de Georges, pencha son visage sombre vers le sien et lui souffla ces mots terribles...

— La preuve... allez la demander à votre oncle, le docteur Crevier !

Georges bondit. Ses deux mains se levèrent comme pour saisir et étrangler celui qui lui disait de telles monstruosité. Mais il se contint. Et comme l'inconnu s'était vivement reculé, Georges, à son tour, pencha sa face crispée par la souffrance et demanda sur un ton menaçant :

— Alors, pourquoi êtes-vous ici vous-même ?

L'inconnu sourit et répondit avec un calme parfait :

— Je me rendais chez vous pour vous faire cette communication, et le hasard a fait que nous nous sommes rencontrés en face d'une maison que nous devons dorénavant éviter.

Georges baissa la tête, il était atterré. Et alors, tout un drame d'amour déçu, de colère, de désespoir, de haine, de malédictions se déroula en son cerveau malade. Il revécut ses premières amours avec la pure, la chaste Lucienne. Il entrevit le bonheur de toute une vie, et ce bonheur était emporté par un souffle. Tout s'écroulait tout à coup, lorsqu'il venait à peine d'édifier ! Et l'image de Lucienne, qu'il adorait tantôt en son cœur enivré, lui faisait maintenant horreur ! Était-ce possible ?... Il revit l'attitude étrange de la jeune fille, son éloignement mystérieux, son silence obstiné. Il l'aperçut toute parée, toute belle, toute heureuse, fiancée à un autre ! Et lui, Georges, il l'avait aimée d'un amour sans tache, éternel ! À présent, il se voyait dédaigné, rejeté, bafoué ! Puis, cette fiancée vierge, cet ange, il l'aperçut — par quelle affreuse catastrophe ! — la proie, ou mieux, peut-être, l'amante d'un homme dont toute la jeunesse n'avait été qu'orgies et débauches ! Et cet homme, il le revoyait avec épouvante : c'était l'homme auquel, lui, Georges, était venu un jour parler de son amour pour cette adorable jeune fille ; et, sans le vouloir, sans le plus petit soupçon, sans le moindre doute, il avait réveillé les appétits du vil libertin. Et ce libertin monstrueux, qui avait enlevé à Georges tout ce qu'il possédait de plus cher, de plus précieux... ce lâche, qui lui avait volé sa vierge pour la jeter dans la fange et l'abjection c'était son oncle ! Ô déchéance !... Et le jeune homme continuait de plonger, de nager dans ces horribles visions qui suppliciaient son cœur. Une voix froide le rappela tout à coup aux choses de la réalité.

— Monsieur Crevier, disait l'inconnu, si nous continuons de demeurer ici, nous finirons par être remarqués ; il vaut mieux nous éloigner.

Georges frémit et leva la tête. Il regarda l'inconnu d'un œil terne. Puis, comme un enfant qu'on vient de gronder et qui va éclater en sanglots, il bégaya :

— C'est bien, monsieur... merci !

Il s'éloigna en titubant, frappé d'ivresse par son désespoir et son horreur.

Pendant une minute l'inconnu le regarda aller avec un sourire moqueur. Puis, il poussa la grille, pénétra dans le parterre et alla sonner à la porte de M. Renaud.

.....

Georges marchait vite, et cet exercice parut, au bout de cinq minutes, calmer la tempête de ses pensées. Peu à peu il redressa la tête, affermit sa marche et parvint à donner à sa physionomie son aspect ordinaire. Mais dans ses regards chargés de lueurs éclatantes on aurait pu lire une sombre détermination...

Il sonna bientôt après à la porte du docteur Crevier.

La vieille Annette vint ouvrir et introduisit le jeune homme dans le cabinet du docteur. Celui-ci, bien enveloppé dans sa robe de chambre, sommeillait dans une chaise-longue.

Georges, en entrant, fit claquer la porte.

Le vieux docteur sursauta, frotta vivement ses gros yeux bouffis de sommeil, et demanda, surpris :

— Diable ! est-ce toi qui m'arrives ainsi ?

— C'est moi... et pour une bonne raison ! répliqua brusquement le jeune homme.

Le docteur considéra un instant son neveu avec étonnement. Il remarqua l'attitude défaite du jeune homme, son front livide et durement barré de rides, il vit les yeux rougis et dans ces yeux des lueurs d'égarement et de folie, et il regarda les lèvres pâles qui se crispaient dans un rictus sauvage, et le docteur constata que toute la personne de son neveu était haineuse et menaçante.

Alors, prenant un ton froid et autoritaire, il commanda :

— Assied-toi !

Et il s'était levé hautain et digne. Le jeune homme se sentit tout à coup gêné. Il obéit à la parole de son oncle et tomba, affaissé, sur un siège.

Le docteur, de sa voix sévère et grave, demanda :

— Que signifient, mon neveu, cette attitude étrange et ces paroles singulières ? Est-ce de cette façon qu'un neveu bien élevé pénètre chez son oncle ? Parle ! Explique-moi cette conduite, et ne me laisse pas sous l'impression désagréable que m'a causée ton entrée cavalière ! Réponds : que viens-tu faire ici ?

Georges leva son front à demi et d'une voix bredouillante répondit :

— Je viens vous demander des explications.

— Des explications ?... Quelles explications ?

— Je viens d'apprendre sur votre compte des choses terribles.

— Sur mon compte ? fit le docteur en pâlisant.

— Et sur le compte de Lucienne également.

— Hein !... elle aussi ?... ! La physionomie du docteur était livide. Ses regards exprimaient la stupeur et l'inquiétude, ses mains tremblaient, ses lèvres frémissantes ne parvenaient pas à prononcer les paroles tumultueuses qui s'y pressaient. Après un moment de silence, il parvint à articuler :

— Parle, parle... explique-toi !

Georges saisit tout son courage et répondit :

— Mon oncle, on m'a appris tout à l'heure que vous....

— Ah !... on t'a appris balbutia le docteur très inquiet.

— On m'a affirmé que vous êtes...

— Que je suis... Le docteur haletait.

— L'amant de Lucienne !

Le docteur tressaillit violemment, puis il se mit à considérer le jeune homme avec une stupeur amusée. Et tout à coup il éclata dans un rire formidable. Il tomba sur sa chaise-longue et continua de rire... mais de rire au point que les épaules et le ventre lui sautaient, que les larmes coulaient

abondamment de ses yeux... au point encore que des passants sur la rue s'arrêtèrent, curieux étonnés.

— Ah ça ! mon oncle, qu'est-ce qui vous prend ? fit le jeune homme tout étourdi par ce rire homérique.

— Ah ! mon pauvre garçon, s'écria le docteur dans un hoquet de rire... Non... laisse-moi rire encore !

Il toussa, se pâma, s'étrangla... il devint bleu de rire.

— Je vais crever de rire, Georges... hoqueta le docteur, tu m'assassines !...

— Mais... prenez vos sangs !

— Mes sangs se figent... le rire les absorbe... j'étouffe, j'étouffe !

— Voulez-vous de l'eau ?

— Non... passe-moi... cette carafe de whiskey !

Georges obéit. Il courut à une petite table dressée dans un coin de la pièce, saisit une carafe qui s'y trouvait, prit un verre et revint rapidement auprès de son oncle.

Le docteur saisit la carafe, la porta à ses lèvres et avala trois fortes lampées.

— Hem !... fit-il en retournant la carafe à son neveu, ma foi ! cette liqueur est superbe. Sers-toi, Georges !

— Non, merci. J'ai hâte de savoir la cause de votre hilarité.

— Ne m'en parle plus, parce que je sens qu'elle va me reprendre. Ah ! je n'avais jamais pensé qu'un homme pût mourir de rire ! Ma parole ! c'est assez pour que j'en fasse une maladie.

Il sourit d'un air narquois et poursuivit après une seconde de silence :

— Sais-tu, mon pauvre Georges que tu es simple ?... Oui, très simple ; je te le dis en toute vérité. Oh ! ne te fâche pas ! Laisse-moi parler d'abord. Une chose : veux-tu que je te dise de suite qui t'a si bien informé, ou mieux qui t'a si mal renseigné ?

— Comment pouvez-vous le savoir ?

— Peu importe comment ! Je le sais, et cela me suffit : c'est Gabrielle Foisy !

— Non, mon oncle. Mais vous m'étonnez grandement avec le nom de cette fille.

— Comment ! s'écria le docteur avec surprise, me serais-je trompé ? Mais alors, c'est l'autre ; ce ne peut être que celle-ci ou celui-là. Oui, oui, c'est l'autre.

— Quel autre voulez-vous dire ?

— Hartley, sapisti !

— C'est vrai, c'est Hartley qui m'a renseigné.

— Je le savais : celle-ci ou celui-là. Mais, là, procédons avec ordre. D'abord, que t'a dit Hartley ?

Georges raconta la scène qui s'était passée devant la maison de M. Renaud.

— Se peut-il, s'écria le docteur avec ironie, que tu aies avalé comme ça cette histoire ?

— Pourtant...

— Allons donc ! tu « devrais bien comprendre que c'est de la méchanceté de la part de ce fat d'Hartley. Écoute : déçu dans ses projets matrimoniaux, sûr ou plutôt redoutant que Lucienne ne lui échappe, voulant t'écarter à tout prix, il a pris l'arme de la diffamation et de la calomnie. C'est un imbécile. Il a agi comme un sot. Que Lucienne sache seulement ce qu'il a débité sur mon compte !... Ah ! je le répète que ce Hartley est un imbécile, et Lucienne n'est pas pour lui, elle ne sera jamais à lui !

— Comment pouvez-vous affirmer cela ?

— Comment, mon cher ami ? Écoute : hier soir, devant une réunion d'amis chez M^{me} Foisy où se trouvaient Lucienne, M^{me} Renaud et les Hartley, j'ai annoncé tes fiançailles prochaines avec Lucienne !

— Vous avez dit cela, mon oncle ? s'écria Georges. Et transfiguré, il courut au docteur, lui saisit les mains et dit, la voix tremblante d'émotion : mon oncle, ne vous moquez pas de moi pour vous venger de l'offense que je vous ai faite tout à l'heure !

— Quand je t'affirme que j'ai dit la vérité !

— Dites-moi plutôt que je rêve !

— Non. Je t'ai fiancé, te dis-je !

— Ô mon Dieu ! cela peut-il se faire ? Et le jeune homme considérait son oncle avec un doute persistant.

— Cela se fera.

— J'en mourrai peut-être de joie !

— Comme j'ai failli mourir de rire ?... Eh bien, non, il ne faut pas trop jubiler, tant que le but ne sera pas atteint. Il va falloir lutter encore. Tu comprends bien que Hartley ne démorda pas comme ça tout bonnement, parce que j'ai exprimé la venue d'un événement prochain. Ensuite, il y a toujours M^{me} Renaud qui n'est pas facile de conduire une fois qu'elle s'est mise à aller de travers. Mais j'ai confiance, parce que je suis sûr que Lucienne t'aime ardemment, et qu'elle ne se laissera pas unir à Hartley sans une vive résistance qui lui donnera la victoire. Et puis, tu sais, nous sommes là !...

— Ah ! mon oncle, ce que j'ai été stupide tantôt !

— Ce qui t'apprendra à l'avenir... Mais bah ! laissons ces sottises de côté ; il importe surtout de songer à l'avenir, aux luttes possibles que nous aurons à faire.

— Mais alors, s'écria tout à coup Georges, il faut que j'aille à mon rendez-vous...

Et Georges, sans réfléchir et trop impatient de revoir celle qui l'avait appelé et qu'il adorait plus que jamais, s'élança vers la porte et sortit.

D'un bond le docteur fut derrière lui et le retint.

— Es-tu fou ? dit-il. Viens ici !

— Mon oncle, je veux aller souffleter ce Hartley !

— On ne soufflette pas les imbéciles, on les méprise seulement.

— Mais il faut bien que je lui dise au moins qu'il a menti !

— Lui dire ça chez lui ?

— Oui.

— Mais il n'est pas chez lui.

— Où est-il donc ?

— Il est chez Lucienne !

— Chez Lucienne ?... rugit le jeune homme, et vous ne voulez pas....

— Non, je ne veux pas. Rentre ici !

— Mais pourquoi ne voulez-vous pas, mon oncle ?

— Parce que tu exposerai nos projets à la ruine. Non demeure. Tu verras Lucienne plus tard. Quant à Hartley, je l'arrangerai moi-même et de la bonne façon. Pour nous, il s'agit dès à présent de concerter nos plans de campagne et préparer la lutte pour la victoire finale. Tu peux être tranquille, cette lutte ne sera ni terrible, ni longue, et j'en serai l'âme et l'arme. Tout ce que je te demanderai, sera de suivre mes conseils et d'avoir pleine confiance en moi, à ces conditions je te promets Lucienne !

— Vous me la promettez ? Le jeune homme chancelait sous la joie nouvelle qui l'envahissait.

— Oui, Georges, je te la promets ta Lucienne !...

XVI

Le calvaire de Lucienne.

C'était bien le jeune Hartley que Georges Crevier avait rencontré devant la grille du parterre de M. Renaud ; et c'était le jeune Hartley qui, après avoir jeté la honte et le déshonneur sur Lucienne, allait ensuite frapper à sa porte. Certes, ce n'était pas par pure méchanceté que le jeune Hartley avait prononcé devant Georges Crevier les paroles affreuses ; il avait été emporté par la jalousie et l'ardeur d'une jeunesse irréfléchie. Georges le gênait... il avait voulu écarter ce fâcheux, ce rival peut-être dangereux, et la calomnie avait été la première arme à sa portée. Et, toujours irréfléchi, le jeune fou était aller frapper à la porte de celle qu'il venait de diffamer.

Tout ce lendemain de fête, Lucienne l'avait vécu comme en un rêve. L'événement annoncé par le docteur avait ouvert à la jeune fille des horizons pleins de soleil. Elle se sentait remontée d'un abîme profond dans lequel elle avait glissé peu à peu chaque jour. Et, après la mort entrevue, cette vision de vie nouvelle la transportait d'une joie céleste. À Dieu son âme chantait des actions de grâces. Toute cette journée elle la passa en des projets d'avenir et de bonheur. Et, le soir venu, ce fut avec une impatience fébrile qu'elle attendit ou mieux qu'elle guetta l'arrivée de l'aimé.

La joie de Lucienne, son impatience n'avaient pas manqué de frapper les regards observateurs de M^{me} Renaud.

Comme toujours, c'était dans le salon que se trouvaient réunis M. Renaud, sa femme et Lucienne. Mais depuis quelques mois l'intimité avait disparu entre ces trois êtres. M. Renaud demeurait toujours renfrogné et sombre. M^{me} Renaud affectait le calme et l'assurance ; car son autorité incontestable et incontestée lui assurait la suprématie de la force. Lucienne demeurait à l'écart, craintive et malheureuse. Jamais un mot de bienveillance, jamais un regard tendre, jamais un sourire n'était échangé entre les trois membres de cette famille. C'était une contrainte continuelle.

Mais ce soir-là — le soir de ce jour où Lucienne avait écrit à Georges Crevier « Venez... » — la jeune fille était souriante. Elle paraissait avoir oublié la scène terrible qu'avait faite M^{me} Renaud au retour de chez les Foisy. Cela était du passé, et Lucienne à cette heure tenait sa pensée fixée sur l'avenir. Aussi, dès après le souper, la jeune fille s'était mise au piano, au grand ébahissement de M. Renaud, et elle avait joué les airs que celui-ci aimait le mieux. L'instrument, après avoir été si longtemps silencieux, lançait sous les doigts souples de la musicienne des notes joyeuses dont pouvaient s'étonner les échos paisibles du salon. Et Lucienne jouait... jouait... De temps à autre elle chantait à ravir un couplet d'une romance amoureuse. M. Renaud demeurait en extase. M^{me} Renaud n'osait rien dire, mais ses lèvres exprimaient des sourires mystérieux tandis qu'elle écoutait la joyeuse musique. Parfois, elle applaudissait un morceau qui lui plaisait, pendant que M. Renaud disait :

— Répète donc ça, petite, c'est joli !

Et Lucienne répétait.

— Pourquoi, chérie, demanda une fois M^{me} Renaud, ne joues-tu pas une marche nuptiale ?

Enhardie par les espérances que lui avait données le docteur Crevier, et bien plus encore par la venue prochaine de celui qu'elle adorait et dont elle pourrait réclamer la protection, Lucienne répondit à sa tante :

— Parce que le temps n'est pas venu ; nous n'en sommes qu'aux fiançailles !

Et sitôt dit, Lucienne attaqua une marche alerte et vive.

Un éclair de fureur déchira la prunelle de M^{me} Renaud, et celle-ci allait peut-être apostropher l'audacieuse jeune fille, lorsque le timbre de la porte d'entrée résonna fortement.

Lucienne s'arrêta net. Dans un élan d'espoir et d'attente elle ne put s'empêcher de prononcer ce nom si cher :

— Georges !...

M. Renaud se leva pour aller recevoir le visiteur.

— Et Lucienne attendit, haletante.

Le sourire mystérieux de M^{me} Renaud parut s'amplifier.

Deux minutes plus tard, M. Renaud reparut précédant un jeune homme.

À cette vue Lucienne jeta une sourde exclamation de désappointement, elle pâlit et s'affaissa sur un siège près du piano.

Le jeune homme introduit par M. Renaud était le jeune M. Hartley.

Pas un mot, pas même un regard ne fut échangé entre la jeune fille et Hartley.

M^{me} Renaud jeta à Lucienne un regard foudroyant. Mais elle fit de suite un effort sur elle-même pour se montrer bienveillante et aimable auprès du visiteur. Elle essaya d'établir la conversation entre celui-ci et sa nièce ; mais Lucienne demeurait obstinément silencieuse, indifférente et lointaine. Elle avait pris un livre sur un guéridon et paraissait très absorbée dans sa lecture.

M^{me} Renaud écumait.

Plus loin, M. Renaud assis en un fauteuil et le dos tourné aux autres personnages, lisait son journal.

Une fois, M^{me} Renaud demanda à Lucienne de faire un peu de musique. La jeune fille répondit qu'elle était très fatigué, et elle poursuivit tranquillement sa lecture.

L'indignation fit verdir M^{me} Renaud.

Puis ce fut une gêne atroce entre le jeune Hartley et la tante de Lucienne. Le jeune anglais, peu causeur de sa nature, ne disait pas un mot ; et M^{me} Renaud avait, à ce moment, épuisé tous les sujets possibles de conversation.

Et le silence terrible se prolongeait.

Lucienne lisait toujours.

M. Renaud dormait.

M^{me} Renaud et le jeune Hartley s'agitaient sur leur siège respectif, se regardaient par coups d'œil furtifs et raides, rougissaient, blêmissaient, devenaient stupides.

À la fin, tout à fait décontenancé, le jeune M. Hartley prit congé.

M^{me} Renaud alla le reconduire à la porte. Elle souffla à l'oreille du jeune homme quelques encouragements et quelques espoirs, ajoutant :

— Ayez confiance en moi !

Et le jeune Hartley s'en alla, mortifié et très découragé.

Alors, ce fut une tigresse, et non une femme, qui se rua dans le salon.

M. Renaud sauta en l'air, échappa son journal et demeura hébété.

Lucienne resta calme et fière.

Et M^{me} Renaud hurlait :

— Sotte fille ! Idiote ! Fille de rien !... Le gros poing de M^{me} Renaud menaçait le visage tranquille de la jeune fille.

— Ah ! c'est ainsi, ajouta la tante exaspérée, que tu me fais de ces affronts, après toutes les bontés et les tendresses que j'ai eues pour toi ! Sans cœur que tu es !... Et tu n'as pas honte ?... Qu'est devenue cette gratitude dont tu ne cessais de me rabattre les oreilles ?... Que sont devenues toutes ces promesses d'obéissance que tu m'as faites maintes fois ?... Mais réponds donc !... Dis-moi donc s'il te reste un peu de cœur ! Tu ne parles pas ?... Ah ! oui, tu pleures maintenant... c'est pour mieux te moquer de moi ! Eh bien ! prends ça, ingrate !

Et d'un geste violent M^{me} Renaud appliqua un brutal soufflet sur la joue droite de la jeune fille.

La pauvre orpheline s'affaissa davantage et ses pleurs redoublèrent.

M. Renaud poussa un cri :

— Mélanie, pas de ça !

M^{me} Renaud bondit jusqu'à son époux, croisa les bras sur sa vaste poitrine et vociféra :

— Prosper, veux-tu te mêler de ce qui te regarde ?...

Ce fut assez pour le pauvre M. Renaud qui, tremblant, retomba dans son fauteuil et demeura coi. Le geste menaçant de l'épouse furieuse avait suffi.

Les paroles de M. Renaud avaient paru accroître la rage de sa conjointe.

Elle revint vers Lucienne, la saisit par un bras, la secoua violemment et cria :

— Vas-tu te révolter sans cesse contre ma volonté ?

Lucienne leva son visage humide de larmes, et sur sa joue apparut une légère blessure faite par les bagues de M^{me} Renaud.

— Que voulez-vous donc de moi ?

— Tu le sais, et je ne répéterai pas la même chose toute ma vie. Je veux que tu épouses le jeune Hartley.

— Je ne peux pas.

— C'est-à-dire que tu ne veux pas... mais moi, je veux, entends-tu ?

Lucienne se leva pour s'éloigner et gagner sa chambre.

M^{me} Renaud la saisit aux poignets.

— Tu ne t'en iras pas sans m'avoir donné une réponse définitive.

— Je vous l'ai donnée ma réponse.

— C'est l'autre que je veux : la promesse que tu épouseras Hartley.

— Jamais !

— Eh bien ! je te briserai !

Elle serra les poignets de la jeune fille à les casser.

— Vous me faites mal, ma tante, gémit la malheureuse jeune fille.

— Tant mieux. Je te dis que je te briserai. Épouseras-tu Hartley ? Parle ! Je te donne une minute pour te décider.

— Donnez-moi huit jours !

— Jamais. C'est de suite... Allons ! réfléchis, j'attends !

Lucienne se tordit sous la douleur de ses poignets, puis faisant un effort inouï, elle prononça, ou plutôt elle balbutia d'une voix indistincte :

— Je vous obéirai, ma tante...

— Tu l'épouseras ?

— Oui

Lucienne, à bout de force, chancela, sa tête tomba en arrière, elle ferma les yeux... M^{me} Renaud la porta sur un divan sur lequel elle la déposa tendrement avec ces paroles hypocrites :

— Pauvre chérie, c'était si facile de s'entendre...

Elle posa ses lèvres encore écumeuses sur le front livide de la jeune fille que ce sacrifice tuait.

XVIII

Le concours

Pour ce concours les jeunes filles de la paroisse de Saint-Sauveur avaient à l'unanimité choisi Gabrielle et Lucienne.

La première avait accepté avec toute la vivacité de son esprit et avec sa vanité immense. Lucienne, s'était reculée devant la tâche ; mais on l'avait, pour ainsi dire, forcée de faire la lutte à Gabrielle. Et dès le jour même les deux adversaires s'étaient mises à l'œuvre.

Dès ce jour aussi, les paris avaient commencé et l'on disait que les plus gros parieurs s'étaient rangée du côté de Gabrielle.

Depuis huit jours Lucienne faisait quête à domicile ; les dollars pleuvaient dans la sacoche de cette douce et séduisante jeune fille. On savait que la quête était faite pour aider aux œuvres de la paroisse, et l'on était généreux. On était en même temps curieux sur l'issue de cette quête et de savoir quelle serait la bourse gagnante. Lucienne, fille modeste, travaillait donc pour une œuvre de charité, et non pas pour la vaine gloire d'une popularité éphémère. Et sa quête grossissait.

Gabrielle, de son côté, ne restait pas inactive. Car elle voulait la gloire... la gloire seulement ! Aussi s'était-elle arrangée, ou mieux ses admirateurs s'étaient-ils entendus pour lui faire une réclame assourdissante dans la Presse, les théâtres, les salons, les cafés, partout. Et en moins de huit jours le nom de Gabrielle allait de bouche en bouche, sa photographie passait de mains en mains, et la pluie d'or tombait... ruisselait ! Du moins, tel le disaient les admirateurs. Ils disaient encore que Gabrielle, après huit jours de quête, avait atteint le chiffre superbe de dix mille dollars. Sa popularité croissait de moment en moment. Et l'on disait aussi que Gabrielle n'avait pu suffire à une correspondance formidable, et qu'il avait fallu plusieurs secrétaires pour empiler les chèques des gros messieurs, pour adresser les

remerciements. Pour tout dire, c'était une passion qui s'était déchaînée autour du nom de Gabrielle Foisy.

Pauvre Lucienne... hélas ! Son nom, sa personnalité, oui, toute sa petite personne exquise demeurait dans l'ombre et l'obscurité. Oh ! elle ne manquait pas d'amis... mais toute son œuvre charitable se faisait et se poursuivait sans bruit, sans réclame, sans ostentation.

Quelques jours après le début de ce concours, Lucienne avait reçu de James Hartley, Jr, un chèque pour la somme de \$500.00 et les meilleurs souhaits du jeune homme. Il faut dire ici que le mariage avait été remis à janvier pour la raison que la jeune fille, très occupée par sa quête, ne pouvait se préparer comme elle l'entendait pour ce grand événement.

En recevant ce chèque de \$500.00 elle demeura surprise et froissée en même temps. Par un sacrifice inouï elle avait accepté la main du jeune Hartley, et elle s'était engagée vis-à-vis d'elle-même à faire tous ses devoirs d'épouse, mais pas plus.

Or, le chèque de Hartley lui parut envoyé dans un but de séduction, séduction en ce sens que Hartley voulait peut-être s'attacher Lucienne par la reconnaissance. La jeune fille comprenait qu'en acceptant ce chèque elle se liait par un devoir de gratitude au jeune homme, et ce devoir de gratitude serait pour elle une reddition de soi-même à toutes les avances du futur époux. Il sembla donc à Lucienne qu'il y avait là un piège, et elle ne voulut pas s'y prendre. Elle n'aimait pas Hartley, elle ne pouvait l'aimer, et lui, connaissant les sentiments de la jeune fille, sentait que son existence future serait purement conventionnelle. Cela ne lui suffisait pas : il aimait Lucienne et voulait en être aimée, et il avait pensé que les attentions, les petits cadeaux pourraient peut-être briser la glace entre elle et lui. Oui, il pensait que Lucienne reconnaissante serait un jour forcée de sortir du cercle de la politesse froide, de la réserve, des conventions sociales, pour s'abandonner à son mari ; et lui, alors, pourrait profiter de cet abandon pour conquérir sa femme tout à fait !

Mais non, Lucienne ne se laisserait pas tromper ! Elle deviendrait l'épouse de Hartley, mais elle ne se donnerait pas ! Elle marchait vers ce mariage comme si elle eût marché à la mort. Tout ce qu'elle avait de vie en elle, elle l'avait donné à Georges Crevier ! Et même avec toute la gratitude

qu'elle pourrait avoir pour Hartley, elle ne pourrait jamais lui donner un cœur... ce cœur, elle l'avait donné pour toujours.

Elle retournerait donc le chèque de \$500. Elle le retournerait avec ces mots qu'elle écrivit un peu plus tard, après une longue méditation :

« Monsieur ».

Je reçois votre chèque pour une somme de \$500.00. Je vous le retourne pour la raison suivante et pour d'autres considérations que je dois vous taire : j'ai accepté de faire une quête pour une œuvre paroissiale et religieuse. Je comprends que, accepter de l'argent que je n'ai pas sollicité, ne serait pas remplir ma tâche consciencieusement. Je retourne donc ce chèque que j'aurai l'avantage peut-être, de solliciter de vous un peu plus tard.

« Lucienne ».

Et elle mit la lettre et le chèque sous enveloppe.

Le soir du 27 décembre était le terme du concours.

Dans l'immense salle paroissiale, enguirlandée, pavoisée, illuminée sous une gerbe de feux électriques, une foule considérable se pressait. On avait installé des comptoirs de charité, des buffets, des jeux de hasard, des tirages au sort, des roues de fortune, etc. etc.

Des demoiselles très jolies — et il n'en manque pas dans notre belle race canadienne-française — accompagnées de jeunes hommes élégants, parcouraient la foule avec des objets quelconques sur lesquels on choisissait un numéro pour le tirage au sort. Les sous et les dollars tombaient de tous côtés. Pas un gousset qui restât sourd à l'appel ! Pas une main qui refusât l'obole aux sourires des belles demoiselles ! Et dans le brouhaha des allées et venues, des appels, des rires, des chants de fête, Lucienne et Gabrielle chacune de son côté, allaient ça et là au travers de cette foule animée, bruyante, joyeuse, sollicitant l'aumône. Là encore, c'était la pluie d'argent, la tombée des billets de banque. Et sur toutes ces têtes, ces joies, ces luttes amicales, ces rivalités honnêtes, planaient des airs de fanfare et d'orchestre.

À une extrémité de la salle, une large estrade s'élevait dans un éblouissement de lumières et parée des couleurs françaises et britanniques, et sur l'estrade une fanfare jouait des airs canadiens.

Tous les personnages de notre récit se trouvaient ce soir-là mêlés à la foule heureuse. Jusqu'au long et maigre révérend Hibbard — par quel prodige ? — qui promenait par-ci, par-là ses longues guêtres. Et M^{me} Hibbard, pas morose du tout, quoi qu'en eût pensé le long révérend, avait l'air de s'amuser énormément.

Les Hartley étaient là également. Le jeune Hartley avait, un moment, accompagné Gabrielle dans sa quête... il avait même échappé un chèque, presque sous les yeux de Lucienne, dans la sacoche de la folle fille qui riait, riait... à toutes choses et à tous venants. Et Lucienne avait vu le chèque glisser... Et cette indélicatesse du jeune Hartley avait vite fait le tour de la salle ! Tout le monde savait déjà qu'un fort beau chèque était tombé par mégarde — n'étais-ce pas plutôt par revanche ? — dans la jolie sébile de Gabrielle, et que ce chèque avait été échappé par la main du jeune Hartley ! On se demandait ce que la future du jeune homme devait penser d'une telle offense ! Naturellement, les cancans s'étaient mis à faire, eux aussi, le tour de la foule !

Or, Lucienne avait simplement souri au geste du jeune Hartley. Elle comprenait le motif de cet acte de son futur de qui elle n'avait pas encore sollicité l'obole ; et comme la clôture du concours approchait, le jeune Hartley, pensa-t-elle, avait voulu faire voir son mécontentement et sa déconvenue de ne pouvoir contribuer à la victoire de Lucienne. C'était donc une toute petite vengeance ! Et Gabrielle en riait à mourir, avec son nouveau compagnon quêteur qui n'était autre que le jeune M. Burnham.

On voyait aussi Cox et Fils dans la turbulente foule.

Le gros banquier avait passé toute la veillée avec M^{me} Foisy à son bras ; ils allaient d'un comptoir à un autre, d'un buffet à une roue de fortune, et encore... On disait, à qui voulait entendre, que M. Cox avait conté fleurette à M^{me} Foisy ! Une chose sûre, la veuve du notaire rayonnait !

Quant au digne fils Cox, nous ne savons qu'une chose : tiré, ce soir-là, à seize épingles, dame ! il regardait...

Tout près de l'estrade, M^{me} Renaud entretenait M. et M^{me} Hartley, et à tout instant elle ne manquait pas d'aiguillonner l'attention de ses amis par ces paroles vingt fois prononcées :

— Voyez donc Lucienne...

Mais la vilaine rumeur, qui avait dit que le jeune Hartley prodiguait ses chèques et ses billets de banque à Gabrielle, avait fait verdier M^{me} Renaud.

— Oh !... la petite sotte, pensait-elle en regardant Lucienne avec un œil courroucé, elle n'a pas fini avec moi !...

Donc, de tous nos personnages il ne manquait que ce bon M. Renaud. Pourquoi cette absence en un événement pareil ?... Nous ne saurions expliquer ce fait... Mais assurément M. Renaud devait avoir ses raisons.

Et le docteur Crevier !... Nous allions l'oublier... Oui, il était là le docteur, très élégamment sanglé dans une redingote toute flambant neuve. Il se tenait avec son neveu, pas bien loin de l'estrade, et tous deux suivaient Lucienne de leurs regards admiratifs.

Soudain un coup de clochette retentit.

L'un des organisateurs de la soirée monta sur l'estrade et annonça que les concurrentes n'avaient plus que dix minutes pour terminer leur tâche.

Il se produisit aussitôt un remue-ménage extraordinaire : l'immense foule se disposa en deux camps, l'un pour Lucienne, l'autre pour Gabrielle. Mais le camp de celle-ci était sans contredit, le plus fort : près des deux tiers de la salle s'étaient rangés sous la bannière de Gabrielle. Ce fut dès lors une véritable lutte de dollars contre dollars !

Le jeune M. Hartley, saisi de remords peut-être, s'était élancé vers Lucienne pour lui donner le dernier coup d'épaule. Malheureusement, il fut devancé par Georges Crevier. Celui-ci murmura à l'oreille de la jeune fille :

— Lucienne, vous gagnerez, j'en suis sûr !

— Merci, Georges. Elle ajouta en rougissant : Il est une autre victoire que je voudrais gagner...

Alors une voix murmura derrière elle :

— Vous gagnerez l'autre également, mademoiselle !

Lucienne en se retournant, reconnut le docteur Crevier, qui laissa tomber un chèque dans la sacoche de la jeune fille.

— Merci, répondit Lucienne avec un sourire reconnaissant. Et, accompagnée de Georges, elle se remit à sa quête.

Le jeune M. Hartley s'était de nouveau vengé en rejoignant Gabrielle qui, sans façon, demanda au jeune M. Burnham d'aller quelque part voir si Gabrielle était là !

Et les dollars pleuvaient toujours ! Les paris grossissaient ! On discutait... souvent très fort et très haut ! Déjà on proclamait Gabrielle gagnante avec \$20,000, au moins.

De son coin M^{me} Renaud observait Lucienne avec ses regards d'hyène. Elle avait surpris Georges Crevier coupant le fil au jeune Hartley. Elle avait frémi. Un étourdissement avait même failli la renverser. Un sourd grondement... ou mieux un rugissement s'était fait jour entre ses dents serrées :

— Petit gueux, va !...

Et si les regards de M^{me} Renaud avaient eu la puissance d'anéantir, Georges Crevier fût tombé sur place ; car les regards de M^{me} Renaud à cette seconde avaient été simplement deux lames aiguës !

Mais s'il n'y avait eu qu'elle en cause, passe encore ! Mais non... les Hartley avaient vu, eux aussi, le manège de Georges Crevier, la déconfiture presque de leur fils, et un peu à l'arrière la grosse et bonne figure toute réjouie du docteur. Cela avait été pour eux une douche effroyable !

M^{me} Renaud, pour parer à l'horreur de cette vision, avait essayé tout l'artifice d'une conversation engageante et détournante, mais M. et M^{me} Hartley étaient demeurés très froids, très secs, très hautains, et ils avaient gardé avec M^{me} Renaud défaillante un silence de sépulcre !

Les dix minutes annoncées s'écoulaient rapidement. Les deux camps s'agitaient comme une mer en furie que soulèvent les vents monstrueux du vieil Éole, lorsque pour la seconde fois la clochette retentit.

Si bruyant l'instant d'avant, si tourmentée, la salle se statufia pour ainsi dire, et tout les regards se fixèrent ardemment sur l'estrade. Là devant une table, les juges du concours venaient de prendre place.

Vers l'estrade Gabrielle et Lucienne, s'avançaient : Gabrielle, rieuse et sautillante ; Lucienne, fière et digne.

La curiosité et l'anxiété régnait dans tous les esprits. La première bourse déposée fut celle de Gabrielle. On compta chèques billets de banques, monnaies... on additionna. Les yeux de l'auditoire semblaient fascinés. On retenait toutes les respirations, on avançait toutes les têtes, toutes les oreilles allongeaient avec effort !

Le juge-président se leva et dit :

— Première bourse : mademoiselle Gabrielle Foisy \$17,640.

Des applaudissements formidables éclatèrent. Des hurrahs s'élevèrent. Des cris de victoire retentirent. Des bravos, des coups de sifflet, des trépignements, des chapeaux balancés avec fureur ou ivresse, un véritable charivari se déchaîna. La fanfare attaqua une marche alerte. On s'empressait aussitôt auprès de Gabrielle, on l'entourait, on la félicitait, on la choyait, on se l'arrachait...

Cependant les juges faisaient maintenant le compte de la bourse apportée par Lucienne. Et, chose curieuse, ce décompte prenait aux juges plus de temps que pour celui de Gabrielle. Une nouvelle curiosité saisit les spectateurs, et le silence se rétablit.

Les juges comptaient depuis longtemps. Cela allait-il finir ?... Une inquiétude commençait à pénétrer l'esprit des vainqueurs de l'instant d'avant, de ceux qui avaient chanté la victoire. Et les juges qui additionnaient sans cesse des masses de billets de banque, des chèques, des piles de monnaie blanche... Un frisson secoua la salle. Gabrielle venait de pâlir en entendant ces paroles prononcées pas loin d'elle :

— Diable ! il y a bien cinquante mille dollars dans cette bourse !

Le juge-président se leva de nouveau. À ses lèvres on voyait un sourire que les spectateurs ne pouvaient définir.

Le silence se fit solennel lorsque le juge parla :

— Mesdames, messieurs, la deuxième concurrente, mademoiselle Lucienne Renaud...

L'un des juges l'interrompit pour lui murmurer à l'oreille quelques paroles.

Le président sourit d'avantage et reprit :

— J'allais faire un oubli dans le compte de la bourse présentée par M^{lle} Renaud : c'est un chèque du docteur Crevier pour la somme de \$10 000, qui, ajoutée à la quête, donne, pour M^{lle} Renaud, la somme totale de \$30,500...

Chose étrange : pas un applaudissement, pas un mot, pas un bruit, les spectateurs regardent les juges comme s'ils n'ont pas bien compris. Ils paraissent médusés ou incrédules. Puis tous les regards se reportent sur Lucienne très souriante.

Le président répète :

— Trente mille cinq cents dollars ! M^{lle} Renaud est gagnante !

On ne pourrait décrire avec toute sa réalité la scène qui suivit, ce fut une tempête, un ouragan, un remous formidable dans la foule compacte, des roulements de tonnerre...

Les cuivres de la fanfare vibrèrent au-dessus de ce déchaînement avec l'air favori « Vive la Canadienne ».

À présent le docteur Crevier et Georges protègent Lucienne contre la foule qui se presse hurlante. Chacun veut la voir, la féliciter, lui serrer la main...

Dans un jeu de lumière et un décor de fleurs la photographie de Lucienne apparaît au fond de l'estrade. Un nouveau tonnerre éclate, roule, se répercute. Et la masse agitée de folie se précipite encore vers Lucienne...

Malgré le triomphe de sa nièce, M^{me} Renaud était sombre. Sombres aussi M. et M^{me} Hartley. Oh ! si leur fils se fût trouvé à ce moment auprès de la belle et glorieuse concurrente !...

Pendant que Lucienne est fêtée, Gabrielle, à l'écart avec le jeune Hartley et quelques personnages qui, dans la défaite, demeurent près de leur héroïne, Gabrielle, disons-nous, bleuissait de dépit et de rage. Oh ! comme il avait été court son triomphe ! Quelle chute... après avoir été lancée jusqu'aux nues !... Oui, Gabrielle enrageait ! Mais il lui restait au moins le droit de se venger du succès de sa rivale !

Aussi, ce fut avec un sourire entendu, bien étudié, que la jeune fille dit assez haut pour être comprise du plus grand nombre possible :

— Good heavens ! peut-on recevoir ainsi des chèques de dix mille dollars rien que pour un sourire !

À ces mots entendus, le jeune Hartley frissonna.

Une personne dans l'entourage de Gabrielle prononça :

— Avec ça que le vieux docteur n'est pas si vieux qu'il en a l'air !...

— Et il ne se paye pas avec des prunes sèches ! fit un autre personnage dans un éclat de rire.

Hartley, d'un geste brusque et impérieux, imposa le silence.

Gabrielle le regarda avec étonnement.

Le jeune homme promena autour de lui un regard froid et prononça lentement ces paroles :

— Mademoiselle Renaud ne sera pas ma femme... et, cependant, je me porte garant de son honneur !

Et sans prendre le temps de juger de l'effet de ses paroles, le jeune Hartley s'éloigna d'un pas sec et sortit de la salle.

Lucienne continuait de recevoir les honneurs de la fête !

XIX

L'abdication

Après Noël, les derniers jours de l'année de 19... s'étaient bien vite écoulés. Puis le nouvel an s'était passé tristement chez M. Renaud, surtout après l'incident survenu au retour de la messe. À l'église, où Lucienne avait accompagnée M. et M^{me} Renaud, Georges Crevier l'avait regardée, tous deux s'étaient fait un petit signe amical, et au sortir de la messe le jeune homme n'avait pas osé s'approcher de l'orpheline, et il l'avait laissée s'en aller avec l'oncle et la tante. Mais il n'était pas midi que Georges, voulant à tout prix souhaiter la bonne année à celle qu'il espérait encore avoir pour femme, venait sonner à la porte de M. Renaud avec l'espoir que Lucienne viendrait le recevoir. Il joua de malheur : ce fut la tante qui se présenta.

— Ah ! c'est vous... dit assez rudement M^{me} Renaud. Vous n'avez pas de chance pour un premier de l'an, Lucienne est allée en visite chez des amies... Hélas ! oui, des amies où elle dînera, où probablement elle finira la journée. Mais si vous voulez repasser demain... après-demain, ou jamais... Hein ! n'est-ce pas ?... Ça nous fera bien plaisir !...

M^{me} Renaud avait débité « ces souhaits d'heureuse année » tout d'un bout, sans prendre vent, puis elle avait repoussé la porte.

Georges n'avait pas eu le temps de mettre une syllabe entre deux des paroles de M^{me} Renaud, et il s'était éloigné brûlant d'indignation.

Et Lucienne avait tous vu et tout entendu derrière un coin de rideau...

Le mois de janvier s'était écoulé bien long, bien sombre. Georges Crevier n'avait pas « repassé ». Le jeune Hartley n'était pas revenu chez les Renaud après le concours. M^{me} Hartley ne s'était pas montrée non plus. Et trois fois M^{me} Renaud voulant avoir une explication était allée rue de L'Esplanade ; mais chaque fois on avait répondu que M^{me} Hartley était absente.

Et la pauvre M^{me} Renaud dépérissait... c'était bien assez aussi ! Quoi ! ce mariage tant caressé, tant travaillé, allait-il s'évanouir en fumée ?... La haute situation sociale et la fortune entrevues, ces deux rêves si longtemps vécus, oui, allaient-ils eux aussi demeurer de simples rêves ?...

M^{me} Renaud ne savait qu'imaginer pour remettre la poêle au feu. Et elle attendait, elle espérait toujours un peu... Quoi ?... Le hasard... n'importe quoi... qui ferait remonter le poisson sur l'eau !

Et pendant qu'elle attendait, Lucienne, elle, espérait en attendant aussi que la divine Providence arrangeât les choses pour le plus grand bonheur de tous. Et avec l'attente, février était venu, puis le Carême et, enfin, l'aurore de Pâques.

Pâques !... et Lucienne au tréfonds d'elle-même chantait : RESURREXIT SICUT DIXIT ! ALLELUIA ! ALLELUIA ! ...

Car elle avait reçu du docteur Crevier ces mots laconiques, mais expressifs :

« Ne vous inquiétez pas... Il vit... Il vous aime... C'est pour Pâques !... »

Et Lucienne avait compris, elle avait deviné tout au moins, elle avait espéré davantage, elle avait chanté encore : ALLELUIA !...

Il faut dire aussi que la jeune fille avait travaillé durant ces longs jours d'hiver... elle avait pour ainsi dire tissé peu à peu et de longue main le voile de l'hyménée.

Et cela avait commencée ainsi : vers la mi-janvier l'humeur de M^{me} Renaud s'était quelque peu améliorée. Comment ? Pourquoi ? Mystère !... Mais l'événement s'était produit. Et il y avait bien quinze jours que la tante acariâtre n'avait pas adressé la parole à sa nièce, quand, un soir, au salon, elle avait tout à coup demandé à Lucienne :

— Que lis-tu là, chérie ?

— Je lis l'Histoire du Canada, ma tante, par Garneau.

— Est-ce bien intéressant ?

— Au plus haut degré. Est-il Histoire plus intéressante que celle de son pays, de sa race ?... Et puis, cela est si bien raconté, on y sent tellement,

l'accent de la vérité, de la véracité et le souffle du plus pur patriotisme ! Car ce Garneau c'était un historien, un érudit et un patriote !

Et elle se mit à lire à haute voix un passage de cette époque où l'exécrable Craig ne cessait de molester les Canadiens. De cette époque où Monseigneur Plessis, grand et vénérable prélat, défendait pouce à pouce le terrain des prérogatives religieuses qu'empiétait le soldatesque anglais. C'est à cette époque, comme à bien d'autres, sous ce « Règne de la Terreur » qu'on put voir la belle et héroïque résistance de ces descendants de la plus grande des races ! Et à mesure que Lucienne lisait, M^{me} Renaud admirait, s'extasiait... Et si la jeune fille s'arrêtait pour reprendre haleine, la tante disait aussitôt :

— Continue, chérie, c'est vraiment beau !...

Bref, durant plusieurs soirées Lucienne avait lu à haute voix toute l'Histoire du Canada, et M^{me} Renaud, pour la première fois peut-être, apprenait qu'il y avait encore en ce Canada une race fière, forte, vaillante, et toujours française ! Ah ! si notre Histoire — pas bien vieille, pas bien longue encore, c'est vrai, — mais si héroïque, si sublime, était mieux apprise et plus connue... que de défections évitées... que de fuyards rentrés au camp ?

Mais Lucienne ne s'en était pas tenue à la seule Histoire du Canada ; elle avait, après, passé à l'Histoire de la belle et noble France. Elle s'attardait aux principales époques, elle peignait les grands hommes et les femmes supérieures de la race française. Elle louait leur culture, elle rapportait leurs paroles fières ou spirituelles, elle racontait mille anecdotes pigées ça et là, et en toutes occasions elle faisait ressortir la supériorité de la race. Et chaque fois qu'elle pouvait saisir une admiration quelconque chez sa tante, la jeune fille battait le fer chaud. Elle rappelait de suite que la race canadienne n'était ni plus ni moins qu'une sœur cadette... mieux que cela, une fille de la grande nation française. Et de suite elle avait des noms canadiens tout prêts, des faits, des dates, des gestes de nos personnages historiques. Et M^{me} Renaud admirait toujours !

Puis, Lucienne passait aux grands esprits français de la littérature et des arts, elle émerveillait sa tante par le génie de la race et aussitôt elle profitait du moment pour faire remarquer :

— Ce n'est pas étonnant, ma tante, que nous ayons parmi nous des historiens, des journalistes, des érudits, des poètes, que sais-je ? Quand on descend d'une telle race il faut bien hériter de quelque chose de cette race !...

Et elle citait nos écrivains : Crémazie, Fréchette, Chapman, Lemay, etc. etc... tous ceux-là qui ne cessaient de veiller à la conservation du génie de la langue, à la garde de l'esprit de la race !

Enfin, Lucienne avait fini par faire reconnaître à sa tante que la race française du Canada n'était nullement inférieure aux autres races, et que tout canadien pouvait porter très haut sa tête normande et parler très fort son admirable langue, quand un dimanche soir — c'était le dimanche de la Passion — la sonnerie de la porte vibra pour la première fois depuis près de trois mois.

Ce fut une surprise.

M. Renaud, qui ne se lassait pas d'écouter Lucienne, grogna un juron de se voir ainsi dérangé et sortit du salon pour aller voir l'importun qui venait ainsi troubler leur tranquillité.

Mais en face du visiteur il demeura stupide d'étonnement : C'était le jeune Hartley !

Il parvint néanmoins à se remettre assez pour dire au jeune homme que M^{me} Renaud et Lucienne étaient au salon.

Le jeune Hartley s'y dirigea pendant que M. Renaud, tout perplexe, refermait la porte.

Puis il allait suivre le visiteur, lorsque la sonnerie vibra de nouveau.

— Diable ! murmura M. Renaud, est-ce la soirée aux surprises ?

Il attendit un instant avec l'air de se demander s'il allait ouvrir ou non.

Enfin il se décida pour l'affirmative.

Cette fois M. Renaud recula d'ahurissement : le nouveau venu était Georges Crevier.

— Diable ! diable ! pensa M. Renaud, cela se complique... et je ne serais pas étonné qu'il y eût du grabuge dans la boutique !

Georges expliqua qu'il voulait avoir un entretien avec M^{me} Renaud et Lucienne.

Tout comme à Hartley M. Renaud indiqua le salon.

Et M. Renaud se disait :

— Il va se passer quelque chose pour sûr... gare à Mélanie !

Après avoir réfléchi un moment il se murmura :

— Tant pis, sacré chien ! Je ne m'en mêle plus !...

Et M. Renaud, au lieu de rentrer au salon, gagna la salle à manger.

.....

Au salon.

Hartley venait d'entrer.

M^{me} Renaud avait poussé un cri de joie et s'était élancée, bras ouverts, comme au retour d'un fils cher longtemps disparu.

Lucienne s'était levée aussi ; mais elle n'avait pas bougé. Tout l'incarnat de son visage s'était subitement retiré pour faire place à une pâleur de marbre.

Déjà M^{me} Renaud s'informait de M^{me} Hartley, sa chère amie. Elle s'enquérât de la santé de M. Hartley, elle parlait, elle bredouillait... elle minaudoit...

Mais l'entrée d'un nouveau personnage vint refroidir son enthousiasme.

Georges Crevier apparaissait...

Avec une exclamation joyeuse Lucienne se précipita au-devant du jeune homme dont elle prit les mains.

M^{me} Renaud recula, tremblante, livide, presque rugissante, comme une bête à laquelle on vient d'enlever une proie, et qui recule pour mieux bondir. Et M^{me} Renaud recula jusqu'à une bergère dans laquelle elle s'affaissa.

Le jeune Hartley avait aussi reculé à l'apparition de Georges Crevier ; il avait vu Lucienne, froide et dédaigneuse avec lui, se jeter presque dans les bras de l'autre, et il dut comprendre fortement, car il baissa les yeux lorsque Lucienne prononça, en le regardant, ces mots :

— Monsieur Hartley, c'est lui que j'aime !

Et ces paroles furent dites avec un accent si tendre de prières, de supplication, que le jeune Hartley releva soudain la tête. Il regarda longuement Lucienne avec une sombre amertume, puis, trouvant un faible sourire, il s'avança vers Georges Crevier auquel il tendit la main disant :

— Monsieur Crevier, je vous laisse à elle... soyez heureux... qu'elle soit heureuse !...

Et s'inclinant, il sortit.

Alors seulement Lucienne regarda M^{me} Renaud et, chose curieuse, M^{me} Renaud souriait... mais oui, elle souriait et d'un bon sourire... d'un sourire de tante... d'un sourire de mère...

CONCLUSION

Les Pâques furent belles et joyeuses... car Lucienne et Georges se sont épousés. Puis le voyage traditionnel, le retour, la petite noce, l'installation des époux... Et quelle installation !... Eh bien, oui ! le docteur Crevier avait fait don à son neveu de sa demeure embellie... cette demeure qu'il avait rendue luxueuse pour Lucienne... oui pour elle... puisqu'elle devait devenir sa nièce un jour ou l'autre. !... Ensuite, le vieux docteur — certes il n'était pas homme à ne faire que juste la demie — ah ! non... il avait donné toute sa fortune aux deux époux, ne se réservant pour lui que le cinquième des intérêts de son argent : car, pour traiter sa goutte qui l'avait malhonnêtement repris, cela lui suffisait !

Ensuite, par l'entremise de Lucienne, il avait versé aux époux Renaud une somme ronde de vingt mille dollars, ce qui était plus que suffisant pour leur permettre de finir convenablement leurs vieux jours. De sorte que, enfin, c'était le bonheur pour chacun et pour tous. Et Lucienne, reconnaissante, répétait souvent au vieux médecin :

— Monsieur le docteur, vous avez maintenant deux enfants pour vous soigner !

— Deux anges ! répliquait le docteur en clignant son œil gris et moqueur vers Georges épanoui de bonheur.

Et puis, pour terminer, il est juste de dire un peu ce que sont devenus les autres de nos personnages.

Un mois après le mariage de Lucienne, le gros banquier Cox épousait M^{me} Foisy, et, quinze jours après sa mère, Gabrielle se laissait volontiers épouser par le jeune Hartley — et par quel miracle, sinon par un de ces curieux phénomènes de l'amour ? Ah ! l'amour !...

Aussi, M. Renaud en apprenant ce mariage ne put-il s'empêcher de dire entre deux sourires :

— J'aurais plaint Lucienne si elle eût épousé Hartley ; mais à présent, sacré gué, c'est lui que je plains, pauvre diable !...

FIN

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- A-god-b
- Viticulum
- Acélan
- Ernest-Mtl
- Guillaumelandry
- Cantons-de-l'Est
- Vigno
- Denis Gagne52
- M0tty
- Jahl de Vautban
- TptBot
- Tylwyth Eldar

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)